

LA RELIGION,
P O È M E.

TOME PREMIER.

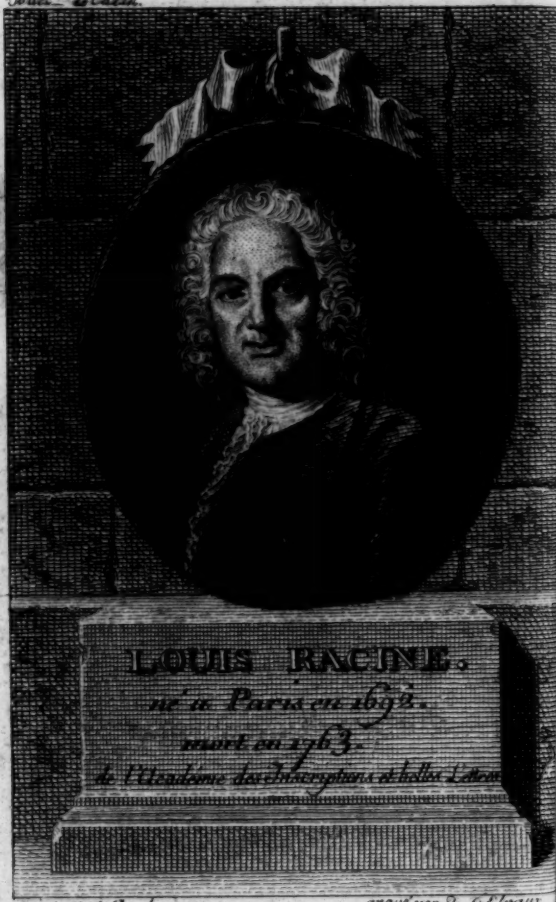
A RELIGION

OF THE

WORLD



Collection de la Cour.



LOUIS RACINE.

né à Paris en 1692.

mort en 1763.

de l'Académie des Inscriptions et belles Lettres

parait par Aved.

gravé par R. Delvaux.

LA RELIGION,
P O È M E;

Par MONSIEUR RACINE,

De l'Académie Royale des Inscriptions
& Belles-Lettres.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A L O N D R E S.

M. DCC. LXXXV.

EPISTOLA
DOMINI RASSINII,
BENEDICTO XIV.

BEATISSIME PATER,

CHRISTIANUS Vates ad pedes Sanctitatis Vestrae provolutus, munus offerre audeo, si ex illo quem obtinet dignitatis apice spectetur, perexiguum, si ex argumento magnum. Versus mei laudes Religionis sonant, quos ut Principi Ecclesiae Pastori voveam, monet materia majestas, suadet permagna illius doctrinae celebritas, invitata spectata benignitas quam à summis Pontificibus multi jam experti sunt Poëtae religiosi. Nemo nescit à Leone X, nec non à Clemente VII, Sannazarium ob eximium Poëma, litteris apostolicis fuisse remuneratum. Cui Vati si carminum magnificentia, saltem Religionis studio nequaquam cedo. In hanc enim propugnandum totus incubui adversus illos homines, qui superbiâ inflati, & inani desipientes philosophiâ, quidquid sacrâ fidei notâ signatur, fastidiosè rejiciunt.

Huic operi subjungitur aliud, quod si non multis annis in lucem fuisset editum, offerre Sanctitati Vestrae eodem animo ambirem. In eo quippe Sanctorum Augustini & Thomae de gratia doctrinâ, tot Sedis Apostolicæ decretis firmata, tot maximorum Pontificum suffragiis



R6219305

TRADUCTION DE LA LETTRE
DE M. RACINE,
V. A BENOIT XIV.

TRÈS-SAINT PERE,

UN Poëte Chrétien, prosterné aux pieds de Votre Sainteté, ose lui offrir un présent, que le haut degré de dignité dans lequel elle est élevée, fait paroître très-médiocre; mais qui, par le sujet, deviendra grand à ses yeux. C'est la gloire de la Religion que chantent mes vers. La majesté des choses dont je parle, m'inspire le dessein de les présenter au premier Pasteur de l'Eglise; la grande réputation qu'il s'est acquise par ses lumieres m'y encourage, & j'y suis invité par cette bonté que les Souverains Pontifes ont déjà témoignée aux Poëtes qui ont consacré leur plume à des sujets saints. Personne n'ignore que Léon X & Clément VII voulurent bien, par des lettres apostoliques, récompenser le fameux Poëme de Sannazar. Je n'approche pas de Sannazar par la noblesse des vers; mais je suis certain de l'égaliser par mon zèle pour la Religion. Je me suis livré tout entier à l'ardeur de la défendre contre ces hommes enflés d'orgueil, & aveuglés par une vaine philosophie, qui relient avec mépris tout ce qui est marqué au sceau divin de la foi.

Cet ouvrage est suivi d'un autre, que j'aurois la même ambition de présenter à Votre Sainteté, s'il n'avoit pas paru au jour depuis plusieurs années. Dans cet ouvrage j'osai quoique jeune encore, entreprendre d'ajouter la force & la dignité des vers à la doctrine de Saint Augustin & de Saint Thomas sur la Grace, doctrine con-

consecratæ , carminum vim & dignitatem , juvenis adhuc addere studui.

Si quod in his duobus scriptis excidisset imprudenti mihi verbum , theologicæ diligentia minus , tanto judice , consonum , spondeo me libenter , beatissime Pater , ea carmina quæ Sanctitati Vestræ displicuerint , quantumvis mihi arrideant , promptissimâ deleturum manu. Christianum minimè juvat profana laus. Mihi sit laus maxima , Christi Vicario placere , & coronas , si qua merui , ante tronium Sublimitatis Vestræ mittere. Nulla quippe mihi sors videtur in terris optabilior , quàm illi me probare , qui celebrati meis versibus divini Ecclesie Sponsi , geris in terris vices , summumque illud dignitatis fastigium , ad Religionis decus , plaudente Christiano orbe , est consecutus. Hos animo penitus infixos sensus habes Sanctitatis Vestræ ,

Submissimus & humillimus
Servus & in Christo Filius,
RASSINIUS.

Parisiis, Idibus Januarii 1743.

firme
les si
Si
impr
Juge
théol
d'un
le p
malh
point
Chrè
au V
ronne
pièds
haite
que l
la pla
célèb
la Ch
tout
gloire
porte
de Vo

A P

firmée par tant de décrets du Saint-Siège, & par les suffrages de tant de Souverains Pontifes.

Si dans ces deux Poèmes il m'étoit échappé imprudemment quelques termes qu'un si grand Juge ne trouvât pas conformes à l'exactitude théologique, je m'engage sans peine à effacer d'une main prompte les versinêmes qui flatteroient le plus mon amour-propre, s'ils avoient le malheur de déplaire à Votre Sainteté. Ce n'est point une gloire profane que doit rechercher un Chrétien; ma plus grande gloire est celle de plaire au Vicaire de Jésus-Christ, & de jeter mes couronnes, si j'en ai mérité quelques-unes, aux pieds de son trône. Je n'ai rien, en effet, à souhaiter de plus avantageux pour moi sur la terre, que l'approbation de celui qui, sur la terre, tient la place de ce divin Epoux de l'Eglise que j'ai célébré dans mes vers, & qui remplit si dignement la Chaire dans laquelle, avec l'applaudissement de tout le monde Chrétien, il a été placé pour la gloire de la Religion. Tels sont les sentimens que porte profondément gravés dans son cœur, de de Votre Sainteté,

TRÈS-SAINT PERE,

*Le très-humble, très-soumis Serviteur,
& Fils en Jésus-Christ,*

RACINE.

A Paris, le 11 Janvier 1743.

EPISTOLA

EMIN. DOM. CARDINALIS

VALENTI GONZAGUA,
SS. D. N. BENEDICTI PAPÆ XIV.

nomine ac mandato data.

ILLUSTRISIME DOMINE,

POEMA egregium ac laboriosum, quo tu Poëmate Religionem & res divinas intelligendi difficultate & enuntiandi periculo prope vetantes ornari se eximia gallicæ linguæ dulcedine, & rarâ carminum pangendorum felicitate, mirificè pertractasti atque ornasti, missum sibi gratissimum abs te munus, & perlubenter accepit & avidissimè degustavit Pontifex Maximus, qui primùm pietatem tuam in argumento scribendi, deinde optimum iis in rebus sensum atque iudicium animi tui, multâ cum voluptate perspexit, & excellentem multiplicemque doctrinam tuam, & vestræ linguæ leporem ubertatemque, & ingenium maximè tuum admiratus, multùm profe&d gravissus est, hisce temporibus atque moribus, cùm tam multi licentiâ quâdam, & corruptelâ ingeniorum, carminibus abutuntur in argumenta vitiorum & impietatis, exortum in florentissimo Galliæ Regno fuisse te, qui veritatis & Religionis causam assumens, Musas atque Poëticam facultatem, ad pristinum es-

TRADUCTION DE LA LETTRE

DE S. E. M. LE CARDINAL

VALENTI DE GONZAGUE,

écrite de la part

DE SA SAINTETÉ.

LE Saint Pere a reçu très-favorablement, Monsieur, l'agréable présent que vous lui avez envoyé. Il a goûté avec avidité un Poème d'une si grande beauté, & d'un travail si pénible, dans lequel vous avez admirablement développé la Religion, & vous avez su, avec l'élégante douceur de la langue françoise, & l'heureuse harmonie de vos vers, orner des matieres divines, qui semblent presque interdire tout ornement, parce qu'elles sont si élevées au-dessus de la portée de notre esprit, & qu'il est toujours si difficile de les bien exposer. Le Souverain Pontife, après avoir reconnu d'abord avec un grand plaisir votre piété qui vous a fait choisir un pareil sujet, a remarqué votre sage & exact discernement dans la maniere de le traiter; il a admiré l'excellence & l'étendue de votre érudition, l'art avec lequel vous savez déployer les richesses de votre langue, & sur-tout la beauté de votre génie. Il a été transporté de joie en voyant qu'au milieu de la corruption des tems & des mœurs, lorsqu'infectés

X

*brandæ divinitatis officium atque institutum , comati
illustri ac felici , susceperis revocandam.*

*Gratias itaque multas & singulares pro tali munere
& agit & habet tibi Pontifex Maximus , teque celebra-
tissimi Patris gloriam in eodem genere laudis , ingen-
felicitate æmulantem , atque argumento vincentem , egre-
gia suæ voluntatis vult esse certum , atque confidem
ubi se ferat occasio , Pontificem ipsum maximum
se semper & liberaliter , & lubenter ornando cogitaturum.*

*Apostolicam intered tibi benedictionem paternæ
peramanter impertitur. Ego omnia fausta precor à Deo.*

Dominationis tuæ ad Offici-

J. Card. VALENTI.

Romæ , 3 Febr. 1743.

*Cum sigillo Secretarii Statûs , & suprâ-scriptum
Illustrissimo Domino RASSINIO , Lutetianæ
Parisiensium.*

d'une contagion funeste, & entraînés par un certain libertinage d'esprit, tant d'Auteurs abusent des vers pour faire triompher les vices & l'impiété, il s'étoit élevé, dans le sein du florissant royaume de la France, un homme, qui, prenant en main la cause de la vérité & de la Religion, avoit, par un effort aussi louable qu'heureux, entrepris de rappeler la poésie à son ancienne institution, & de rendre les Muses à l'auguste emploi de célébrer la Divinité.

Le Saint Pere vous remercie donc du présent que vous lui avez fait, & vous assure des sentimens de reconnoissance dont il est rempli. Charmé de ce que, devenu rival d'un illustre pere, par vos talens dans le même genre d'écrire, vous le surpassiez par le choix de la matiere, il veut que vous soyez certain de sa bienveillance. Soyez donc bien persuadé que, toutes les fois que l'occasion s'en présentera, le Souverain Pontife lui-même se fera un plaisir de vous prouver la maniere avantageuse dont il pense de vous.

Il vous accorde sa bénédiction apostolique avec toute la tendresse d'un pere; & moi, je prie Dieu de vous protéger en tout.

Disposé à vous rendre service,
Le Card. VALENTI.

A Rome, le 8 Février 1743.

La Lettre est scellée du sceau du Secrétaire d'Etat, avec cette inscription: *A Monsieur RACINE,*
à Paris.

EPISTOLA

EMINENT. DOM. CARDINALIS

VALENTI GONZAGUA,

SS. D. N. BENEDICTI PAPÆ XIV.

nomine ac mandato data.

CLARISSIME DOMINE,

LITTERARIUM munus , quod Pontifici Maximo nuper misisti , duobus contentum voluminibus , quorum alterum poëticos labores tuos quinò recusos , alterum verò de poëticâ facultate egregias animadversiones , exquisitumque judicium complectitur , gratum eidem summo perè atque jucundum accidit , proptereaque gratias tibi multas suo nomine rursùs haberi , novoque laudis argumento eruditionem tuam honestari præcepit. Quoriescumque enim nomen tuum & carmina ipso versantur ob oculos , reviviscit in ejus animo memoria parentis tui de re poëticâ optimè meriti , cujus viventis laudem , si nulla obscuravit invidia , mortui quoque nulla delet obliuio. Quam igitur antea sum tibi testatus Pontificis animi benevolentiam , eandem confirmo iterum , & apostolicæ benedictionis internuncius , fausta omnia tibi precor à Deo.

Ad officia paratus J. Card. VALENTI. Romæ ,
4 Kal. Sextiles 1747.

D. RASSINIO , Lutetiam-Parisiorum.

TRADUCTION

TRADUCTION DE LA LETTRE
DE S. E. M. LE CARDINAL
VALENTI DE GONZAGUE,

écrite de la part

DE SA SAINTETÉ.

LE Souverain Pontife a reçu avec joie, Monsieur, l'hommage littéraire que vous lui avez rendu, en lui envoyant deux volumes, dont le premier contient la cinquième édition de vos Ouvrages poétiques; & le second, plein de judicieuses réflexions sur la poésie, fait connoître la délicatesse de votre goût sur cette matière. Votre présent a été si agréable à sa Sainteté, qu'elle m'a ordonné de vous faire une seconde fois des remerciemens de sa part, & de vous donner de nouvelles preuves de l'estime qu'elle fait de cette érudition. Votre nom & vos vers, toutes les fois qu'ils paroissent à ses yeux, lui rappellent, avec l'idée du fils, le souvenir d'un père qui a fait tant d'honneur à la poésie, & dont la gloire, supérieure à l'envie pendant qu'il vivoit, ne pourra jamais après sa mort être effacée par l'oubli. Je vous réitere donc les mêmes assurances que je vous ai déjà données de la bienveillance du Souverain Pontife; &, chargé de vous transmettre sa bénédiction apostolique, je prie Dieu de vous protéger en tout.

*Disposé à vous rendre service,
Le Card. VALENTI.*

A Rome, le 29 Juillet 1747.

A Monsieur RACINE, à Paris.

Tome I.

b

COPIE DE LA LETTRE
DE S. E. M. LE CARDINAL
VALENTI DE GONZAGUE,
SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

RIEN de plus flatteur pour moi que le présent que vous venez de me faire, Monsieur ; il m'a été aisé de m'appercevoir que le nom de Racine, si glorieux & si agréable aux Muses, n'étoit pas mort. Je me suis fait un plaisir singulier de présenter à notre Saint Pere l'exemplaire que vous lui avez destiné. Sa Sainteté y a été fort sensible : elle m'a ordonné de vous le marquer, comme vous le verrez par la Lettre ci-jointe. Agréez en même tems mes remercimens, aussi sinceres que les sentimens de considération, par lesquels je voudrois vous persuader que personne n'est à vous, Monsieur, avec un plus parfait attachement, que

LE CARDINAL VALENTI.

A Rome, le 8 Février 1743.

RE
L
UE,
présent
il m'a
Racine,
toit par
de pré-
ue vous
enfi-ble
comme
grées en
ères que
quels je
à vous,
nt, que
ENTI.

A SON ÉMINENCE
MONSEIGNEUR LE CARDINAL
DE VALENTI.

MONSEIGNEUR,

Jamais les Muses n'ont pu procurer à ceux qu'elles ont le plus favorisés , une gloire comparable à celle que me procure VOTRE ÉMINENCE La Lettre dont j'ai été honoré , flatte plus mon amour-propre que tous les lauriers du Parnasse ; & je me livrerois à tout l'orgueil poétique qu'elle est capable d'inspirer , si je ne me rappellois que je suis un Poète chrétien , & que c'est uniquement cette qualité que VOTRE ÉMINENCE a voulu récompenser.

Les Poètes , si naturellement jaloux , auront bien sujet de l'être de mon bonheur ; mais cette jalousie leur sera avantageuse , quand ils apprendront qu'en faveur de la matière que j'ai choisie , VOTRE ÉMINENCE a bien voulu présenter mes Ouvrages à SA SAINTETÉ , qui les a reçus favorablement , & qu'un si grand Pape a daigné jeter les yeux sur le moindre de ses enfans ; ils ambitionneront une gloire pareille , qui ne s'accorde pas aux talens seuls , mais au sage emploi des talens.

La grande récompense que j'ai reçue , leur doit

xvj

inspirer cette heureuse ardeur, comme elle m'inspire la vive reconnoissance, & le profond respect avec lequel je serai toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EMINENCE,

Le très-humble & très-obéissant
Serviteur,

RACINE.

A Paris, le 15 Mars 1743.

LA
clarté
curé
de m
quan
qui s
la né
desire
gions
fond
que
& pa
à la
certit
pour
n'éto
par l
bleff
raiso
xami
mora
J'em
ble qu

P R É F A C E.

LA Raison qui me démontre avec tant de clarté l'existence d'un Dieu, me répond si obscurément lorsque je l'interroge sur la nature de mon ame, & garde un silence si profond quand je lui demande la cause des contrariétés qui sont en moi, qu'elle-même me fait sentir la nécessité d'une révélation, & me force à la desirer. Je cherche parmi les différentes Religions, celle dont cette révélation doit être le fondement. Par le premier de tous les Livres, que me donne le premier de tous les Peuples, & par la suite de l'histoire du monde, je trouve à la Religion Chrétienne tous les caracteres de certitude que je souhaite. Plein d'admiration pour elle, je m'y soumettrois aussi-tôt, si je n'étois arrêté par l'obscurité de ses mysteres & par la sévérité de sa morale. J'examine la foiblesse de mon esprit, & je reconnois que ma raison ne doit pas être ma seule lumiere. J'examine mon cœur, & je reconnois que la morale chrétienne est conforme à ses besoins. J'embrasse avec joie une Religion aussi aimable que respectable.

Tel est le plan de cet Ouvrage , que j'ai conduit sur cette courte pensée de M. Pascal : *A ceux qui ont de la répugnance pour la Religion , il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est pas contraire à la Raison , ensuite qu'elle est vénérable ; après , la rendre aimable , faire souhaiter qu'elle soit vraie , montrer qu'elle est vraie , & enfin qu'elle est aimable.*

Cette pensée est l'abrégé de tout ce Poëme , dans lequel j'ai souvent fait usage des autres pensées du même Auteur , aussi bien que de sublimes réflexions de M. de Meaux , sur l'Histoire Universelle. En suivant ces deux grands Maîtres , j'ai choisi les deux hommes qui ont écrit sur la Religion de la manière la plus convaincante , la plus noble & la plus digne d'elle.

Quoique chaque Chant contienne une matière différente , & fasse , pour ainsi dire , un Poëme particulier , ils doivent tous cependant répondre au dessein général , & être liés ensemble ; de façon que le premier amène le second , celui-ci le troisième , & ainsi des autres.

C H A N T I.

La vérité fondamentale de toutes les autres

vérités , est l'existence d'un Dieu. Elle fait le sujet du premier Chant. J'en tire la preuve des merveilles de la Nature & de l'harmonie de toutes ses parties , qui , concourant à la même fin , font voir l'unité du dessein de l'Ouvrier. Je montrerai dans la suite que cette même unité de dessein regne aussi dans l'établissement de la Religion , parce que ces deux grands ouvrages ont le même Auteur. L'idée que nous avons d'un Dieu me fournit la seconde preuve. Cette idée est commune à tous les hommes , qui n'ont couru après les fausses Divinités , que parce qu'ils cherchoient la véritable. Ainsi l'idolatrie me fournit une nouvelle preuve. La dernière preuve est prise dans notre conscience intérieure , & de la Loi naturelle , qui , avant toutes les autres Loix , a toujours forcé les hommes à condamner l'injustice , & à admirer la vertu.

C H A N T I I.

La nécessité de se bien connoître soi-même , pour bien connoître Dieu , conduit au second Chant : j'imite le langage d'un homme , qui , après avoir perdu ses premières années dans des études frivoles , veut faire la plus importante des études , qui est celle de soi-même.

J'ouvre les yeux sur moi , & je suis étonné des contrariétés que j'y trouve. Que suis-je ? Mon bonheur ne peut être ici-bas , puisque j'y dois rester si peu. Quand j'en sortirai , où irai-je ? Mon ame est-elle immortelle ? Ma raison m'en donne des assurances que je saisis avec joie : cependant , comme je crains que mon intérêt à croire une vérité si consolante , ne m'en ait fait trop aisément recevoir les preuves , je veux m'instruire de ce que la raison a dit aux plus fameux Philosophes de l'antiquité. Je les vois tous divisés entre eux , par des systèmes qui ne m'expliquent rien. Platon me contente plus que les autres ; mais quand je lui demande la cause de mes malheurs , il se tait. Ces Philosophes ont connu notre misère , & tous en ont ignoré la cause. Le silence de la raison m'alarme : mais lorsque je suis prêt à me désespérer , j'apprends que Dieu a parlé aux hommes. Quel est ce peuple dépositaire de sa parole ? La raison qui m'a fait sentir la nécessité d'une révélation , m'anime à la chercher.

C H A N T I I I.

Cette recherche est la matiere du troisieme Chant. Deux Religions partagent presque toute

la terre ; la Chrétienne & la Mahométane. Mahomet , en avouant qu'il n'est venu qu'après Jésus-Christ , par cet aveu favorable aux Chrétiens , me renvoie à eux. Les Chrétiens , pour me faire connoître l'antiquité de leur Religion , me renvoient aux Juifs , & les Juifs me renvoient à leurs Livres sacrés. Le misérable état de ce peuple , & son obstination à attendre un Messie , sont des preuves vivantes du Livre qu'il conserve avec tant de soin , puisqu'il contient une claire prédiction de ce double événement. Ce Livre m'explique l'énigme que la raison n'avoit pu pénétrer. Ce Livre m'apprend ensuite l'histoire de la naissance du monde , & celle du peuple favorisé de Dieu. Tandis que tous les autres s'égarent dans l'idolâtrie , l'idée pure d'un seul Etre infini reste chez ce peuple plus ignorant que les autres : mais une protection visible le sauve du naufrage. Dieu le rappelle sans cesse à lui , ou par des miracles , ou par les Prophetes. Je m'arrête à ces Prophetes. Surpris de leurs prédications , ainsi que des figures aussi claires que les prophéties , je reconnois un Dieu toujours occupé de son grand Ouvrage , qui tantôt

nous le fait annoncer par des hommes qu'il inspire , & tantôt nous le fait envisager de loin dans des images si ressemblantes.

CHANT IV.

La venue d'un Libérateur tant de fois prédit & figuré , est le sujet du quatrième Chant. L'enchaînement des révolutions des Empires avec l'établissement de la Religion Chrétienne , en prouve la divinité. Son histoire est celle du monde ; parce que Dieu , par l'unité de son dessein , rapporte tous les événemens à son grand Ouvrage. La réunion de presque tous les Empires à l'Empire Romain , si favorable au progrès de l'Evangile , conduit à la paix générale de la terre sous Auguste. Cette paix prépare les Payens au renouvellement des siècles prédits par leurs Oracles , & les Juifs , à la venue de ce Messie prédit par leurs Prophètes. Dans cette attente générale Jésus-Christ paroît , prouve sa mission par ses miracles & par sa doctrine. Le châtiment des Juifs prouve leur crime : le rapide progrès de la Religion , les Martyrs , & leurs miracles font tomber le Paganisme en ruine ; & il est entièrement aboli

par les Barbares que Dieu appelle du fond du Nord , pour détruire Rome enivrée du sang Chrétien , & former une Rome nouvelle , dont la grandeur , qu'elle conserve jusqu'aujourd'hui , sert encore de preuve à une Religion déjà prouvée par tant de faits. Mais quelque admirable qu'elle soit par son histoire , elle semble , par ses mysteres & par sa morale , révolter l'esprit & le cœur. Il me reste à parler à l'un & à l'autre.

C H A N T V.

Je tâche dans ce cinquieme Chant d'humilier cet esprit si fier. Les mysteres , il est vrai , paroissent contredire la raison ; mais la raison ne doit pas être notre seule lumiere : par elle seule nous ne sommes qu'ignorance : comment pourrions-nous lire dans le grand livre des secrets du Ciel , puisque nous ne lisons presque rien dans le livre de la nature , qui semble ouvert à nos pieds ? Qu'avons-nous appris depuis que nous l'étudions ? Quelques faits , jamais les causes primitives. La Nature ne nous laisse jamais entrer dans son sanctuaire. Une histoire abrégée de nos progrès dans la physique en est la preuve. Le hasard qui nous

a procuré quelques découvertes , nous a peu à peu guéris de nos anciennes erreurs. La raison a semblé établir son regne depuis Descartes & Newton : mais tous deux , en nous montrant la grandeur de l'esprit humain , en ont aussi montré la foiblesse ; puisqu'ils se sont égarés comme les autres , quand ils ont voulu passer les bornes que Dieu a prescrites à notre curiosité. L'homme peut-il seulement savoir la cause de la pesanteur ? Sait-il comment se fait la digestion ? Connoît-il la cause de la fièvre , & la vertu du quinquina ? Tout est voilé pour lui dans la nature ; mais il y met encore un nouveau voile , s'il éteint le flambeau de la Religion. Pourra-t-il m'expliquer pourquoi il n'est qu'ignorance ? pourquoi la terre est pleine de désordres & d'imperfections ? Ou Dieu n'a pas voulu rendre son ouvrage plus parfait , ou il ne l'a pu. Des deux côtés le Dèiste trouve un abîme , tandis que moi , pour qui la Foi lève un coin du voile , j'en vois assez pour n'être plus dans les ténèbres. La Religion , en m'apprenant les causes de tous les désordres , & de nos malheurs , m'apprend à mettre ces malheurs à profit , & me montre que notre ignorance , peine du péché , doit nous enga-

ger
rec
pon
qui
inv
& n
con
se r
moi

Ap
prem
suiva
sont i
tion à
pratiq
de leu
le fac
point
dupe ,
révolte
montr
son av
été con
tueux ;
To

ger à ne pas perdre un tems si court dans des recherches inutiles. Une Religion qui me répond plus clairement que la Philosophie, & qui se suit avec tant d'ordre, ne peut être une invention humaine. Je n'ai plus de doute, & ma raison n'en trouve point la lumière contraire à la sienne : mais ces deux flambeaux se réunissent, & ne font qu'une clarté pour moi.

CHANT VI.

Après avoir combattu les Athées dans le premier Chant, & les Déistes dans les quatre suivans, j'attaque dans le dernier ceux qui ne sont incrédules que par lâcheté. Leur opposition à croire ne vient que de leur opposition à pratiquer : ils feroient à la Religion le sacrifice de leurs lumières, si elle n'exigeoit pas encore le sacrifice des Passions. Quand le cœur n'est point touché, l'esprit qui en est toujours la dupe, cherche des prétextes pour excuser sa révolte. C'est aussi le cœur que j'attaque, en montrant la conformité de la morale de la religion avec celle de la Religion. La première a été connue des Poètes, même les plus voluptueux ; mais elle n'a point été pratiquée par les

Philosophes , même les plus sévères ; au lieu que la morale de la Religion a changé l'Univers , parce qu'elle est fondée sur l'amour , qui rend tous les préceptes faciles. Cet amour qui a allumé la ferveur des premiers siècles , va toujours en s'affoiblissant , ainsi qu'il a été prédit : quand il sera prêt à s'éteindre , Dieu viendra juger les hommes ; & au dernier jour du monde sera consommé le grand ouvrage de la Religion , qui commença le premier jour du monde.

Un sujet si vaste , si intéressant & si riche , n'a pas besoin , pour se soutenir , d'autres ornemens que de ceux qu'il fournit de son propre fonds. Je perdrois le respect que je dois à mon sujet , si je m'égarois en quelques fictions. Dans tout autre Poëme didactique , elles pourroient trouver place de tems en tems pour délasser de la froideur des préceptes & des raisonnemens ; mais elles n'en peuvent trouver dans celui-ci. La Religion est si grave , que la fiction la plus sage prend auprès d'elle un air de fable , qui ne peut s'allier avec la vérité.

C'est ce mélange monstrueux qu'on condamne avec raison dans le Poëme de Sannazar ; on se rebute d'entendre les merveilles saintes

dans
Néce
mar
mag
pect
qui
attira
Pont
la Pr
un si
tems
Divi
impie
talem
qu'un
le Po
ni pe
Chris
tique
toujo
Poète
utiles
gion.
J'a
lantes
aussi

Préface. xxvij

dans la bouche de Protée , le catalogue des
 Néréides qui environnent Jésus-Christ lorsqu'il
 marche sur les eaux ; & l'on méprise les hom-
 mages que lui rend Neptune , lorsqu'à son as-
 pect il baisse son trident. Cependant ce Poème
 qui coûta vingt ans de travail à l'Auteur , lui
 attira des Brefs honorables de deux Souverains
 Pontifes , dans l'un desquels Léon X remercie
 la Providence , qui a permis que l'Eglise trouvât
 un si grand défenseur que Sannazar , dans un
 tems où elle étoit attaquée par tant d'ennemis.
*Divinâ factum Providentiâ ut divina Sponsa tot
 impiis oppugnatoribus laceratoribusque laceffita ,
 talem tantumque nata sit propugnatorem.* Non
 qu'un Pape si éclairé pût approuver l'abus que
 le Poète avoit fait des ornemens de la Fable ,
 ni penser que le Jourdain , parlant de Jésus-
 Christ à ses Nymphes , pût convertir les héré-
 tiques & les incrédules ; mais parce qu'on a
 toujours senti combien il étoit louable à un
 Poète de consacrer son travail à des sujets
 utiles , & sur-tout à la gloire de la Reli-
 gion.

J'avoue qu'en renonçant aux beautés bril-
 lantes de la fiction , il faut peut être renoncer
 aussi au titre de Poète , & se contenter du rang

de versificateur ; mais comme l'utilité des hommes doit être le principal objet d'un Ecrivain sage , je serois assez récompensé de mon travail , si ma versification contribuoit à imprimer plus facilement dans la mémoire , des vérités qui intéressent tous les hommes. Quelquefois même la versification est gênée par la matiere , qui ne permet pas qu'on se livre à toute son imagination , & dans laquelle on doit sacrifier , quand il le faut , les ornemens à la justesse du raisonnement.

Ce fut le seul amour de l'utilité publique , & non l'ambition de passer pour Poète , qui engagea le célèbre Grotius à mettre d'abord en vers Hollandois , quoique dans un style simple & à la portée du vulgaire , son excellent Traité de la vérité de la Religion Chrétienne , qu'il donna depuis en prose Latine , & qui a été traduit en tant de Langues. Il voulut fournir à ses compatriotes , que le commerce conduit parmi tant de Nations , & par conséquent parmi tant d'opinions , un ouvrage dont la lecture servît à les affermir dans la Foi , en même tems qu'elle les délasseroit pendant ces momens d'oisiveté que laisse une longue navigation. Et lorsqu'il osa mettre en vers un

sujet
qu'on
les p
don
préfe
plain
tem

C
lustr
part
dève
rifer
sur le
que l
pour
les Pl
que ,
grand
nous
langa
ment
comm
confu

sujet pareil , il s'attendit à cette indulgence qu'on doit avoir pour les Auteurs , qui , suivant les paroles d'un Ancien , dans une entreprise dont la difficulté ne les a point rebutés , ont préféré le desir d'être utiles , à l'ambition de plaire (*). *Qui difficultatibus victis , utilitatem juvandi prætulerunt gratia placendi.*

C'est encore à l'exemple de cet homme illustre , que j'ai ajouté des notes , dont la plupart sont absolument nécessaires , ou pour développer les raisonnemens , ou pour autoriser les faits. J'établis presque tous ces faits sur le témoignage des Ecrivains Payens , parce que les aveux de nos ennemis sont des preuves pour nous. Si je cite quelquefois les Poètes & les Philosophes profanes , c'est pour faire voir que , sur des vérités si importantes , les plus grands génies de l'antiquité ont pensé comme nous , parce que la raison a tenu le même langage à tous ceux qui l'ont écoutée attentivement : que loin d'être contraire à la Religion , comme le croient ceux qui ne l'ont pas bien consultée , c'est elle au contraire qui nous en

(*) Plin. Nat.

a fait sentir la nécessité ; qui nous y conduit
comme par la main , & qui , entrant avec nous
dans le Temple , s'y prosterne , & écoute en
silence.

nduic
nous
te en

LA RELIGION,

P O È M E

EN SIX CHANTS.

LA RELIGION

P O E M E

EN 212 CHANTS

LA

L

O

LA
C'est
M'en
M'ap

Fa
Un r
La ra
A to
Sous
C'est
Etpa
Vou

Et
C'est
Celu
Reli
Ain
Les

LA RELIGION, P O È M E.

CHANT PREMIER.

LA raison dans mes vers conduit l'homme à la foi.
C'est elle, qui, portant son flambeau devant moi,
M'encourage à chercher mon appui véritable,
M'apprend à le connoître, & me le rend aimable.

Faux sages, faux savans, indociles esprits,
Un moment, fiers mortels, suspendez vos mépris.
La raison, dites-vous, doit être notre guide.
A tous mes pas aussi cette raison préside.
Sous la divine loi que vous osez braver,
C'est elle-même ici qui va me captiver,
Et parle à tous les cœurs, qu'elle invite à s'y rendre:
Vous donc, qui la vantez, daignez du moins l'en-
tendre.

Et vous, qui du saint joug connoissez tout le prix,
C'est encore pour vous que ces vers sont écrits.
Celui que la grandeur remplit de son ivresse,
Relit avec plaisir ses titres de noblesse;
Ainsi le vrai chrétien recueille avec ardeur
Les preuves de sa foi, titres de sa grandeur :

Tome I.

A

Doux trésor , qui , d'une ame à ses biens attentive ,
 Rend l'amour plus ardent , l'espérance plus vive.
 Et qui de nous , hélas ! n'a jamais chancelé ?
 Le prophete lui-même est souvent ébranlé. (1)
 Il n'est point ici-bas de lumiere sans ombres.
 Dieu ne s'y montre à nous que sous des voiles som-
 bres ;

La colonne qui luit dans ce désert affreux ,
 Tourne aussi quelquefois son côté ténébreux.
 Puissent mes heureux chants consoler le fidele !
 Et puissent-ils aussi confondre le rebelle !

L'hommage t'en est dû , je te l'offre , ô GRAND
 ROI !

L'objet de mes travaux les rend dignes de toi.
 Quand de l'impiété poursuivant l'insolence ,
 De la Religion j'embrasse la défense ;
 Oserois-je tenter ces chemins non frayés ,
 Si tu n'étois l'appui de mes pas effrayés ?
 Ton nom , Roi très-chrétien , fils aîné d'une mere ,
 Qui t'inspire un respect si tendre & si sincere ;
 Ton nom seul me rassure , & mieux que tous mes
 vers ,
 Confond les ennemis du maître que tu fers.

Et toi , de tous les cœurs la certaine espérance ,
 Et du bonheur public la seconde assurance :
 CHER PRINCE , en qui le Ciel fait croître chaque jour
 Les graces & l'esprit , autant que notre amour ;
 Dans le hardi projet de mon pénible Ouvrage ,
 Daigne au moins d'un regard animer mon courage.

Chant premier.

3

C'est ta Foi que je chante ; & ceux dont tu la tiens ,
En furent de tous tems les augustes soutiens.

Oui , c'est un Dieu caché , que le Dieu qu'il faut
croire.

Mais tout caché qu'il est , pour révéler sa gloire ,
Quels temoins éclatans devant moi rassemblés !
Répondez , cieux & mers ; & vous , terre , parlez.
Quel bras peut vous suspendre , innombrables
étoiles ? (2)

Nuit brillante , dis-nous qui t'a donné tes voiles !
O Cieux , que de grandeur , & quelle majesté !
J'y reconnois un Maître à qui rien n'a coûté ,
Et qui dans nos déserts a semé la lumière ,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore , admirable flambeau ,
Astre toujours le même , astre toujours nouveau , (3)
Par quel ordre , ô soleil , viens-tu du sein de l'onde ,
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends , tu reviens tous les
jours ; (4)

Est-ce moi qui t'appelles , & qui règles ton cours ?

Et toi dont le courroux veut engloutir la terre , (5)
Mer terrible , en ton lit quelle main te resserre ?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts ;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas ! prêts à périr , t'adressent-ils leurs vœux ?
Ils regardent le Ciel , secours des malheureux.
La Nature qui parle en ce péril extrême ,

A ij

Leur fait lever les mains vers l'asyle suprême :
 Hommage que toujours rend un cœur effrayé , (6)
 Au Dieu que jusqu'alors il avoit oublié.

La voix de l'Univers à ce Dieu me rappelle.
 La terre le publie. Est-ce moi , me dit-elle ,
 Est-ce moi qui produis mes riches ornemens ?
 C'est celui dont la main posa mes fondemens.
 Si je sers tes besoins , c'est lui qui me l'ordonne :
 Les présens qu'il me fait , c'est à toi qu'il les
 donne. (7)

Je me pare des fleurs qui tombent de sa main : (8)
 Il ne fait que l'ouvrir , & m'en remplit le sein.
 Pour consoler l'espoir du laboureur avide ,
 C'est lui qui dans l'Egypte , où je suis trop aride ,
 Veut qu'aumoment prescrit, le Nil loin de ses bords,
 Répandu sur ma plaine , y porte mes trésors.
 A de moindres objets tu peux le reconnoître :
 Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
 Mon suc dans la racine à peine répandu , (9)
 Du tronc qui le reçoit , à la branche est rendu :
 La feuille le demande , & la branche fidelle ,
 Prodigue de son bien , le partage avec elle.
 De l'éclat de ses fruits justement enchanté ,
 Ne méprise jamais ces plantes sans beauté :
 Troupe obscure & timide , humble & foible vul-
 gaire ,

Si tu fais découvrir leur vertu salutaire , (10)
 Elles pourront servir à prolonger tes jours ;
 Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts.
 Toute plante en naissant déjà renferme en elle , (11)
 D'enfans qui la suivront une race immortelle :

Chant premier.

5

Chacun de ces enfans , dans ma fécondité ,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.

Ainsi parle la terre , & , charmé de l'entendre ,
Quand je vois par ces nœuds que je ne puis com-
prendre ,

Tant d'être différens l'un à l'autre enchaînés ,
Vers une même fin constamment entraînés ,
A l'ordre général conspirer tous ensemble ;
Je reconnois par-tout la main qui les rassemble ,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité ,
Non moins que la sagesse & la simplicité.

Mais pour toi , que jamais ces miracles n'étonnent ,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent ;
O toi qui follement fais ton Dieu du hasard , (12)
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art ,
Au même ordre toujours architecte fidelle ,
A l'aide de son bec , maçonne l'hirondelle. (13)
Comment pour élever ce hardi bâtiment ,
A-t-elle , en le broyant , arrondi son ciment ?
Et pourquoi ces oiseaux , si remplis de prudence ,
Ont-ils de leur enfans su prévoir la naissance ?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus !
Sur le plus doux coton que de lits étendus !
Le pere vole au loin , cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne ;
Et la tranquille mere , attendant son secours ,
Echauffe dans son sein le fruit de leurs amours. (14)
Des ennemis souvent ils repoussent la rage ,
Et dans de foibles corps s'allume un grand cou-
rage. (15)

Si chèrement aimés , leurs nourrissons , un jour ,
Aux fils qui naîtront d'eux , rendront le même
amour. (16)

Quand des nouveaux zéphyr^s l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée ,
Fidèlement unis par leurs tendres liens ,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens :
Innombrable famille, où bientôt tant de freres (17)
Ne reconnoîtront plus leurs aïeux ni leurs peres.
Ceux qui de nos hivers redoutant le courroux , (18)
Vont se refugier dans des climats plus doux ,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage Conseil par les chefs assemblé ,
Du départ général le grand jour est réglé ;
Il arrive , tout part : le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printems par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés ?

A nos yeux attentifs , que le spectacle change.
Retournons sur la terre , où jusques dans la fange,
L'insecte nous appelle , & , certain de son prix ,
Ose nous demander raison de nos mépris.
De secretes beautés quel amas innombrable !
Plus l'Auteurs s'est caché , plus il est admirable. (19)
Quoiqu'un fier éléphant, malgré l'énorme tour, (20)
Qui de son vaste dos me cache le contour ,
S'avance, sans ployer sous ce poids qu'il méprise ;
Je ne t'admire pas avec moins de surprise ,
Toi qui vis dans la boue , & traînes ta prison ,
Toi que souvent ma haine écrase avec raison , (21)
Toi-même, insecte impur , quand tu me développes

Chant premier.

7

Les étonnans ressorts de tes longs télescopes ;
Oui , toi , lorsqu'à mes yeux tu présentes les tiens
Qu'élevent par degrés leurs mobiles soutiens ;
C'est dans un foible objet , imperceptible ouvrage , (22)

Que l'art de l'Ouvrier me frappe davantage.
Dans un champ de bleds mûrs , tout un peuple prudent

Rassemble pour l'Etat un trésor abondant.
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine ,
De foibles voyageurs arrivent , sans haleine ,
A leurs greniers publics , immenses souterrains ,
Où par eux en monceaux sont élevés ces grains , (23)
Dont le Pere commun de tous tant que nous sommes ,

Nourrit également les fourmis & les hommes ;
Et tous nourris par lui , nous passons sans retour ,
Tandis qu'une chenille est rappelée au jour.
De l'empire de l'air cet habitant volage ,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage ,
Et leur ravit un suc qui n'étoit pas pour lui ;
Chez ses freres rampans qu'il méprise aujourd'hui , (24)

Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure ,
Sembloit vouloir cacher sa honteuse figure.
Mais les tems sont changés , sa mort fut un sommeil.

On le vit plein de gloire à son brillant réveil ,
Laisant dans le tombeau sa dépouille grossiere ,
Par un sublime effor voler vers la lumiere.
O ver , à qui je dois mes nobles vêtemens ,
De tes travaux si courts que les fruits sont charmans !

N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie ?
 Ton ouvrage achevé , ta carrière est finie :
 Tu laisses de ton art des héritiers nombreux ,
 Qui ne verront jamais leur pere malheureux.
 Je te plains , & j'ai dû parler de tes merveilles ;
 Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles. (25)

Le Roi pour qui sont faits tant de biens précieux , (26)

L'homme élève un front noble , & regarde les
 cieux. (27)

Ce front , vaste théâtre où l'ame se déploie , (28)

Est tantôt éclairé des rayons de la joie ,
 Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.

L'amitié tendre & vive y fait briller ces feux ,
 Qu'en vain veut imiter , dans son zele perfide ,
 La trahison , que suit l'envie au teint livide.

Un mot y fait rougir la timide pudeur. (29)

Le mépris y réside , ainsi que la candeur.

Le modeste respect , l'imprudente colere ,
 La crainte & la pâleur , sa compagne ordinaire ,
 Qui dans tous les périls funestes à mes jours ,
 Plus prompte que ma voix , appelle du secours.

A me servir aussi , cette voix empressée ,

Loin de moi , quand je veux , va porter ma pensée ;
 Messagere de l'ame , interprete du cœur , (30)

De la société je lui dois la douceur.

Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble ! (31)

Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble !

Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
 Frappe un nerf qui l'élève , & le porte au cerveau.
 D'innombrables filets, ciel ! quel tissu fragile ! (32)

Cependant ma mémoire en a fait son asyle ,
Et tient dans un dépôt fidele & précieux ,
Tout ce que m'ont appris mes oreilles , mes yeux :
Elle y peut à toute heure & remettre , & reprendre ;
M'y garder mes trésors , exacte à me les rendre.
(25) Là ces esprits subtils , toujours prêts à partir , (33)
Attendent le signal qui les doit avertir.
Mon ame les envoie ; & , ministres dociles ,
Je les sens répandus dans mes membres agiles :
A peine ai-je parlé qu'ils sont accourus tous.
Invisibles sujets , quel chemin prenez-vous ?
(28) Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire ?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire.
D'un mouvement égal il agite mon cœur ;
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur :
Il vient me réchauffer par sa rapide course :
Plus tranquille & plus froid il remonte à sa source ,
Et toujours s'épuisant , se ranime toujours.
Les portes des canaux destinés à son cours , (34)
Ouvrent à son entrée une libre carrière ,
Prêtes , s'il reculoit , d'opposer leur barrière.
Ce sang pur s'est formé d'un grossier aliment ,
Changement que doit suivre un nouveau change-
ment ;
Il s'épaissit en chair , dans mes chairs qu'il arrose ,
En ma propre substance il se métamorphose.
Est-ce moi qui préside au maintien de ces loix ; (35)
Et pour les établir ai-je donné ma voix ?
Je les connois à peine. Une attentive adresse (36)
Tous les jours m'endécouvre & l'ordre & la sagesse.
De cet ordre secret reconnoissons l'Auteur.
(32) Fut-il jamais des loix sans un Législateur ? (37)

Stupide impiété, quand pourras-tu comprendre (38)
 Que l'œil est fait pour voir , l'oreille pour entendre ?
 Ces oreilles , ces yeux , celui qui les a faits ,
 Est-il aveugle & sourd ? Que d'ouvrages parfaits ,
 Que de riches présens t'annoncent sa puissance !

Où sont-ils ces objets de ma reconnoissance ?
 Est-ce un coteau riant ? Est-ce un riche vallon ?
 Hâtons-nous d'admirer : le cruel aquilon
 Va rassembler sur nous son terrible cortège ,
 Et la foudre & la pluie , & la grêle & la neige :
 L'homme a perdu ses biens , la terre ses beautés,
 Et plus loin qu'offre-t-elle à nos yeux attristés ?
 Des antres , des volcans & des mers inutiles , (39)
 Des abîmes sans fin , des montagnes stériles ,
 Des ronces , des rochers , des fables , des déserts :
 Ici de ses poisons elle infecte les airs ;
 Là rugit le lion , ou rampe la couleuvre.
 De ce Dieu si puissant, voilà donc le chef-d'œuvre ?

Et tu crois , ô mortel ! qu'à ton moindre soupçon ,
 Aux pieds du tribunal qu'érige ta raison ,
 Ton maître obéissant doit venir te répondre ?
 Accusateur aveugle , un mot va te confondre.
 Tu n'apperçois encor que le coin du tableau :
 Le reste t'est caché sous un épais rideau ;
 Et tu prétends déjà juger de tout l'ouvrage !
 A ton profit , ingrat ! je vois une main sage
 Qui ramène ces maux dont tu te plains toujours.
 Notre art des poisons même emprunte du se-
 cours. (40)

Mais pourquoi ces rochers , ces vents & ces orages ?

Chant premier.

II

Daigne apprendre, de moi leurs secrets avantages,
Et ne consulte plus tes yeux souvent trompeurs.

La mer, dont le soleil attire les vapeurs, (41)
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever & s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que dispersent au loin les vents officieux,
Tantôt féconde pluie arrose nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, & blanchit nos mon-
tagnes.

Sur ces rocs sourcilleux, de frimats couronnés,
Réservoirs des trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'Océan apportés goutte à goutte
Réunissent leur force & s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
Dans leurs veines errant, à leurs pieds descendus,
On les en voit enfin sortir à pas timides,
D'abord foibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal fut franchir,
Indolent Ferrarois, le Pô va t'enrichir. (42)
Impétueux enfant de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne;
Et son frere, emporté par un contraire choix, (43)
Sorti du même sein va chercher d'autres loix.
Mais enfin terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes :
Ils les rendent aux mers ; le soleil les reprend :
Sur les monts, dans les champs, l'aiglon nous les
rend.

Tel est de l'Univers la constante harmonie.
De son empire heureux la discorde est bannie;

Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puisse le même accord regner parmi les hommes !

Reconnoissons du moins celui par qui nous
sommes ,

Celui qui fait tout vivre & qui fait tout mouvoir,
S'il donne l'être à tout , l'a-t-il pu recevoir ?
Il précède les tems ; qui dira sa naissance ?
Par lui l'homme, le ciel, la terre, tout commence,
Et lui seul infini n'a jamais commencé.

Quelle main , quel pinceau dans mon ame a tracé
D'un objet infini l'image incomparable ? (44)
Ce n'est point à mes sens que j'en suis redevable.
Mes yeux n'ont jamais vu que des objets bornés,
Impuissans , malheureux , à la mort destinés.
Moi-même je me place en ce rang déplorable ,
Et ne puis me cacher mon malheur véritable :
Mais d'un Etre infini je me suis souvenu
Dès le premier instant que je me suis connu.
D'un Maître souverain redoutant la puissance ,
J'ai , malgré ma fierté , senti ma dépendance.
Qu'il est dur d'obéir & de s'humilier !
Notre orgueil cependant est contraint de plier ;
Devant l'Etre éternel tous les peuples s'abaiss-
sent ; (45)
Toutes les nations en tremblant le confessent.
Quelle force invisible a soumis l'Univers ?
L'homme a-t-il mis sa gloire à se forger des fers ?

Oui, je trouve par-tout des respects unanimes, (46)
Des temples , des autels, des prêtres, des victimes :

Chant premier.

13

Le Ciel reçut toujours nos vœux & notre encens.
Nous pouvons, je l'avoue, esclaves de nos sens,
De la Divinité défigurer l'image.
A des Dieux mugissans l'Égypte rend hommage;
Mais dans ce bœuf impur qu'elle daigne honorer,
C'est un Dieu cependant qu'elle croit adorer.
L'esprit humains s'égare, &, follement crédules, (47)
Les peuples se sont faits des maîtres ridicules.
Ces maîtres, toutefois par l'erreur enensés,
Jamais impunément ne furent offensés :
On détesta Mèzence, ainsi que Salmonée, (48)
Et l'horreur suit encor le nom de Capanée.
Un impie en tout tems fut un monstre odieux ;
Et quand pour me guérir de la crainte des Dieux ,
Épicure en secret médite son système ,
Aux pieds de Jupiter je l'aperçois lui-même. (49)

Surpris de son aveu, je l'entends en effet
Reconnoître un pouvoir dont l'homme est le
jouet, (50)

Un ennemi caché qui réduit en poussière
De toutes nos grandeurs la pompe la plus fière.
Peuples, Rois, vous mourez, & vous, villes aussi.
Là, gît Lacédémone; Athenes fut ici.
Quels cadavres épars dans la Grece déserte ! (51)
Eh ! que vois-je par-tout ? La terre n'est couverte
Que de palais détruits, de trônes renversés,
Que de lauriers flétris, que de sceptres brisés.
Où sont, fière Memphis, tes merveilles divines ?
Le tems a dévoré jusques à tes ruines.
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux ,
Superbes monumens qui portent jusqu'aux cieux ,

Du néant des humains l'orgueilleux témoignage !
A ce pouvoir si craint tout mortel rend hommage,
 Aux pieds de son idole un Barbare à genoux,
 D'un être destructeur vient fléchir le courroux.
 Etre altéré de sang , je te vais satisfaire ;
 Que cette autre victime apaise ta colere ;
 J'arrose ton autel du sang de cet agneau.
 N'en es tu pas content ? Te faut-il un taureau ?
 Faut-il une hécatombe à ta haine implacable ?
 Pour mieux me remplacer , te faut-il mon sembla-
 ble ?
 Faut-il mon fils ? je viens l'égorger devant toi. (52)
 De ce sang enivré , cruel , épargne-moi.

Ces épaisses forêts qui couvrent les contrées ,
 Par un vaste Océan des nôtres séparées ,
 Renferment , dira-t-on , de tranquilles mortels ,
 Qui jamais à des Dieux n'ont élevé d'autels.

Quand d'obscurs voyageurs racontent ces nou-
 velles , (53)
 Croirai-je des témoins tant de fois infideles ?
 Supposons cependant tous leurs rapports certains:
 Comment opposerois-je au reste des humains
 Un stupide Sauvage errant à l'aventure ,
A peine de nos traits conservant la figure ;
 Un misérable peuple égaré dans les bois ,
 Sans maîtres , sans Etats , sans villes & sans loix ?
 Qu'à bon droit , libertins , vousêtes méprisables ,
 Lorsque dans ces forêts vous cherchez vos sembla-
 bles !

Chant premier.

15

Ces hommes toutefois à ce point abrutis ,
Dans la nuit de leurs sens tristement engloutis ,
Montrent quelques rayons d'une image divine ,
Restes défigurés d'une illustre origine.
Il est une justice & des devoirs pour eux : (54)
Du sang qui les unit ils connoissent les nœuds.
Au plus barbare époux la tendre épouse est chère.
Il chérit son enfant , il respecte son pere.
La nature sur nous ne perd point tous ses droits.

Mais ces droits , que sont-ils ? D'imaginaires loix
Quand d'un Etre vengeur j'ai secoué la crainte ,
Ne peuvent sur mon ame établir leur contrainte.
C'est pour moi que je vis , je ne dois rien qu'à
moi. (55)
La vertu n'est qu'un nom ; mon plaisir est ma loi.

Ainsi parle l'impie , & lui-même est l'esclave
De la foi , de l'honneur , de la vertu qu'il brave :
Dans ses honteux plaisirs , s'il cherche à se cacher ,
Un éternel témoin les lui vient reprocher :
Son juge est dans son cœur , tribunal où réside (56)
Le censeur de l'ingrat , du traître , du perfide.
Par ses affreux complots nous a-t-il outragés ?
La peine suit de près , & nous sommes vengés.
De ses remords secrets , triste & lente victime ,
Jamais un criminel ne s'absout de son crime. (57)
Sous des lambris dorés ce tristre ambitieux
Vers le Ciel , sans pâlir , n'ose lever les yeux.
Suspendu sur sa tête , un glaive redoutable (58)
Rend fades tous les mets dont on couvre sa table.
Le cruel repentir est le premier bourreau

Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.
 Des chagrins dévorans attachés sur Tibere ,
 La Cour de ses flatteurs veut en vain le distraire.
 Maître du monde entier , qui peut l'inquiéter ?
 Quel juge sur la terre a-t-il à redouter ?
 Cependant il se plaint , il gémit ; & ses vices
 Sont ses accusateurs , ses juges , ses supplices.
 Toujours ivre de sang , & toujours altéré ,
 Enfin par ses forfaits au désespoir livré ,
 Lui-même étale aux yeux du Sénat qu'il outrage ,
 De son cœur déchiré la déplorable image. (59)
 Il périt chaque jour consumé de regrets ,
 Tyran plus malheureux que ses tristes sujets.

Ainsi de la vertu les loix sont éternelles. (60)
 Les Peuples ni les Rois ne peuvent rien contre elles ;
 Les Dieux que révéra notre stupidité ,
 N'obscurcissent jamais sa constante beauté :
 Et les Romains , enfans d'une impure Déesse , (61)
 En dépit de Vénus , admirerent Lucrece.

Je l'apporte en naissant , elle est écrite en moi , (62)
 Cette loi qui m'instruit de tout ce que je doi
 A mon pere , à mon fils , à ma femme , à moi-même.
 A toute heure je lis dans ce code suprême
 La loi qui me défend le vol , la trahison ,
 Cette loi qui précède & Lycurgue et Solon.
 Avant même que Rome eût gravé douze tables ,
 Mélius & Tarquin n'étoient pas moins coupables. (63)
 Je veux perdre un Rival. Qui me retient le bras ?
 Je le veux , je le puis , & je n'acheve pas.
 Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage ,

Que la sévérité de tout l'Aréopage.

La vertu qui n'admet que de sages plaisirs ,

Semble d'un ton trop dur gourmander nos desirs.

Mais quoique pour la suivre il coûte quelques larmes ,

Toute austère qu'elle est , nous admirons ses charmes.

Jaloux de ses appas , dont il est le témoin ,

Le vice , son rival , le respecte de loin. (64)

Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise ,

Pour consoler du moins l'ame qu'il a surprise.

Adorable vertu , que tes divains attraits (65)

Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets !

De celui qui te hait , ta vue est le supplice.

Parois : que le méchant te regarde , & frémissé.

La richesse , il est vrai , la fortune te fuit ;

Mais la paix t'accompagne , & la gloire te fuit.

Et perdant tout pour toi , l'heureux mortel quit t'aime ,

Sans biens , sans dignités , se suffit à lui-même.

Mais lorsque nous voulons sans toi nous contenter ,

Importune vertu , pourquoi nous tourmenter ?

Pourquoi par des remords nous rendre misérables ?

Qui t'a donné ce droit de punir les coupables ?

Laisse-nous en repos , cesse de nous charmer ,

Et qu'il nous soit permis de ne te point aimer.

Non , tu seras toujours , par ta seule présence ,

Ou notre désespoir , ou notre récompense.

Qui te pourra , grand Dieu , méconnoître à ces
traits ?

Tu nous parles sans cesse , & les hommes distraits

N'écoutent point la voix qui frappe leurs oreilles.

Tu fais briller par-tout tes dons & tes merveilles ;

18 *La Religion, Chant I^{er}.*

Mais sur la terre , hélas ! admirant tes bienfaits ,
Nos regards jusqu'à toi ne remontent jamais : (66)
Quelque maître nouveau sans cesse nous entraîne ,
Et d'objets en objets notre ame se promene ,
Tandis que de toi seul nous restons séparés.
Quel crime, quelle erreur nous a donc égarés ?
Nos malheurs , ô mon Dieu ! seroient-ils sans res-
source ?

Sondons leur profondeur, remontons à leur source,
Que l'homme maintenant se présente à mes yeux ;
Quand je l'aurai connu, je te connoîtrai mieux. (67)

Fin du premier Chant.

N O T E S

DU PREMIER CHANT.

(1) SUIVANT ces paroles du Pseaume 72. *Mei autem penè moti sunt pedes , penè effusi sunt gressus mei pacem peccatorum videns.*

(2) Les Anciens qui croyoient voir toutes les étoiles, en croyoient aussi pouvoir fixer le nombre ; mais depuis que le télescope nous en a tant fait connoître, que nos yeux seuls ne peuvent découvrir, les Astronomes avouent que les étoiles sont innombrables.

(3) La grandeur des corps célestes nous paroît inconcevable. Saturne, disent nos Astronomes, est quatre mille fois plus gros que la terre : Jupiter huit mille fois : le soleil un million de fois. Notre imagination se perd dans l'espace immense qui renferme tous ces grands corps. *C'est une sphere infinie, dit M. Pascal, dont le centre est par-tout, la circonférence nulle part.* La petitesse des animaux que le microscope nous fait découvrir est également inconcevable : en sorte que nous nous trouvons placés entre deux infinis, l'un en grandeur, l'autre en petitesse, & notre imagination se perd dans tous les deux.

(4) Il rend & retire sa lumière insensiblement, parce que s'il nous la rendoit tout-à-coup, nos

yeux seroient éblouis ; & s'il disparoïssoit tout à coup , l'horreur des ténèbres nous alarmeroit. S'il étoit plus ou moins grand , ou plus ou moins éloigné , nous serions brûlés ou glacés. Qui donc a réglé , suivant nos besoins , la grandeur , la distance & la marche de ce globe de feu ?

(5) Quelque grande idée que les astres nous donnent de la puissance de Dieu , nous devons encore dire avec l'Auteur du Ps. 92. *Mirabiles elationes maris , mirabilis in altis Dominus*. Ces flots qui dans leur colere menacent si souvent la terre d'un nouveau déluge , viennent se briser à un grain de sable ; & quelque furieuse que soit la mer en approchant de ses bords , elle s'en retire avec respect , & courbe ses flots pour adorer cet ordre qu'elle y trouve écrit : *Usque huc venies , & non procedes amplius*. Job. 38.

Les Philosophes ont cherché quelles causes retenoient ainsi la mer. *Qua mare comescant cause... cur-ve suos fines altum non exeat aquor?* disent Horace & Properce. Quelle autre cause que l'ordre d'un Dieu ?

(6) Quand l'homme voit de près la mort , dit Pline le jeune , c'est alors qu'il se souvient qu'il y a des Dieux , & qu'il est homme. *Tunc Deos , tunc hominem esse se meminit*. Plus d'un esprit fort a changé de langage dans ce moment , & a fait dire de lui :

*Oculis errantibus , alto
Quaerivit caelo lucem , ingemuitque repertâ.*

(7) Pline dit que la nature nous vend bien cher

les pré
genuiss
tanta su
melior l
ture est
devenu

(8)

la moi
n'a po
entre el
nec av

nientia

(9)

dans l
anima

(10)

d'autr
verre,

& elle

la réfl

tege

anim

caces

muni

salva

flexio

chard

drupe

pour

riffée

(11)

du C

les présens. *Hominis causâ videtur cuncta alia genuisse natura , magna & seva mercede contra tanta sua munera : ut non sit satis estimare parens melior homini , an tristior noverca fuerit.* La nature est devenue marâtre , depuis que l'homme est devenu rebelle à Dieu : ce que Pline ne favoit pas.

(8) Dans la moindre fleur , la moindre feuille , la moindre plume , Dieu , dit *Saint Augustin* , n'a point négligé le juste rapport des parties entre elles. *Nec avis pennulam , nec herba flosculum , nec arboris folium , sine partium suarum convenientia reliquit.*

(9) Le suc de la terre circule dans les arbres & dans les plantes , comme le sang dans le corps des animaux.

(10) La cendre de la fougere , du chardon , & d'autres herbes qu'on méprise , sert à faire le verre , le cristal & les glaces. L'ortie est un remede , & elle est hérissée de dards , parce que , suivant la réflexion de Pline le Naturaliste , la nature protège les plantes salutaires contre les insultes des animaux. *Ne se depascat avida quadrupes , ne procaces manus rapiant , ne insidens ales infringat , his muniendo aculeis , telisque armando , remediis ut salva sit.* Il faut avouer cependant que cette réflexion de Pline est plus ingénieuse que solide. Le chardon a beau crier *ne se depascat avida quadrupes* , l'âne ne l'entend point. Nous ignorons pourquoi telle plante plutôt qu'une autre est hérissée de pointes.

(11) La fécondité des plantes prouve le dessein du Créateur , qui non-seulement veille à la con-

servation de l'espece; mais au besoin de tant d'animaux qui se nourrissent de graines. Ceux qui ont des terres, disent souvent que l'abondance du bled est un malheur, parce qu'il ne se vend pas. Dieu qui n'écoute point ces plaintes de notre cupidité, prodigue le grain nécessaire aux hommes. Isaac, Gen. 26. retira le centuple du bled qu'il sema près de Gerare. Pline le Naturaliste, liv. 18. assure qu'un boisseau de bled en produit quelquefois cent cinquante, & qu'un Gouverneur envoya à Néron trois cents soixante tuyaux sortis d'un seul grain; ce qui lui fait faire cette réflexion, qu'il n'y a point de grain plus fertile que le bled, parce qu'il est le plus nécessaire à l'homme. *Tritico nihil fertilius: hoc ei natura tribuit, quoniam eo maxime alit hominem.* Par la même raison, c'est le grain qui se conserve le plus long-tems. On a mangé du pain fait avec un bled qui avoit plus de cent ans. Pline qui savoit si bien admirer les merveilles de la nature, chose étonnante! en oublia l'Auteur. Cependant elles ramènent si nécessairement à un Dieu, que la philosophie, comme dit Saint Cyrille, est le catéchisme de la Foi. *Philosophia catechismus ad fidem.*

(12) Les Matérialistes ne se servent pas du nom de *hasard*, mais de celui de *nécessité*. Les personnes éclairées comprennent aisément que je puis également me servir de l'un ou de l'autre de ces termes, puisqu'ils désignent la même chose, c'est-à-dire, des effets sans cause.

Le *hasard* d'Epicure, la *nécessité* de Spinoza, la *vertu plastique* de Cudworth, la *raison suffisante* de

Leibniz
chose
(13)
Aves
cubilia
molliss
(14)
sexes.

Ni

Et tou
except
Polign

Nullus
Quem
Semina

(15)
poules
tendre
foin de
connoi
que les
cablés
insigni

(16)
une réf
» ne si
» d'un
» pliqu
» tout
» voit

Leibnitz, sont tous mots qui signifient la même chose, parce qu'ils ne signifient rien.

(13) Cicéron admire la prudence des oiseaux :
Aves quietem requirunt ad pariendo locum, & coela sibi nidosque construunt, eosque quam possunt mollissimè substernunt. De Nat Deor.

(14) Rien ne naît que par le concours des deux sexes.

Nil nisi conjugio sexus utriusque creatur.

Et tout animal a eu, comme l'homme, ses aïeux, excepté le premier, comme dit encore le Cardinal Polignac. *Anti-L.*

Nullus avis, atavisque caret, si exceperis unum, Quem sator omnipotens, ullo sine semine finxit, Semina concredens olli evolventa per ævum.

(15) Les plus timides sont courageux alors. Les poules mêmes veulent attaquer l'homme. Cette tendresse finit, sitôt que les petits n'ont plus besoin de secours; les peres & les enfans ne se reconnoissent plus. Pline, à la vérité, liv. 8. prétend que les rats nourrissent tendrement leurs peres accablés de vicillesse : *Genitores fessos senectâ alunt insigni pietate.* On n'est pas obligé de l'en croire.

(16) On trouve dans le Spectateur, discours 47, une réflexion qui mérite d'être rapportée. « Si nous ne supposons pas, dit-il, que la sagesse infinie d'un Etre suprême nous gouverne; comment expliquer cette exacte proportion qu'il y a dans toutes les grandes villes entre ceux que l'on y voit naître & mourir, aussi-bien qu'à l'égard des

» garçons & des filles qui viennent au monde
 » Qui est-ce qui fourniroit à chaque nation de
 » recrues si exactement proportionnées à ses pertes
 » & qui est-ce qui partageroit ce nouveau surcroît
 » d'habitans , avec tant d'égalité entre l'un de
 » l'autre sexe ? Le hasard ne pourroit tenir d'une
 » main si ferme la balance toujours égale. Si un
 » souverain Inspecteur ne régloit toutes choses ,
 » tantôt nous serions accablés sous la multitude ,
 » & tantôt nos villes seroient réduites en déserts ;
 » nous serions quelquefois , suivant l'expression de
 » Florus , *populus virorum* , & une autre fois un
 » peuple de femmes. Nous pouvons étendre cette
 » réflexion à toutes les especes de créatures vivan-
 » tes , qui depuis plus de cinq mille ans se con-
 » servent. Si nous avions des billets mortuaires de
 » tous les animaux dans tous les continens , que
 » dis-je ? dans chaque bois , marécage ou monta-
 » gne , quelles preuves étonnantes n'y verrions-
 » nous pas d'une Providence qui veille sur tous ses
 » ouvrages ? »

. (17) Dans la fécondité des animaux on trouve le
 même dessein du Créateur , que dans celle des plan-
 tes. Il veille non-seulement à la conservation des
 especes ; mais à leur nourriture. Les petits ani-
 maux , qui servent de nourriture aux autres , sont
 ceux qui multiplient le plus. Si les animaux sau-
 vages multiplioient comme les animaux domesti-
 ques , les hommes bientôt ne seroient plus les
 maîtres de la terre. A l'égard des hommes , sui-
 vant les calculs faits en Angleterre , il regne
 toujours une proportion à peu près égale entre

les

 les mo
 généra
 ne peu

(18

 singuli
 de pass
 que plu
 engour

(19

 tiere q
 comme
 admira
 mis tot
 nullâ)
 dans un
 entiere

(20

 élépha
 rum m
 compr
 sont ri
 quâm i

(21

 crie ici
 pauvre
 dins ju
 machin
 les ani
 micro
 nes du
 desque
 assuren

To

les morts & les naissances ; de façon qu'une génération passe, une autre vient, & la terre ne peut être ni surchargée, ni déserte.

(18) Un Auteur Anglois, amateur d'opinions singulieres, a avancé sérieusement que les oiseaux de passage s'envoloient dans la lune. Il est certain que plusieurs passent les mers ; les autres restent engourdis dans le creux des rochers.

(19) La nature, dit Pline, n'est jamais si entiere que dans les petites choses ; & sa majesté, comme resserrée à l'étroit, n'en devient que plus admirable. *Natura numquam magis quàm in minimis tota. . . in arctum coarctata natura majestas, nullà sui parte mirabilior.* Elle s'y réunit comme dans un point ; c'est-là qu'elle se retranche toute entiere.

(20) Nous admirons, dit Pline, ces épaules des éléphants chargées de tours, *turrigeros elephanthum miramur humeros.* Mais quelle perfection incompréhensible dans ces petits animaux, qui ne sont rien ! *in his tam parvis, atque tam nullis, quàm inextricabilis perfectio !*

(21) Le Traducteur Allemand de ce Poëme, s'écrit ici dans sa note : *Qu'a donc fait à M. Racine le pauvre limaçon ?* Les dégâts qu'il fait dans nos jardins justifient ma haine ; mais quoiqu'odieux, sa machine est admirable. Aristote avoit avancé que les animaux à coquille n'avoient pas d'yeux. Le microscope a fait revenir de cette erreur. Les cornes du limaçon sont des nerfs optiques, au haut desquels chaque œil est placé ; c'est ce que nous assurent plusieurs célèbres Observateurs. D'autres,

à la vérité, en doutent, aussi-bien que des greniers des fourmis : les Observateurs ne sont donc pas toujours d'accord. Dans mon cinquième Chant, en parlant de notre ignorance dans les secrets de la nature, je dis que nous en savons quelques faits, jamais les causes. Les faits même ne sont pas toujours certains, parce que Dieu qui nous donne des yeux pour nous conduire, *ne nous en donne pas pour voir tous ses ouvrages*. Mais nous en voyons assez pour connoître l'ouvrier, & l'admirer.

(22) Comme le dit le Cardinal Polignac :

Miracula magna

In minimis... .

*Maximus in minimis certè Deus, & mihi major.
Quam vasto cœli in templo, astrorumque caterua.*

Galien a fait la même réflexion, aussi-bien que Pline, que j'ai déjà cité.

(23) On a prétendu même qu'elles en rongeoient le germe pour prévenir l'inconvénient de l'humidité. Aldrovandus dit avoir vu leurs greniers. Derham en rapporte plusieurs autres particularités étonnantes. Cependant M. de Réaumur prétend que les fourmis dorment tout l'hiver, & ne mangent point ; que les grains qu'on leur voit emporter, ne servent qu'à la construction de leurs édifices : voilà donc tous leurs magasins détruits. Mais en attendant que la nouvelle observation soit généralement connue, on peut parler suivant l'opinion ancienne, qui est autorisée non-seulement par Salomon, mais par plusieurs Naturalistes. Si

les fourmis n'ont plus de greniers, il faut du moins admirer leurs édifices, qui sont toujours une preuve de leur prévoyance de l'avenir. Enfin Derham parle de petits animaux qu'on trouve dans l'Ukraine, qui passent tout l'hiver sous terre, après avoir pendant l'été amassé leurs provisions.

(24) L'Auteur du Spectacle de la Nature appelle les papillons, *les ressuscités du peuple chenille*. Ils ravissent aux fleurs un suc qui semble destiné aux abeilles. Ovide n'étoit pas bien instruit des merveilles de cette résurrection, lorsqu'il s'est contenté de dire, livre 15 :

Agrestes tineæ (res observata colonis)

Ferali mutant cum papilione figuram.

Ce qui fait dire à Dante, que nous sommes des vers nés pour être changés en anges.

Noi siam vermi

Nati à formar l'angelica farfalla.

(25) Il en débite des nouvelles, souvent fausses; mais celles qu'en débitent nos modernes Observateurs ne sont pas moins étonnantes : elles sont même encore plus admirables dans Messieurs Maraldi & Réaumur, que dans Virgile.

(26) Cette proposition, que tout est fait pour l'homme, est vraie dans un sens, & fausse dans un autre. Tout n'est pas fait pour lui directement, puisqu'il ne connoît pas même une partie des biens de la terre : mais tout ce qu'elle renferme en entretient ou la beauté, ou la conservation : en ce sens tout se rapporte indirectement à l'homme; &

comme il est le seul Etre raisonnable , & que par son esprit & son industrie , il fait s'approprier tous les biens de la terre , il en est justement nommé le Roi.

(27) On oppose quelques animaux qu'on dit marcher droits comme l'homme , & le poisson dont parle Galien qu'il nomme *uranoscope* , parce que ses yeux sont tournés vers le ciel. On oppose encore les oiseaux à long cou , qui ont plus de facilité que l'homme à regarder le ciel. Ces objections sont puériles : on ne prétend pas attribuer à l'homme un privilege unique. Il paroît même que ses yeux sont plutôt faits pour regarder en-bas qu'en-haut , puisqu'il a sa paupiere supérieure plus grande que l'inférieure. Mais il est le seul dont l'épine du dos soit en ligne directe avec les os des cuisses : dans tous les animaux elle forme un angle. La posture droite , qui est la plus noble , est donc sa posture naturelle , & Ovide a eu raison de dire :

*Os homini sublime dedit , cælumque tueri
Jussit , & erectos ad sidera tollere vultus.*

On oppose que les enfans marchent à quatre pieds. Oui , mais par foiblesse , & parce que les deux colonnes , sur lesquelles leur corps doit porter , ne sont point encore affermies.

(28) Nous avons plusieurs parties communes avec les animaux : mais nous en avons qui ne conviennent qu'à un être créé pour regarder le ciel , marcher debout , parler , &c. Telles sont les parties du front , celles des mains , celles qui

servent à la voix. Galien observe que les animaux carnaciers ont des ongles pointus & des dents aiguës; au lieu que l'homme a des ongles plats, & n'a qu'une dent canine de chaque côté : *parce que, dit cet Auteur, la nature savoit bien qu'elle formoit un animal doux, qui devoit tirer sa force, non de son corps, mais de sa raison.*

(29) Sur l'article admirable du corps humain, on peut lire Galien, Ray, Nieuwentyt & Derham. L'ouvrage de ce dernier est le précis des sermons qu'il avoit composé pour la chaire fondée par M. Boyle en Angleterre, & destinée aux preuves de l'existence de Dieu. Il est étonnant qu'on ait été obligé de fonder une pareille chaire chez des Chrétiens. Pour Galien, il n'est pas surprenant qu'il se soit tout appliqué à faire remarquer le dessein du Créateur dans ses ouvrages : il avoit à confondre les Epicuriens, qui attribuoient tout au hasard.

(30) La parole, signe certain de la pensée, n'est donnée qu'à l'homme. Plusieurs animaux ont comme nous les organes de la voix, & nous les instruisons à prononcer quelques mots : mais leur imitation de parole n'est qu'une imitation machinale, & jamais les mots qu'ils prononcent, ne sont en eux des signes de pensée.

(31) Nous avons deux yeux sans voir les objets doubles, afin que l'un puisse réparer la perte de l'autre. Les araignées en ont 4, 6 & 8, parce que n'ayant point de cou, & ne pouvant remuer la tête, la multiplicité des yeux supplée au défaut de ce mouvement. Le dessein du Créateur paroît

en tout. C'est ainsi que les dents ne viennent aux enfans qu'après l'âge où ils sont à la mamelle; parce que si les dents venoient plutôt, elles seroient préjudiciables aux nourrissons & aux nourrices.

(32) Que de choses différentes renfermées dans le spacieux magasin de la mémoire ! Tout se présente au premier signal ; quand ce que nous n'appellons pas, se présente malgré nous, nous savons l'écarter. *Quedam statim prodeunt, quedam requiruntur diutius, quedam catervatim prouunt.* Saint Augustin, Conf. L. 10.

(33) Je veux parler : que de mouvemens dans ma langue, dans mes levres, dans mes poumons ! Suivant que je regarde de loin ou de près, ma prunelle se dilate ou se resserre, ma volonté n'y contribue pas : elle ne peut suspendre ou précipiter ma respiration, ce qui est avantageux pour parler. Cependant quand je dors, je respire sans le savoir & sans le vouloir : ce qui prouve que si notre ame a un empire sur notre corps, elle ne tient pas cet empire d'elle-même ; mais d'une puissance plus grande que la sienne.

(34) Les veines & les vaisseaux lymphatiques ont d'espace en espace des valvules, qui font l'office d'une soupape dans une pompe ; c'est-à-dire, qui s'ouvrent d'un côté & se ferment de l'autre, pour ouvrir le passage à la liqueur, & l'empêcher de retourner vers les parties d'où elle vient.

(35) De toutes les extravagances dont l'esprit humain est capable, celle des Epicuriens paroît la

plus g
tout f
point
en avi
trouve
la ter
jeunes
& des
une fi
qui co
aux A
s'imag
de plu
cette e

(36)
fection
peller
tenelle
piété
cette j
tomie
ment :
L'une
gence.
quelqu
que l'i

(37)
ces ver

(38)
moral
deux p

plus grande. Ils s'imaginoient que le hasard avoit tout fait : que les parties de notre corps n'avoient point été destinées à quelque usage ; mais que nous en avions fait usage , parce que nous les avions trouvées : que les premiers hommes naquirent de la terre échauffée par le soleil. La terre dans sa jeunesse , dit Lucrece , L. 5. enfanta des hommes & des animaux : depuis elle devint stérile comme une femme le devient par l'âge. Cette opinion qui commença en Egypte , paroissoit vraisemblable aux Anciens , à cause de ces grenouilles qu'ils s'imaginoient voir naître de la terre dans le tems de pluie. Nos Physiciens nous ont appris à rire de cette erreur.

(36) L'anatomie , qui s'est beaucoup perfectionnée dans ces derniers tems , nous doit rappeler à Dieu , autant que l'astronomie. M. Fontenelle , après avoir parlé dans ses *Eloges* , de la piété de M. Cassini , & de celle de M. Meri , ajoute cette judicieuse réflexion : *L'astronomie & l'anatomie sont les deux sciences où sont le plus sensiblement marqués les caracteres du souverain Etre. L'une annonce son immensité , l'autre son intelligence.... On peut même croire que l'anatomie a quelque avantage. L'intelligence prouve encore plus que l'immensité.*

(37) Le Traducteur Italien a rendu fidèlement ces vers.

Senza Legislator non fur mai Leggi.

(38) L'objection du mal physique & du mal moral , donna naissance à l'ancienne opinion des deux principes , renouvelée par les Manichéens.

On ne peut répondre à cette objection, que par la Religion chrétienne. Bayle, qui dans l'article des Manichéens, & dans celui des Pauliciens, se plaît à étendre cette difficulté, avoue qu'on n'y peut répondre que par la révélation, qui nous apprend la cause du désordre. Je ferai aussi cette objection aux Déistes dans le cinquieme Chant; mais ayant à répondre aux Athées dans celui-ci, il me suffit de leur faire voir que le monde n'est pas l'ouvrage du hasard, & que les désordres que nous y croyons voir, n'empêchent pas de reconnoître par-tout une Intelligence suprême.

(39) Les imperfections de la terre sont souvent une suite du bouleversement général causé par le déluge, comme je le dirai dans le cinquieme Chant.

(40) On fait des remedes avec la vipere, la ciguë, &c.

(41) Soit que les rivières, dit Derham dans sa Théologie Physique, viennent des vapeurs condensées, ou des pluies; soit qu'elles viennent de la mer par voie d'attraction, de filtration, ou de distillation; soit que toutes ces causes concourent ensemble, il est certain que les montagnes ont la plus grande part dans ces opérations. Ces excrescences énormes de la terre sont comme autant d'alambics.

(42) Ferrare, bien différente autrefois de ce qu'elle est aujourd'hui, brilla par le commerce & les beaux arts.

(43) Le Pô, le Rhône & le Rhin ont leurs sources dans les Alpes; ces deux derniers sortent de la même montagne.

(44) Locke prétend que nous formons l'idée de

l'infini
toujou
Platon
étoit in
nous f
suppos
ainsi n
l'idée

(45)
même
établi
sentem
suivan
ni in
tanda

(46)
Vous
sans th
Dieux
carter

(47)
prava
divina
troisier
été pe
recher
pris po

(48)
senté
monde
les Po
Protag

l'infini , par la puissance que nous avons d'ajouter toujours à l'idée du fini. Descartes , & avant lui Platon & Cicéron , ont cru que l'idée de l'infini étoit innée en nous. En effet , pourquoi trouvons-nous finis les objets que nous voyons ? Le fini suppose l'infini , comme le moins suppose le plus : ainsi nous ne nous trouvons finis , qu'à cause de l'idée de l'infini qui est en nous.

(45) On n'a jamais trouvé aucune nation , même dans le nouveau Monde , qui n'eût un culte établi en l'honneur de quelque Divinité ; & ce consentement de toutes les nations doit être regardé , suivant Cicéron , comme la loi de la Nature : *Omnino in re consensio omnium gentium lex natura putanda est.*

(46) C'est ce que dit Plutarque contre Colotes : *Vous trouverez des villes sans murs , sans Rois , sans théâtre ; mais vous n'en trouverez jamais sans Dieux , sans sacrifices , pour obtenir des biens & écarter des maux.*

(47) C'est encor Cicéron qui le dit : *Multi de Diis prava sentiunt ; omnes tamen esse vim & naturam divinam censent.* L'idolatrie , dont je parlerai au troisième Chant , prouve que l'homme a toujours été persuadé d'une Divinité ; qu'il l'a toujours recherchée ; mais que , plongé dans les sens , il a pris pour divin tout ce qui a frappé ses sens.

(48) Mézence , *contemptor Divum* , est représenté par Virgile comme un tyran haï de tout le monde. Salmonée & Capanée furent , suivant les Poètes , foudroyés à cause de leur impiété. Protagoras & Prodicus furent mis à mort pour

avoir mal parlé des Dieux : on se servit du même prétexte pour faire mourir Socrate.

(49) Dioclès voyant Epicure dans un Temple, s'écria : *Jamais Jupiter ne m'a paru si grand que depuis qu'Epicure est à ses genoux.*

(50) *Usque adeò res humanas vis abdita quadam Obterit , & pulchros fasces savaeque secures Proculcare , ac ludibrio sibi habere videtur.*

Je donne à Epicure cette pensée de Lucrece, parce que les ouvrages d'Epicure étant perdus, nous ne connoissons le maître que par le disciple.

Il est si étonnant que Lucrece ait fait cet aveu, que quelques personnes soutiennent qu'il n'a entendu parler que d'un pouvoir matériel, dénué d'intelligence.

Bayle n'est pas de cet avis. *Voici*, dit-il à son article, *un Philosophe qui a beau nier opiniâtrement la Providence , & attribuer tout au mouvement nécessaire des atômes ; l'expérience le contraint de reconnoître une affectation particulière de renverser nos dignités. Par conséquent son vis abdita quadam est une preuve convaincante contre lui-même.*

(51) Image tirée de ces belles paroles de la Lettre de Sulpitius à Cicéron. *Heu ! nos hominum indignamur , si quis nostrum interit.... cum uno loco tot oppidorum cadavera projecta jaceant.* Et le Taïlé a dit de même :

Muoiono le Città , muoiono i Regni.

(52) Chez tous les peuples du monde, les hommes ont sacrifié leurs semblables. *L'homme,*

dit M.
crime

crut ne
il fall

(53)
exami

latrie ,
mes ,

des At
geurs p

véritab
comm

point

(54)
Morale

d'être
femme

(55)
point

l'injust

(56)
D.

Ju
Pe

N

(57)
& vi

quâ su
Le 1

du premier Chant. 35

dit M. Bossuet , troublé par le sentiment de son crime , & regardant la Divinité comme ennemie , crut ne pouvoir l'apaiser par des victimes ordinaires : il fallut verser le sang humain.

(53) Bayle qui dans son Livre sur la Comete , examine si l'athéisme est plus criminel que l'idolâtrie , question qui ne méritoit pas quatre volumes , rapporte , pour prouver qu'il peut y avoir des Athées , les témoignages de quelques voyageurs peu fameux. Quand ces témoignages seroient véritables , que prouveroient-ils ? Un sauvage est comme un enfant dans lequel la raison ne s'est point encore développée.

(54) Montagne nous apprend que toute la Morale des Cannibales consiste en deux loix : d'être courageux à la guerre , & d'aimer leurs femmes.

(55) Suivant le système de Hobbes , il n'y a point de distinction véritable entre la justice & l'injustice : la force fait le droit.

(56) *Exempto quodcumque malo committitur, ipse
Displicet auctori : prima est hac ultio , quod se
Judice , nemo nocens absolvitur. . . .
Pana autem vehemens ac multo saevior illis ,
Nocte dieque suum versare in pectore testem.*

Juvénal.

(57) Ce mot de Cicéron est admirable : *Virtutis
& vitiorum , grave ipsius conscientiae pondus est ,
quâ sublatâ jacent omnia.*

Le même Cicéron dit encore : *Magna vis est con-*

scientia in utramque partem , ut neque timeant , qui nihil commiserunt , & pœnam semper ante oculos , versari putent , qui peccaverunt.

(58) Damoclès , lâche flatteur de Denys le Tyran , en vantoit le bonheur. Il changea de langage , lorsqu'invité par ce Prince à un festin , & assis comme lui sur un lit superbe , il apperçut une épée suspendue sur sa tête par un fil ; ce qui a fait dire à Horace :

*Districtus ensis cui super impia
Cervice pendet , non Sicula dapes
Dulcem elaborabunt saporem.*

(59) Dans cette fameuse lettre , dont le désordre fait dire à Tacite , que si on ouvroit le cœur des tyrans , on verroit comme ils sont déchirés : *Adeo facinora ipsi quoque in supplicium verterant.*

(60) *Satis enim nobis , si modò aliquid in philosophia profecimus , persuasum esse debet , si omnes Deos hominesque celare possimus , nihil tamen avari , nihil injustè , nihil libidinosè , nihil incontinentè esse faciendum.* C'est ce que Cicéron répète partout , qu'indépendamment de la récompense & de la punition , on doit rechercher la justice à cause d'elle-même. Il va jusqu'à supposer qu'un homme puisse , en remuant simplement les doigts , se faire mettre sur les testamens des riches. Le fera-t-il , quand même il seroit certain qu'on ne le soupçonnera jamais d'avoir un secret pareil ? Cicéron décide que non , & ajoute cette parole si belle : Ceux à qui ceci paroît étonnant , ignorent ce que c'est qu'un honnête homme. *Hoc qui ad-*

miratur ;

mir
Offic
(6
les e
qu'ils
heur
rendit
avant
anim
Saint
louer
(62
autan
lex , c
legi n
aliqui
aut pe
possum
de flut
ternan
ratio p
dum in
denique
cum or
(63)
toient
Rome
nés par
précéd
(64)
Il dit ,
mieux
Ter

du premier Chant. 37

miratur, is se, quid sit vir bonus, nescire fatetur.
 Offic. Liv. 3.

(61) Chez les Romains, qui se vantoient d'être les enfans de Mars & de Vénus, avant même qu'ils eussent des loix contre l'adultère, le malheur de Lucrece, qui fit chasser les Rois de Rome, rendit sa vertu fameuse. Tite-Live lui fait dire, avant qu'elle se tue : *Corpus est tantum violatum, animus insons.* Pourquoi donc se tuer ? comme Saint Augustin l'a remarqué. On a eu raison de louer sa douleur, mais non pas sa mort.

(62) Cicéron a parlé de la loi naturelle avec autant d'éloquence que de vérité. *Est quidem vera lex, diffusa in omnes, constans, sempiterna. Huic legi non abrogari fas est, neque derogari in hac aliquid licet, neque tota abrogari potest, neque vult aut per senatum, aut per populum, solvi hanc legem possumus... Neque si nulla erat Romæ scripta lex de stupris, idcirco non contra illam legem sempiternam Tarquinius vim Lucretiæ attulit. Erat enim ratio profecta à rerum naturâ, & ad rectè faciendum impellens, & à delicto avocans, quæ non tum denique incipit lex esse, cum scripta est ; sed tum cum orta est, orta est autem cum mente divinâ.*

(63) Le perfide Métius & le cruel Tarquin n'étoient transgresseurs d'aucune loi écrite, puisque Rome n'en avoit point encore. Ils étoient condamnés par cette loi éternelle & irrévocable, qui précède toute loi humaine.

(64) Sénèque fait une réflexion très-juste quand il dit, qu'il n'y a point de criminel qui n'aimât mieux jouir des fruits du crime sans être crimi-

nel : *Neminem reperies , qui non nequitia premi
sine nequitia frui malit.* De Benef. liv. 4.

(65) Claudien en fait ce beau tableau :

*Ipsa quidem virtus pretium sibi , solaque latè
Fortuna secura nitet , nec fascibus ullis
Erigitur , plausuque petit clarescere vulgi ,
Nil opis externa cupiens , nil indigna laudis ,
Divitiis animosa suis. &c.*

Il est certain , comme je le dirai au sixieme Chant , que sans la Religion chrétienne il n'y a point de vraie vertu ; cependant chez les Payens même le secret avantage de n'avoir rien à se reprocher , *nil conscire sibi , nulla pallescere culpa* , faisoit goûter à un Aristide ce bonheur qu'un Catilina ne pouvoit goûter. Brutus , dira-t-on , prêt à se tuer , s'emporta contre la vertu , jusqu'à s'écrier : « O malheureuse vertu ! tu n'es qu'un nom , » & moi je te servois comme si tu eusses été une » réalité ; mais j'éprouve que tu n'es que l'esclave » de la fortune. » Brutus , qui faisoit consister toute la vertu dans son farouche amour pour la liberté , lorsqu'il vit le parti d'Antoine victorieux , parle ainsi par désespoir ; mais comment peut-il dire qu'il a été au service de la vertu , lui qui a si indignement assassiné César son bienfaiteur ?

(66) Que l'homme ouvre les yeux sur le spectacle de la nature , ou qu'il rentre en lui-même , de quelque côté qu'il tourne ses regards , Dieu vient se présenter à lui. Cependant les Philosophes , ou n'ont rien vu que de matériel , ou unissant l'intelligence à la matiere , ont confondu

Dieu
trouve
sent q
dans l
tuelles
comm
regle
coco, c
(67)

corps
voir ,
la con
deur !
Pope.
ce qui
» abstr
» leur
» j'av
» gno
» celle
» en a
» métr

Fa

Dieu, la nature, l'ame du monde, &c. ou ont trouvé tout incertain. Les sens ne nous conduisent qu'aux choses matérielles; la raison, plongée dans les sens, ne nous conduit aux choses spirituelles qu'avec incertitude. Elle ne peut donc pas, comme les Dèistes le veulent, être notre seule règle; & nos ames, *clausæ tenebris & carcere cæco*, ont besoin d'une autre lumière.

(67) Si la connoissance anatomique de notre corps nous conduit à Dieu, comme je l'ai fait voir, combien y serons-nous mieux conduits par la connoissance de notre misere & de notre grandeur! *L'étude propre de l'homme est l'homme*, dit Pope. C'est une étude cependant bien négligée; ce qui a fait dire à M. Paschal: « Les sciences » abstraites n'étant pas propres aux hommes, je » leur ai pardonné de ne s'y point appliquer; mais » j'avois cru trouver au moins bien des compa- » gnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est » celle qui lui est propre. J'ai été trompé; il y » en a encore moins qui l'étudient que la géo- » métrie. »

Fin des Notes du premier Chant.

CHANT SECOND.

DE tes loix dès l'enfance heureusement instruit,
 Et par la Foi, Seigneur, à la raison conduit,
 Permets que dans mes vers, sous une feinte image,
 J'ose pour un moment imiter le langage
 D'un mortel qui vers toi, de troubles agité,
 S'avance, & pas à pas cherche ta vérité.

Quand je reçus la vie au milieu des alarmes, (1)
 Et qu'aux cris maternels répondant par mes lar-
 mes, (2)

J'entrai dans l'Univers, escorté des douleurs,
 J'y vins pour y marcher de malheurs en malheurs.
 Je dois mes premiers jours à la femme étrangère,
 Qui me vendit son lait, & son cœur mercenaire.
 Rechauffé dans son sein, dans ses bras caressé,
 Et long-tems insensible à son zele empressé,
 De mon retour enfin un souris fut le gage.
 De ma foible raison je fis l'apprentissage.
 Frappé du son des mots, attentif aux objets,
 Je répétai les noms, je distinguai les traits.
 Je connus, je nommai, je caressai mon pere :
 J'écoutai tristement les avis de ma mere.
 Un châtiment soudain réveilla ma langueur.
 Des maîtres ennuyeux je craignis la rigueur :
 Des siècles reculés l'un me contoit l'histoire :

L'aut
 D'un l
 Le tem
 D'Esch
 Je sent
 De la
 Son bû
 Je m'ép
 Mais c
 D'aride
 J'espér
 Tantôt
 De De
 D'autr
 Armid
 Et d'un
 Tous le
 Par m
 En sep
 Et vou
 J'osoi

Dans
 Cherch
 Je n'av
 Me rep
 Je vou
 Inspir
 Que de
 Tu m'

Je n

Chant second.

41

L'autre, plus importun, gravoit dans ma mémoire
D'un langage nouveau tous les barbares noms.
Ietems forma mon goût : pour fruits de ces leçons,
D'Eschine j'admirai l'éloquente colere ; (3)
Je sentis la douceur des mensonges d'Homere : (4)
De la triste Didon partageant les malheurs ,
Son bûcher fut souvent arrosé de mes pleurs.
Je méprisai l'enfance & ses jeux insipides.
Mais ces amusemens étoient-ils plus solides ?
D'arides vérités quelquefois trop épris ,
J'espérois de Newton pénétrer les écrits.
Tantôt je poursuivois un stérile problème ;
De Descartes tantôt renversant le système ,
D'autres mondes en l'air s'élevoient à mes frais.
Armide étoit moins prompte à bâtir un palais ;
Et d'un souffle détruits , malgré leur renommée ,
Tous les vieux tourbillons s'exhaloient en fumée. (5)
Par mon anatomie un rayon divisé ,
En sept rayons égaux étoit subtilisé ;
Et voulant remonter à la couleur premiere ,
J'osois à mon calcul soumettre la lumiere.

Dans ces rêves flatteurs que j'ai perdu de jours !
Cherchant à tout savoir , & m'ignorant toujours ,
Je n'avois point encor réfléchi sur moi-même.
Me reprochant enfin ma négligence extrême ,
Je voulus me connoître : un espoir orgueilleux
Inspiroit à mon cœur ce projet périlleux.
Que de fois , ô fatale & triste connoissance ,
Tu m'as fait regretter ma premiere ignorance !

Je me figure , hélas ! le terrible réveil (6)

D iij

D'un homme qui, sortant des bras d'un long sommeil ,

Se trouve transporté dans une isle inconnue ,
Qui n'offre que déserts & rochers à sa vue :
Tremblant il se souleve , & d'un œil égaré
Parcourt tous les objets dont il est entouré.

Il retombe aussi-tôt : il se relève encore ;
Mais il n'ose avancer dans ces lieux qu'il ignore,
Telle fut ma terreur, sitôt qu'ouvrant les yeux ,
Et rompant un sommeil , peut-être officieux ,
Je me regardai seul , sans appui , sans défense ,
Égaré dans un coin de cet espace immense.

Ver impur de la terre , & roi de l'univers ,
Riche , & vide de biens ; abre , & chargé de fers ;
Je ne suis que mensonge , erreur , incertitude ;
Et de la vérité je fais ma seule étude.

Tantôt le monde entier m'annonce à haute voix
Le Maître que je cherche ; & déjà je le vois :
Tantôt le monde entier , dans un profond silence ,
A mes regards errans n'est plus qu'un vide immense ,

O nature ! pourquoi viens-tu troubler ma paix ?
Ou parle clairement , ou ne parle jamais.
Céssons d'interroger qui ne veut point répondre.
Si notre ambition ne sert qu'à nous confondre ,
Bornons-nous à la terre , elle est faite pour nous.

Mais non , tous ses plaisirs n'entraînent que dégoûts :

Aucun d'eux n'affouit la soif qui me dévore :
Je desire , j'obtiens , & je desire encore. (7)
Grand Dieu ! donne-moi donc des biens dignes de toi !

Ou donne-m'en du moins qui soient dignes de moi.
Que d'orgueil ! c'est ainsi qu'à moi-même contraire,
Monstre de vanité, prodige de misère,
Je ne suis à la fois que néant & grandeur.
Mécontent des objets que poursuit mon ardeur,
Je n'estime que moi : tout autre que moi-même,
S'il semble l'aimer, c'est pour moi que je l'aime. (8)
Je me hais cependant, sitôt que je me voi ;
Je ne puis vivre seul : occupé loin de moi ,
Je n'aspire qu'à plaire à ceux que je méprise.

Sans doute qu'à ces mots, des bords de la Tamise,
Quelque abstrait Raïsonneur, qui ne se plaint de rien,
Dans son flegme anglican répondra, *Tout est bien.* (9)
« Le grand Ordonnateur dont le dessein si sage ,
» De tant d'êtres divers ne forme qu'un ouvrage,
» Nous place à notre rang pour orner son tableau. »
Eh ! quel triste ornement d'un spectacle si beau !
En me parlant ainsi , tu prouves bien toi-même
La grandeur du désordre , & ta misère extrême.
Quand tu soutiens que l'homme est si bien partagé ,
Dans tes raisonnemens , que tout est dérangé !
Quoi ! mes pleurs (n'est-ce pas un crime de le croire ?)
D'un maître bienfaisant releveroient la gloire ?
Pour d'autres biens sans doute il nous a réservés ,
Et tous ses grands desseins ne sont point achevés.
Oui , je l'ose espérer. Juste Arbitre du monde ,
De la solide paix source pure & féconde ,
Etre par-tout présent, quoique par-tout caché ,
Des maux de tes sujets quand seras-tu touché ?
Tendre pere , témoin de nos longues alarmes ,
Pourras-tu toujours voir tes enfans dans les larmes ?

Non, non. Voilà de toi ce que j'ose penser :
Ta bonté quelque jour saura micux nous placer.

Mais comment retrouver la gloire qui m'est due ?
Qui peut te rendre à moi , félicité perdue ?
Est-ce dans mes pareils que je dois te chercher ?
Ils m'échappent , la mort me les vient arracher ;
Et , frappés avant moi , le tombeau les dévore :
J'irai bientôt les joindre ; où vont-ils ? je l'ignore.

Est-il vrai ? n'est-ce point une agréable erreur ,
Qui de la mort en moi vient adoucir l'horreur ?
O mort ! est-il donc vrai que nos ames heureuses
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuses ;
Et qu'au moment cruol qui nous ravit le jour ,
Tes victimes ne font que changer de séjour ?
Quoi ! même après l'instant où tes ailes funebres
M'auront enseveli dans tes noirés ténèbres ,
Je vivrois ! Doux espoir ! que j'aime à m'y livrer ! (10)

De quelle ambition tu te vas enivrer ,
Dit l'impie ! Est-ce à toi , vaine & foible étincelle ,
Vapeur vile , d'attendre une gloire immortelle ?
Le hasard nous forma ; le hasard nous détruit ; (11)
Et nous disparoiſſons comme l'ombre qui fuit.
Malheureux ! attendez la fin de vos souffrances ;
Et vous , ambitieux , bornez vos espérances :
La mort vient tout finir , & tout meurt avec nous.
Pourquoi , lâches humains ! pourquoi la craignez-
vous ?

Qu'est-ce donc qu'un cercueil offre de si terrible ?
Une froide poussière , une cendre insensible.

Chant second.

45

Là , nous ne trouvons plus ni plaisirs ni douleur.
Un repos éternel est-il donc un malheur ?
Plongeons-nous sans effroi dans ce muet abîme ,
Où la vertu périt , 'aussi-bien que le crime ;
Et , suivant du plaisir l'aimable mouvement ,
Laissons-nous au tombeau conduire mollement.

A ces mots insensés , le Maître de Lucrece ,
Usurpant le grand nom d'ami de la sagesse ,
Joint la subtilité de ses faux argumens ;
Lucrece de ses vers prête les ornemens.
De la noble harmonie indigne & triste usage !
Epicure avec lui m'adresse ce langage.

Cet esprit, ô mortels ! qui vous rend si jaloux, (12)
N'est qu'un feu qui s'allume & s'éteint avec nous.
Quand par d'affreux sillons l'implacable vieillesse
A sur un front hideux imprimé la tristesse ;
Que dans un corps courbé sous un amas de jours ,
Le sang, comme à regret, semble achever son cours ;
Lorsqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage ,
Il n'entre des objets qu'une infidelle image ;
Qu'en débris chaque jour le corps tombe & périt :
En ruines aussi je vois tomber l'esprit.
L'ame mourante alors , flambeau sans nourriture ,
Jette par intervalle une lueur obscure.
Triste destin de l'homme ! il arrive au tombeau ,
Plus foible, plus enfant qu'il ne l'est au berceau. (13)
La mort, du coup fatal sappe enfin l'édifice :
Dans un dernier soupir achevant son supplice ,
Lorsque vide de sang le cœur reste glacé ,
Son ame s'évapore , & tout l'homme est passé.

Sur la foi de tes chants , ô dangereux Poëte ,
 D'un Maître trop fameux , trop fidele interprete ,
 De mon heureux espoir désormais détrompé ,
 Je dois donc , du plaisir à toute heure occupé ,
 Consacrer les momens de ma course rapide ,
 A la Divinité que tu choisis pour guide : (14)
 Et la mere des jeux , des ris & des amours ,
 Doit , ainsi qu'à tes vers , présider à mes jours.
 Si l'homme cependant , au bout de sa carrière ,
 N'a plus que le néant pour attente dernière ;
 Comment puis-je goûter ces plaisirs peu flatteurs ,
 Du destin qui m'attend foible consolateurs ?
 Tu veux me rassurer , & tu me désesperes.
 Vivrai-je dans la joie , au milieu des miseres ,
 Quand même je n'ai pas ou reposer un cœur
 Las de tout parcourir en cherchant son bonheur ?
 Rois , sujets , tout se plaint , & nos fleurs les plus
 belles

Renferment dans leur sein des épines cruelles : (15)
 L'amertume secrete empoisonne toujours
 L'onde qui nous paroît si claire dans son cours.
 C'est le sincere aveu que me fait Epicure.
 L'Orateur du plaisir m'en apprend la nature.
 J'abandonne ce maître ; ô raison , viens à moi !
 Je veux seul méditer & m'instruire avec toi.

Je pense. La pensée , éclatante lumiere , (16)
 Ne peut sortir du sein de l'épaisse matiere.
 J'entrevois ma grandeur. Ce corps lourd & grossier
 N'est donc pas tout mon bien , n'est pas moi tout
 entier ?
 Quand je pense , chargé de cet emploi sublime ,

Plus noble que mon corps , un autre être m'anime.
Jetrouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds,
Deux êtres opposés sont réunis entr'eux ; (17)
De la chair & du sang , le corps , vil assemblage ;
L'ame , rayon de Dieu , son souffle , son image.
Ces deux êtres liés par des nœuds si secrets ,
Séparent rarement leurs plus chers *int*érêts :
Leurs plaisirs sont communs , aussi-bien que leurs
peines.

L'ame , guide du corps , doit en tenir les rênes ;
Mais par des maux cruels quand le corps est troublé,
De l'ame quelquefois l'empire est ébranlé.
Dans un vaisseau brisé , sans voile , sans cordage ,
Triste jouet des vents , victime de leur rage ,
Le pilote effrayé , moins maître que les flots ,
Veut faire entendre en vain sa voix aux Matelots ,
Et lui-même avec eux s'abandonne à l'orage.
Il périt ; mais le nôtre est exempt du naufrage.
Comment périroit-il ? Le coup , fatal au corps ,
Divise ses liens , dérange ses ressorts :
Un être simple & pur n'a rien qui se divise ,
Et sur l'ame la mort ne trouve point de prise.
Que dis-je ? tous ces corps dans la terre engloutis ,
Disparus à nos yeux , sont-ils anéantis ? (18)
D'où nous vient du néant cette crainte bizarre ?
Tout en sort , rien n'y rentre ; & la nature avare ,
Dans tous ses changemens ne perd jamais son bien.
Ton art , ni tes fourneaux n'anéantiront rien ,
Toi , qui riche en fumée , ô sublime Alchimiste ! (19)
Dans ton laboratoire invoques Trismégiste :
Tu peux filtrer , dissoudre , évaporer ce sel ;
Mais celui qui l'a fait , veut qu'il soit immortel. (20)

Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire ,
 Tandis que tu n'as pas le pouvoir de détruire ? (21)
 Si du sel , ou du sable , un grain ne peut périr ,
 L'être qui pense en moi , craindra-t-il de mourir ?
 Qu'est-ce donc que l'instant où l'on cesse de vi-
 vre ? (22)

L'instant où de ses fers une ame se délivre.
 Le corps né de la poudre , à la poudre est rendu ;
 L'esprit retourne au Ciel , dont il est descendu.

Peut-on lui disputer sa naissance divine ?
 N'est-ce pas cet esprit plein de son origine , (23)
 Qui , malgré son fardeau , s'élève , prend l'essor ,
 A son premier séjour quelquefois vole encor ,
 Et revient tout chargé de richesses immenses : (24)
 Platon, combien de fois, jusqu'au Ciel tu t'élances !
 Descartes , qui souvent m'y ravit avec toi ;
 Pascal , que sur la terre à peine j'aperçois ; (25)
 Vous qui nous remplissez de vos douces manies ,
 Poètes enchanteurs , admirables génies ;
 Virgile , qui d'Homere apprit à nous charmer ,
 Boileau , Corneille , & toi que je n'ose nommer ,
 Vos esprits n'étoient-ils qu'étincelles légères ,
 Que rapides clartés & vapeurs passagères ? (26)

Que ne puis-je prétendre à votre illustre sort ,
 O vous , dont les grands noms sont exempts de la
 mort !

Eh ! pourquoi dévoré par cette folle envie ,
 Vais-je étendre mes vœux au-delà de ma vie ?
 Par de brillans travaux je cherche à dissiper
 Cette nuit dont le tems me doit envelopper.

Des
 Ce q
 Je v
 J'app
 De t
 Gran

Si je
 Fallo
 Et si
 Fallo
 Que
 Mais
 Pour
 C'est

Et qu
 Dans
 Quoi

Puisq

Sur la
 La ver
 Mais j
 Et je l
 S'il le
 Il veu
 Oui ,
 Ainsi

Per
 T

Des siècles à venir je m'occupe sans cesse.
Ce qu'ils diront de moi , m'agite & m'intéresse.
Je veux m'éterniser , & , dans ma vanité ,
J'apprends que je suis fait pour l'immortalité. (27)
De tout bien qui périt mon ame est mécontente.
Grand Dieu ! c'est donc à toi de remplir mon
attente.

Si je dois me borner aux plaisirs d'un instant ,
Falloit-il pour si peu m'appeller du néant ?
Et si j'attends en vain une gloire immortelle ,
Falloit-il me donner un cœur qui n'aimât qu'elle ?
Que dis-je ? libre en tout , je fais ce que je veux :
Mais dépend-il de moi de vouloir être heureux ?
Pour le vouloir , je sens que je ne suis plus libre.
C'est alors qu'en mon cœur il n'est plus d'équi-
libre ,

Et qu'aspirant toujours à la félicité ,
Dans mon ambition je suis nécessité.
Quoi ! l'homme n'est-il pas l'ouvrage d'un bon
Maître ?

Puisqu'il veut être heureux , il est donc fait pour
l'être.

Sur la terre , il est vrai , je vois dans le malheur (28)
La vertu gémissante , & le vice en honneur ;
Mais j'élève mes yeux vers ce Maître suprême ,
Et je le reconnois dans ce désordre même.
S'il le permet , il doit le réparer un jour.
Il veut que l'homme espere un plus heureux séjour.
Oui , pour un autre tems , l'Etre juste & sévère ,
Ainsi que sa bonté , réserve sa colere.

Peres des fictions , les Poètes menteurs ,

De ces dogmes , dit-on , furent les inventeurs ;
 Et si-tôt que la Grece , ivre de son Homere , (29)
 Eut de l'Empire sombre admiré la chimere ,
 Le peuple qu'effrayoient Thésiphone & ses sœurs,
 D'un charmant Elysée espéra les douceurs.

Pluton fut leur ouvrage , & leurs mains , je l'a-
 voue ,

Et tendirent jadis Ixion sur sa roue.
 L'onde affreuse du Stix qui couloit sous leurs loix ,
 Ferma les noirs cachots qu'elle entourait neuf fois.
 Ils livrerent Tantale à des ondes perfides ,
 Qui s'échappoient sans cesse à ses levres arides.
 Par l'urne de Minos , & ses arrêts cruels ,
 Ils jetterent l'effroi dans l'ame des mortels.
 Ils leur firent entendre une ombre malheureuse ,
 Qui poussant vers le Ciel une voix douloureuse ,
 S'écrioit : *Par les maux que je souffre en ces lieux ,*
Apprenez , ô mortels , à respecter les Dieux ! (30)
 Hardis fabricateurs de mensonges utiles ,
 Eussent-ils pu trouver des auditeurs dociles ,
 Sans la secrète voix , plus forte que la leur ;
 Cette voix qui nous crie au fond de notre cœur ,
 Qu'un Juge nous attend , dont la main équitable
 Tient de nos actions le compte redoutable ?
 Il ne laissera point l'innocent en oubli :
 Espérons , & souffrons ; tout sera rétabli.

L'attente d'un vengeur qui console Socrate ,
 Lui fait subir l'arrêt de sa patrie ingrate.
 Proscrit par l'injustice , il expire content ;
 Et je l'adorerois jusqu'au dernier instant ,

s'il ne
 La vic
 Que n

Mais
 De l'in
 A moi
 Quoi !
 Peut el
 Dieu b
 O parfa
 Dans u
 Mais p
 Cruelle
 Et touj
 Qu'ai-j
 Répon
 A mor
 Je dem

Et tou
 De ces
 On dé
 Sans c
 L'un, j
 Croit q
 L'autre
 Dicte u
 Cent f
 Pouv
 Et risq
 Attend

Chant second.

51

S'il ne me nommoit pas, ô demande frivole !
La victime qu'il veut que pour lui l'on immole. (31)
Que notre esprit est foible & s'égare aisément !

Mais, que dis-je ? le mien s'égare en ce moment.
De l'immortalité tes promesses pompeuses, (32)
A moi-même, ô raison ! me deviennent douteuses.
Quoi ! cette ame sujette à tant d'obscurité,
Peut elle être un rayon de la Divinité ?
Dieu brillant de lumière, est-ce là ton image ?
O parfait Ouvrier, l'homme est-il ton ouvrage ?
Dans un corps, il est vrai, je suis emprisonné :
Mais pour quel crime affreux y suis-je condamné ?
Cruellement puni sans me trouver coupable, (33)
Et toujours à moi-même énigme inconcevable,
Qu'ai-je fait ? Par pitié, raison, sois mon soutien :
Réponds-moi. Mais, hélas ! tu ne me dis plus rien.
A mon secours enfin j'appelle tous les hommes.
Je demande où l'on va, d'où l'on vient, qui nous
sommes ;

Et tous sont occupés, sans songer à mes maux,
De ces amusemens qu'ils nomment leurs travaux.
On détruit, on élève, on s'intrigue, on projette !
Sans cesse l'on écrit, & sans cesse on répète. (34)
L'un, jaloux de ses vers, vain fruit d'un doux repos,
Croit que Dieu ne l'a fait que pour ranger des mots.
L'autre, assis pour entendre & juger nos querelles,
Dicte un amas d'arrêts, qui les rend éternelles.
Cent fois j'ai souhaité, j'en fais l'aveu honteux,
Pouvoir de mes malheurs me distraire comme eux ;
Et risquant sans remords mon ame infortunée,
Attendre du hasard ma triste destinée.

Quelques-uns , m'a-t-on dit , cherchant la vérité , (35)

Dans un savant loisir ont long-tems médité ,
Et leurs veilles ont fait la gloire de la Grece :
Dans l'école d'Athene habita la sagesse.
Puisse , pour m'exposer ce merveilleux tableau ,
Raphaël prendre encor son sublime pinceau !

Que de héros fameux ! quels graves personnages !
Que vois-je ? la discorde au milieu de ces sages ;
Et de maîtres , entr'eux sans cesse divisés ,
Naissent des Sectateurs l'un à l'autre opposés.
Nos folles vanités font pleurer Héraclite ; (36)
Ces mêmes vanités font rire Démocrite.

Quel remede à nos maux , que des ris ou des pleurs !
Qu'ils en cherchent la cause , & guérissent nos
cœurs.

Habitant des tombeaux , que t'apprend leur
silence ? (37)

« Les atômes erroient dans un espace immense ,
» Déclinant de leur route ils se sont approchés.
» Durs , inégaux , sans peine ils se sont accrochés.
» Le hasard a rendu la nature parfaite.
» L'œil au-dessous du front se creusa sa retraite :
» Les bras au haut du corps se trouverent liés :
» La terre heureusement se durcit sous nos pieds.
» L'univers fut le fruit de ce prompt assemblage ;
» L'être libre & pensant en fut aussi l'ouvrage. »
Par honneur ' Hippocrate , ou par pitié du moins ,
Va guérir ce rêveur si digne de tes soins. (38)
C'est à l'eau dont tout fort que Thalès nous ra-
mene. (39)

Chant second. 53

L'air seul a tout produit , nous dit Anaximene ;
Et l'éternel pleureur assure que le feu ,
De l'univers naissant mit les ressorts en jeu.
Pirrhon qui n'a trouvé rien de sûr que son doute ,
De peur de s'égarer , ne prend aucune route.
Insensible à la vie , insensible à la mort ,
Il ne fait quand il veille , il ne fait quand il dort ;
Et de son indolence , au milieu d'un orage ,
Un stupide animal est en effet l'image. (40)
Orné de sa besace , & fier de son manteau ,
Cet orgueilleux n'apprend qu'à rouler un tonneau.
Oui, sa lanterne en main, Diogene m'irrite ; (41)
Il cherche un homme , & lui n'est qu'un fou que
j'évite.

C'est assez contempler ces astres si parfaits ; (42)
Anaxagore , enfin , dis-nous qui les a faits ?
Mais quelle douce voix enchante mon oreille ?
Tandis qu'en ces jardins Epicure sommeille , (43)
Que de voluptueux répètent ses leçons ,
Mollement étendus sur de tendres gazons !
Malheureux , jouissez promptement de la vie :
Hâtez-vous , le tems fuit , & la Parque ennemie ,
D'un coup de son ciseau va vous rendre au néant :
Par un plaisir encor volez-lui cet instant.
Votre austere rival , pâle , mélancolique ,
Fait de ses grands discours résonner le portique. (44)
Je tremble en l'écoutant ; sa vertu me fait peur.
Je ne puis comme lui rire dans la douleur ;
J'ose la croire un mal , & le crois sans attendre
Que la goutte en fureur me contraigne à l'ap-
prendre. (45)

L'Académie enfin , par la voix de Platon
 Va dissiper en moi tout l'ennui de Zénon.
 Mais de Platon lui-même , & qu'attendre & que
 croire ,

Quand de ne rien savoir son maître fait sa gloire ?
 Incertain comme lui , n'osant rien hasarder , (46)
 Il réfute , il propose , & laisse à décider.
 Par quelques vérités à peine il me console :
 Il s'arrête , il hésite , il doute , & me désole.
 Son disciple jaloux , prompt à l'abandonner , (47)
 Se retire au Lycée , & m'y veut entraîner :
 Mais à l'homme inquiet , le maître d'Alexandre
 Du terrible avenir ne daigne rien apprendre.
 Que me fait sa morale & tout son vain savoir ,
 S'il me laisse mourir sans un rayon d'espoir ?
 Loin des longs raisonneurs que la Grece publie ,
 Le mystique vieillard m'appelle en Italie. (48)
 La mort , si je l'en crois , ne doit point m'affliger :
 On ne périt jamais , on ne fait que changer ;
 Et l'homme & l'animal , par un accord étrange ,
 De leurs ames entr'eux font un bizarre échange.
 De prisons en prisons renfermés tour-à-tour ,
 Nous mourons seulement pour retourner au jour.
 Triste immortalité ! frivole récompense
 D'une abstinence austere , & de tant de silence !

Philosophes : que dis-je ? antiques discoureurs.
 C'est prêter trop long-tems l'oreille à vos erreurs.
 Ainsi donc étourdi de pompeuses paroles ,
 Plus troublé que jamais , je sors de vos écoles.
 Vous promettez beaucoup : de vos grands noms
 frappé ,

J'att
 Du
 Enne
 Il tro
 Je se
 D'un
 D'un
 Mais
 Doit
 Pour
 Réun
 Prod
 S'em
 L'étr

 Il s'ai
 Il no
 La te
 Qui s
 Plus l
 Qui s
 Voilà
 Platon
 Avoue
 Platon
 Il fau
 Dans c
 Dans c
 Qui n
 Mon c
 Vivre
 Que ,

Chant second.

55

J'attendois tout de vous , & vous m'avez trompé.
Du seul fils d'Ariston je n'ai point à me plaindre; (49)
Ennemi du mensonge , il m'apprend à le craindre ;
Il tremble à chaque pas , & vers la vérité
Je sens qu'il me conduit par sa timidité.

D'un heureux avenir je lui dois l'espérance :
D'un Dieu qui me chérit j'entrevois la puissance.
Mais s'il n'aime ce Dieu , dans un désordre affreux
Doit-il laisser languir un sujet malheureux ?
Pourquoi de tant d'honneur & de tant de misère ,
Réunit-il en moi l'assemblage adultère ?

Prodigue de ses biens , un pere plein d'amour ,
S'empresse d'enrichir ceux qu'il a mis au jour.
L'être toujours heureux , rend heureux ses ouvra-
ges : (50)

Il s'aime ; son amour s'étend sur ses images.
Il nous punit : de quoi ? nous l'a-t-il révélé? (51)
La terre est un exil ; pourquoi suis-je exilé ?

Qui suis-je ? Mais , hélas ! plus je veux me connoître ,
Plus la peine & le trouble en moi semblent renaître.
Qui suis-je ? Qui pourra me le développer ?

Voilà , Platon , voilà le nœud qu'il faut couper.
Platon ne parle plus , ou je l'entends lui-même
Avouer le besoin d'un oracle suprême. (52)

Platon ne parle plus , quel sera mon secours ?
Il faut donc me résoudre à m'ignorer toujours.
Dans ce nuage épais , quel flambeau peut me luire ?
Dans ce dédale obscur , quel fil peut me conduire ?

Qui me débrouillera ce chaos plein d'horreur ?
Mon cœur désespéré se livre à sa fureur. (53)
Vivre sans se connoître est un trop dur supplice :
Que , par pitié pour moi , la mort m'anéantisse.

O Ciel ! c'est ta rigueur que j'implore à genoux :
 Daigne écraser enfin l'objet de ton courroux.
 Montagnes, couvrez-moi; terre, ouvre tes abîmes:
 Si je suis si coupable, engloutis tous mes crimes:
 Et périsse à jamais le jour infortuné
 Où l'on dit à mon pere: *Un enfant vous est né!*

De mon état cruel quand je me désespère ,
 Et sens avec Platon qu'il faut qu'un Dieu m'éclaire;
 J'apprends qu'un peuple entier garde encore aujourd'hui

Un livre qu'autrefois le Ciel dicta pour lui.
 Ah ! s'il est vrai, j'y cours. Quelle route ai-je à
 suivre ?

Où faut-il s'adresser ? à quel peuple ? à quel livre ?
 Si Dieu nous a parlé , qu'a-t-il dit ? je le croi.

Pour chercher de ce Dieu la véritable loi ,
 Parmi tant de mortels je trouve à peine un guide.
 Ensevelis, hélas ! dans un repos stupide,
 Ou plongés presque tous dans de frivoles soins ,
 Leur plus grand intérêt les occupe le moins.
 Montagne m'entretient de sa douce indolence :
 Sait-il de quel côté doit pencher la balance ? (54)
 Ce n'est pas vers le but que Bayle veut marcher; (55)
 C'est l'obstacle qu'il aime, il ne veut que chercher.
 Pour toi, coupable Auteur d'un ténébreux sys-
 tème, (56)

Qui de tout réuni , formes l'Être suprême ,
 Et qui m'éblouissant par tes pompeux discours ,
 Anéantis ce Dieu dont tu parles toujours ;
 Caché dans ton nuage , impénétrable asyle ,

Chant second. 57

A l'abri de mes coups , tu peux rester tranquille.
Qu'à sonder l'épaisseur de ton obscurité ,
Tes hardis sectateurs mettent leur vanité ,
Et jaloux d'un honneur où je n'ose prétendre ,
Se disputent entr'eux la gloire de t'entendre.
Le Déiste du moins me parle sans détours :
Content de sa raison qu'il me vante toujours , (57)
Elle seule l'éclaire ; il marche à sa lumière.

Ouvre les yeux , ingrat ! connois-la toute entière , (58)

Cette même raison m'éclaire comme toi ;
Tu la verras bientôt me conduire à la foi.
Au jour dont j'ai besoin elle-même m'appelle ,
Et m'apprend à chercher un guide meilleur qu'elle.
D'une Religion je lui dois le desir. (59)
C'est encore avec elle que je vais la choisir.

Fin du second Chant.

N O T E S

DU SECOND CHANT.

(1) **S**UR la peinture de nos malheurs , écoutons d'abord le sage : *Laudavi magis mortuos quam viventes , & feliciorum utroque judicavi qui necdum natus est , nec vidit mala quæ sub sole fiunt.* Ecclef. cap. iv. v. 2. 3.

Écoutons ensuite les Payens.

*Tum porro puer , ut favis projectus ab undis
Navita , nudus humi iacet infans. . .
Cui tantum in vitâ restat superare dolorum.*

A Lucrèce , ajoutons Cicéron déjà cité par Saint Augustin : *Hominem non ut à matre , sed à novercâ natum , corpore nudo , fragili & infirmo , animo autem anxio ad molestias , in quo tamen inest obrutus quidam divinus ignis.* Aux plaintes de Cicéron joignons celles de Pline le Naturaliste , L. 7. *Jacet manibus pedibusque devinctis flens animal ceteris imperaturum , & à suppliciis vitam auspicatur , unam tantum ob culpam , quia natum est.* On fait cette sentence des anciens , que le premier bonheur étoit de ne pas naître , le second de mourir promptement. Elle est dans Théognis & dans Cicéron. *Primum non nasci , alterum quam citò mori.* C'est donc bien injustement qu'on

a ac
géré
moins
ture
grand
dire q
étoit
(2)
par le

(3)
son sur
(4) Sa
che le
Virgile.
» qu'à
» tain
» Je ple
» me do
» d'un
jus error
Didonem
te morien
miserimi
(5) M
tantes , &
les expéri
colorés. T
mélange d

Notes du second Chant. 59

a accusé M. Paschal d'avoir par misanthropie exagéré les malheurs de l'homme. Il en a parlé avec moins de vivacité que les Payens , & à la peinture de notre misère , il a opposé celle de notre grandeur ; au lieu que Plinè s'est emporté jusqu'à dire que le plus grand des présens de la nature étoit le pouvoir de nous donner la mort.

(2) Ces trois vers sont heureusement rendus par le Traducteur Italien.

*Quando alla luce in mezzo al pianto apersi
Languidi j lumi, e alle materne strida
Eco faciendo , in questa Valle entrai.*

(3) Fameux rival de Démosthène , dont l'oraison sur la couronne est si belle.

(4) Saint Augustin , dans ses Confessions , se reproche le plaisir qu'il avoit dans sa jeunesse à lire Virgile. « La lecture de ce Poëte , dit-il , n'alloit » qu'à charger ma mémoire des erreurs d'un certain Enée , tandis que j'oubliois les miennes. » Je pleurois la mort de Didon ; & la mort que » me donnoient ces vains plaisirs , je la regardois » d'un œil sec. » *Tenere cogebar Æneæ nescio cujus errores , oblitus errorum meorum , & plorare Didonem mortuam , cum interea meipsum in his à te morientem , Deus vita mea , siccis oculis ferrem miserrimus.*

(5) M. Newton détruit les tourbillons de Descartes , & son système sur les couleurs. Suivant les expériences , la lumière est un amas de rayons colorés. Un rayon se divise en sept parties , & le mélange des couleurs primitives produit les diffé-

rentes couleurs. Mais malgré ce qu'il dit des sept premières couleurs, M. du Fay lut à une assemblée publique de l'Académie des sciences un mémoire, pour prouver qu'au lieu des sept couleurs primitives que compte M. Newton, on n'en doit admettre que trois.

(6) Dans ce morceau, il est aisé de reconnoître M. Pascal: c'est ainsi qu'il fait humilier l'homme. En même tems qu'il l'abaisse, il le relève. Montagne le jette à terre, & l'y laisse sans consolation ni espérance. S'il parle de lui-même à tout moment, ce n'est que pour se décrier. « Mon » esprit, *dit-il*, est si affreté à mon corps, que » quand son compagnon a la colique, il l'a aussi. » Si la santé me rit & la clarté d'un beau jour, » me voilà honnête homme.... Ma vertu est une » vertu, ou innocence, pour mieux dire, acci- » dentelle... L'incertitude de mon jugement est » si également balancée, qu'en la plupart des oc- » currences, je la compromettois volontiers à la » décision du sort & des dés. » Voilà un homme qui fait bien de l'honneur à son jugement, à son esprit & à sa vertu!

(7) « J'apporte en naissant, *dit M. Bossuet*, » *Intr. à la Philosophie*, cet amour du bonheur. » La raison, si-tôt qu'elle commence, me le fait » chercher par des moyens bons ou mauvais; mais » enfin elle le cherche. Cependant je desiré; ce » qui prouve que je ne possède point. Le desir » & le parfait bonheur ne peuvent se trouver » ensemble. »

(8) On a reproché à M. de la Rochefoucauld

d'avoir,

d'avoir
en ra
Il no
défor
Chant
est à

(9)
tout c
généra
neque
porte
lui, r
capabl
accepin
nous a
ligion
de plu
la pein
gacea
de ce
fay, au
à ces L
le Poën

(10)
différen
persuad
pour ai

(11) T
de la fa

Tom

d'avoir , dans ses Maximes , anéanti nos vertus , en rapportant toutes nos actions à l'amour-propre. Il nous a peints tels que nous sommes , depuis le désordre du péché , comme je le dirai au fixieme Chant : *Quand l'homme n'est qu'à lui , tout l'homme est à l'orgueil.*

(9) Suivant Pope , dans son *Essai sur l'homme* , tout ce qui est , est bien ; & , dans le systême général de l'Univers , l'homme est à sa place. Séneque avoit dit aussi , que notre état ne comporte pas de plus grands biens. Nous avons , selon lui , reçu de grandes choses ; nous n'étions pas capables d'en recevoir de plus grandes. *Magna accepimus , majora non capimus.* Il est clair que nous avons reçu de grandes choses ; mais la religion nous apprend que nous en avons perdu de plus grandes. Du reste , ce vers , qui fit de la peine à Pope quand cet ouvrage parut , l'engagea à m'écrire la Lettre qui se trouve à la suite de ce Poëme , avec celles du Chevalier de Ramsay , au sujet du systême de Pope ; & j'ai ajouté à ces Lettres , l'exposition de mes sentimens sur le Poëme très-dangereux de Pope.

(10) *Dabam me tanta spei* , dit Séneque , bien différent de ces esprits forts , qui tâchent de se persuader le contraire , & qui aiment à se livrer , pour ainsi dire , à l'espérance du néant.

(11) Tel est le langage des libertins dans le Livre de la sagesse. *Ex nihilo nati sumus , & post hoc*

erimus tanquam non fuerimus. Et dans Sénèque le tragique :

*Post mortem nihil est , ipsaque mors nihil.
Velocis spatii meta novissima.*

Quid habet ista res , aut latabile , aut gloriosum ?
répond Cicéron à ceux qui sont capables de dire gaiement la chose du monde la plus triste , & qui devroit faire notre désespoir si elle étoit véritable.

(12) Lucrece , Liv. 5.

*Præterea gigni pariter cum corpore , & unâ
Crescere sentimus , pariterque senescere mentem.
Post ubi jam validis quassatum est viribus avi
Corpus , & obtusis ceciderunt viribus arcus ,
Claudicat ingenium : delirat linguaque , mensque*

(13) Dans l'Anti-Lucrece :

*Tunc vitio primæ cœu debilitatis hebescit
Machina, fitque senex iterum puer : unde neceffee?
Huic semel addictam rursùm puerafcere mentem,
Non per se , verùm quia paulatim organa cessant.*

(14) Vénus , que Lucrece invoque au commencement de son Poëme , & qui est , selon lui , *hominum Divûmque voluptas.*

(15) Suivant l'aveu de Lucrece :

*Usque aded de fonte leporum
Surgit amari aliquid , quod in istis floribus angat*

M. de
fait di
point a
disse : i
terres n
rir légè
(16)
fait va
Platon.
paroît
ne peu
Cicéron
qui n'
Locke
matière
conclure
Le rece
pareil
taines
par ex
pas fâi
(17)
cartes,
été cho
libertin
positio
extraor
phie , c
ouverte
ce qui
qu'il a
de plus

M. de Fontenelle, dans ses Dialogues sur les morts, fait dire à la Reine Elisabeth : *Les plaisirs ne sont point assez solides, pour souffrir qu'on les approfondisse : il ne faut que les effleurer. Ils ressemblent à ces terres marécageuses sur lesquelles on est obligé de courir légèrement, sans y arrêter le pied.*

(16) Long-tems avant Descartes, Cicéron avoit fait valoir cette preuve qu'il avoit trouvée dans Platon. Ce qui a paru vrai à ses grands hommes, paroît douteux à Locke, qui ignore si la matiere ne peut pas penser. Il n'y a point, comme dit Cicéron, d'opinion, quelque bizarre qu'elle soit, qui n'ait quelque Philosophe pour protecteur. Locke avoue que nous ne pouvons concevoir la matiere pensante : *mais delà, dit-il, devons-nous conclure que Dieu ne peut pas la rendre pensante ?* Le recours à la puissance de Dieu n'excuse pas un pareil doute. On pourroit de même rendre incertaines toutes les vérités géométriques, en disant par exemple : Que savons-nous si Dieu ne peut pas faire un cercle quarré ?

(17) M. Arnaud, Lettre 501, remarque que Descartes, dans ce qu'il a écrit sur l'ame, semble avoir été choisi par la Providence, pour confondre les libertins d'une maniere proportionnée à leurs dispositions. *Il avoit, dit-il, une grandeur d'esprit extraordinaire ; une application à la seule philosophie, ce qui ne leur est point suspect ; une profession ouverte de se dépouiller de tous les préjugés communs, ce qui est fort de leur goût ; & c'est par-là même qu'il a trouvé le moyen de convaincre qu'il n'y a rien de plus contraire à la raison, que de vouloir que la*

dissolution de notre corps, qui n'est autre chose que le dérangement de quelques parties de la matiere, soit l'extinction de notre ame. Et comment a-t-il trouvé cela ? En établissant par des principes clairs, que ce qui pense & ce qui est étendu, sont deux substances totalement distinctes, en sorte qu'on ne peut concevoir, ni que l'étendue soit une modification de la substance pensante, ni la pensée une modification de la substance étendue.

(18) La destruction d'une substance étendue n'est que la séparation des parties. Quand on brûle du bois, rien n'en périt. La partie la plus subtile s'envole, & s'appelle *fumée* : la partie huileuse s'attache à la cheminée, & s'appelle *suie* : la partie grossiere reste dans la cheminée, & s'appelle *cendre*.

(19) Mercure Trismégiste, c'est-à-dire, trois fois grand, celui que les Alchimistes croient l'inventeur de leur science, Auteur aussi chimérique que leur art : *Cujus principium mentiri, medium laborare, finis mendicare.*

(20) Tous les êtres simples nous paroissent indestructibles par eux-mêmes ; ainsi nous pouvons les appeller immortels. Mais nous ignorons si la destruction de l'Univers n'ira pas jusqu'à l'anéantissement des élémens qui le composent.

J'ai dit dans cette note, que nous ignorons, etc. C'est plutôt *incertitude* qu'*ignorance* : car la révélation en parle ; mais on dispute sur ce qu'elle en dit. *Elementa solventur*, dit Saint Pierre, *λυθουσαι ταυτα* ; cela ne dit pas *anéantissement*. *Mutabis eos (celos), & mutabimur*, dit le Psalmiste ; le simple *changement* ne pouvoit être plus expressé-

men
le sim
rerum
Figura
Jérôm
quod
perpet
uum.

(21)
les Al
anéan
transf
succès
cherch

(22)
opposé
Lactan
qui a

Ced
In
Id

Bayle,
vers un
sentent
Lucreti
defende
& impr
(23)
verte d
spiritue
quarrés

ment marqué. Aussi Saint Augustin tient-il pour le simple *changement*, lorsqu'il dit : *Mutatione rerum, non omnino interitu, transibit hic mundus... Figura præterit, non natura.* (De Civ. l. xx.) Saint Jérôme le pensoit de même. *Didici*, dit Salomon, *quod omnia opera quæ fecit Deus, perseverent in perpetuum* ; l'Hébreu est plus fort : *erunt in perpetuum.* Eccl. 111. 14. Cela seul justifie mon vers.

(21) Malgré ce pouvoir de vie & de mort que les Alchimistes s'attribuent, ils ne peuvent ni anéantir les corps simples, ni le produire, ni les transmuier. Quand les bonnes raisons & les mauvais succès pourront enfin leur ouvrir les yeux, ils ne chercheront plus la pierre philosophale.

(22) Lucrece lui-même a dit la même chose, si opposée à son système, dans ces trois vers que cite Lactance, en les attribuant à la force de la vérité, qui a fait parler ainsi ce Poète :

*Cedit enim retrò de terrâ quod fuit ante
In terram : sed quod missum est ex ætheris oris,
Id rursus cæli fulgentia templa receptant.*

Bayle, à l'article de Lucrece, veut donner à ses vers un sens forcé, que certainement ils ne présentent pas, & la réflexion de Lactance est juste. *Lucretius oblitus quid assereret, & quod dogma defenderet ; hos versus posuit ; sed victus est veritate, & imprudenti ratio vera subrepsit.* L. 7, c. 12.

(23) Quelle volupté ne nous cause pas la découverte des vérités abstraites, volupté entièrement spirituelle ? Pythagore, pour avoir trouvé les quarrés des côtés d'un triangle, sacrifia une héca-

tombe en action de graces. Platon vante le bonheur de ceux qui peuvent contempler le beau & le bon dans leur principe. Nous ne pouvons voir des vérités éternelles & immuables, que dans une lumière éternelle & immuable. L'être capable d'être éclairé par une pareille lumière n'est pas matériel. *Ex hoc habet argumentum divinitatis suæ*, dit Sénèque, *quod divina delectant, nec ut alienis interest, sed ut suis*. Cicéron, dans le Traité de la Vieillesse, fait la même réflexion. *Sic mihi persuasi, sic sentio, quum tanta celeritas animorum sit, tanta memoria præteritorum, futurorum, quæ providentia, tot artes, tantæ scientiæ, tot inventa, non posse eam naturam quâ res eas continere, esse mortalem*. Et dans les Tusculanes, il dit encore que nous devons connoître notre ame, que nous ne voyons pas, comme nous connoissons Dieu sans le voir, mais par ses œuvres : *Mentem hominis, quamvis eam non videas, tamen ut Deum agnoscis ex operibus ejus : sic ex memoria rerum & inventione, & celeritate motûs, omnique pulchritudine virtutis, mentem agnoscito*.

(24) Les plaisirs de l'esprit, dit Sherloke, ne dépendent point du corps : or, si l'ame à un bonheur indépendant du corps, elle a donc un principe de vie indépendant du corps ; or, si elle est spirituelle, elle peut donc survivre au corps. « Je ne » prétends pas, ajoute-t-il, donner des preuves » démonstratives de sa spiritualité ; mais il nous » est plus aisé de la prouver que sa matérialité. »

(25) Pendant une carrière si courte, accablé d'infirmités continuelles, à peine a-t-il vécu, à peine a-t-il écrit. Quel nom il a laissé !

(26)
procre
ipsa se
futura
réflexio
» long
» piece
» les n
» nion
» s'éta
» conf
Monta
être qu
(27)
La preu
de l'im
toujour
(28)
solator
murer
que s'e

Se
A
Ve
Re
Ab
Ab

Cette
toujou
n'ont p
voit co

du second Chant. 67

(16) Cicéron fait valoir cet argument : *Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis, quid ipsa sepulcrorum monumenta significant, nisi nos futura cogitare ?* Sur quoi Montagne fait cette réflexion : « Un soin extrême tient l'homme d'a-
» longer son être. Il y a pourvu par toutes ses
» pieces. Pour les corps sont les sépultures, pour
» les noms la gloire. Il a employé toutes ses opi-
» nions à se rebâtir, impatient de sa fortune, &
» s'étayer. L'ame va quêtant de toute part des
» consolations où elle s'attache & se plante. »
Montagne en devoit conclure la grandeur d'un
être que rien de périssable ne peut contenter.

(17) Cette preuve frappoit Saint-Evremond
La preuve, dit-il, la plus sensible que j'aie trouvée
de l'immortalité de l'ame, est le desir que j'ai de
toujours être.

(18) *Vidi lacrymas innocentium & neminem con-*
solatorem. Eccl. 4. Ce désordre a souvent fait mur-
murer les Païens contre la Providence. C'est ainsi
que s'exprime Claudien :

*Sed cum res hominum tantâ caligine volvi
Aspicerem, latoſque diu florere nocentes,
Vexarique pios; rursus labefacta cadebat
Religio.
Abſtulit hunc tandem Ruſini pœna tumultum,
Abſolvitque deos.*

Cette raison est fautive : le Ciel ne se justifie pas
toujours de cette façon. Combien de scélérats
n'ont point été punis sur la terre ! Claudien en de-
voit conclure un autre séjour où tout sera rétabli.

Si la mort étoit la ruine de tout , disoit Platon , ce seroit un grand gain pour les méchans. . . . Mais non ; notre ame emporte avec elle ses bonnes & ses mauvaises actions , qui sont la cause de son bonheur ou de son malheur éternel. Voilà la réponse à toutes les difficultés sur la Providence : dans le monde moral , comme dans le monde physique , nous accusons à tort la Providence.

*Nous ne voyons encor que le coin du tableau ,
Et nous voulons déjà juger de tout l'ouvrage.*

(29) Les Poètes ont conservé par leurs fables la tradition universelle de l'immortalité de l'ame. C'est ce que dit Cicéron : *Permanere animos arbitramur , consensu nationum omnium : qua in sede maneat ; qualesque sint , ratione descendum est : cujus ignoratio finxit inferos. . . . inde Homeri tota vexat ; inde in vicinia nostra Averni lacus ,* &c. Et de-là aussi la description des Enfers dans Platon , qui dépeint le séjour des justes , & le séjour des méchans. Ceux qui ont commis des crimes qui peuvent être expiés par des peines passageres , n'y restent qu'un an.

(30) Virgile dépeint un impie dans le Tartare , qui s'écrie :

Discite justitiam moniti , & non temnere divos.

(31) Socrate qui paroît si admirable dans le récit que Platon fait de sa mort , finit ce fameux discours , en demandant qu'on offre un coq à Esculape. Ceux qui ne peuvent se persuader que la dernière parole de ce héros de l'Antiquité ait été si pué-

elle , y a
est bien
ferons co
la parole
dire , da
(32) S
mortalité
norum v
magis qu
penser de
de cette
elles son
quand el
souvent
dégradée
viennent
ainsi dire
qu'elle a
guer ; el
(33) L
& la mo
puissance
est , ne v
(34) S
scribendi
que Salo
plures lib
de ce qu'
qu'on dev
nèptes &
ragabond
anniroit

elle, y cherchent un sens allégorique : mais ce sens est bien enveloppé ; & la réponse de Criton , *Nous ferons ce que vous souhaitez* , fait voir qu'il prend la parole de Socrate dans le sens naturel , c'est-à-dire , dans le sens superstitieux.

(32) Sénèque a ainsi appelé les preuves de l'immortalité de l'ame. *Credebam facile opinionibus magnorum virorum , rem gratissimam promittentium , magis quàm probantium*. Cicéron paroît quelquefois penser de même. Ce n'est pas que la raison ne donne de cette vérité des preuves certaines ; mais comme elles sont toutes spirituelles , l'ame les oublie ; quand elle retombe dans les sens , elle y retombe souvent : ce qui a fait dire à M. Bossuet : *L'ame dégradée par le péché , captive du corps d'où lui viennent ses plaisirs & ses douleurs , ne pense , pour ainsi dire , que corps ; & se mêlant avec le corps qu'elle anime , elle a peine à la fin à s'en distinguer ; elle s'oublie , & se méconnoît elle-même*.

(33) La douleur , l'ignorance , la concupiscence & la mort sont des supplices ; & Dieu , dont la puissance est la volonté , *cujus potestas , voluntas est* , ne veut pas punir un innocent.

(34) Suivant Juvénal , *tener insanabile multos , scribendi cacoethes*. Ce mal est bien ancien , puisque Salomon , *Ecclef. 12. disoit déjà : Scribendæ plures libros nullus est finis*. Montagne se plaignant de ce qu'il appelle l'*écrivainerie* de son siècle , dit qu'on devroit faire des loix contre les Ecrivains ineptes & inutiles , comme on en fait contre les vagabonds & les fainéans : *Alors* , ajoute-t-il , *on banniroit moi & cent autres*.

(35) Tous les peuples ont été plongés dans les ténèbres de l'idolatrie, & tous les peuples ont eu des Philosophes qui ont cherché la lumière: les Prêtres en Egypte; les Mages dans la Perse, les Brachmanes dans les Indes, les Druides dans les Gaules, & les fameux Sages de la Grece. Quelle lumière ont ils trouvée? S'ils en avoient trouvée une certaine, on n'eût point vu tant de systêmes & tant d'écoles.

(36) Héraclite, surnommé le Pleureur, gémissoit de la folie du genre humain: Démocrite s'en moquoit. Tous deux avoient raison, & en même tems tous deux étoient fous de porter les choses à l'excès.

(37) Démocrite qui se retira dans les tombeaux d'Abdere, pour mieux méditer, attribueit à la rencontre fortuite des atômes, la création du monde, & même la liberté de l'homme. Quel rapport entre la déclinaison des atômes & cette liberté? Ce systême, qui fut aussi celui d'Epicure & de Lucrece, fait honte à l'esprit humain.

(38) Les Abdéritains, craignant que Démocrite ne devînt fou, lui envoyèrent Hippocrate pour rétablir sa santé altérée.

(39) La folie des Philosophes a toujours été de chercher l'origine des choses. Suivant Thalès, c'étoit l'eau; suivant Anaximene, c'étoit l'air; & suivant Héraclite, c'étoit le feu.

(40) Pirrhon, dans une tempête, montra à ceux qui étoient avec lui dans le vaisseau, un pourceau qui mangeoit aussi tranquillement qu'à son ordinaire, voulant les rassurer par cet exem-

ple. Ce l
son non

(41) L
ni raison
droit être

il faisoit
reste des
me devo
la nature

que prix
nant sur
méprisan

(42)
né, ré
lune.

(43)
voluptr
& Hora
joie spi
grege p

(44)
quel Zé
Il se fit
recomm

(45)
lophilie
rien ne
vives de
faire, e
mal.

(46)
admiral

ple. Ce Philosophe , qui doutoit de tout , a donné son nom à une secte nombreuse.

(41) Diogene n'avoit ni religion , ni pudeur , ni raison. Et quand Alexandre disoit , *qu'il voudroit être Diogene , s'il n'étoit pas Alexandre* , il faisoit voir que son envie de se distinguer du reste des hommes , alloit jusqu'à la folie. Cet homme dévoué à la gloire , dont il ne connoissoit ni la nature , ni les bornes , veut se distinguer à quelque prix que ce soit ; & , si ce n'est en dominant sur tout , comme conquérant , ce sera en méprisant tout , comme Diogene.

(42) Anaxagore , interrogé pourquoi il étoit né , répondit : *Pour contempler le soleil & la lune.*

(43) Epicure est appelé par Cicéron , *Homo voluptarius* ; par Sénèque , *Magister voluptatis* ; & Horace ne prend pas cette volupté pour une joie spirituelle , quand il se nomme *Epicuri de grege porcum.*

(44) Le fameux Portique d'Athenes , sous lequel Zénon , chef des Stoïciens , tenoit son école. Il se fit devenir pâle , parce que l'oracle lui avoit recommandé de prendre la couleur des morts.

(45) Les Stoïciens , dans leur orgueilleuse philosophie , faisoient de leur sage , un homme que rien ne pouvoit ébranler. Un d'eux , dans les vives douleurs de la goutte , s'écria : *Tu as beau faire , douleur , je n'avouerai pas que tu sois un mal.*

(46) Socrate & Platon ont débité des vérités admirables , mais toujours avec un air de doute.

Suum illud , nihil ut affirmet tenet ad extremum, dit Cicéron de Socrate ; & il dit de Platon : *In Platonis libris nil affirmatur ; in utramque partem multa differuntur.*

(47) Aristote , après avoir été long-tems disciple de Platon , se sépara de lui , & se fit chef d'une secte contraire. Il donnoit ses leçons en se promenant dans le Lycée. On ne fait ce qu'il a pensé sur l'immortalité de l'ame ; ce qui est d'autant plus étonnant , qu'il a écrit sur l'ame , & a fait des traités de morale.

(48) Pythagore , qui débitoit ses principes sous le voile des énigmes , ordonna à ses disciples l'abstinence & le silence. On fait son système de la métempsicose.

*Omnia mutantur, nihil interit, errat, & illinc
Huc venit, hinc illuc, & quoslibet occupat artus
Spiritus, eque feris humana in corpora transit;
Inque feras nosfer.* OVID.

(49) Platon , fils d'Ariston , a bien senti la difficulté ; ce n'est pas sa faute s'il n'a pu la résoudre , *rem vidit, causam nescivit*. La réminiscence qu'il s'imaginoit , c'est-à-dire , l'opinion que nos ames ont existé avant nos corps , n'y répond pas, non plus que le système fameux des deux principes. Cicéron , dans son Hortensius cité par Saint Augustin , approchoit de plus près , en disant que nous naissons pour expier quelque crime commis dans une vie précédente : *Ob aliqua scelera suscepta in vitâ superiore , pœnarum luenda*

sum causâ nos esse natos. Mais quelle avoit été cette vie ? Bayle avoue qu'on ne peut se tirer de cette difficulté que par la révélation. « L'histoire, » dit-il, est le récit des malheurs & des crimes des hommes. Il n'y a point de ville sans hôpitaux, ni potences, parce que l'homme est malheureux & méchant. Mais pourquoi les Payens n'avoient-ils rien à dire de bon sur cela ? « C'est par la révélation qu'on peut s'en débarrasser. »

(50) C'est le grand principe que Saint Augustin répète contre Julien, pour prouver le péché originel : *SUB DEO JUSTO NEMO MISER, NISI MEREA TUR.* Ce principe si vrai est le fondement de deux Epîtres sur l'homme, qui sont à la suite de ce Poème.

(51) Si nous sommes malheureux, nous sommes punis ; & si nous sommes punis, nous sommes coupables. *Ipsam qui non debet puniri, condemnare, exterum astimas à tua virtute.* Sap. 12.

(52) « A moins, dit-il dans le Phédon, qu'on ne nous donne une voie plus sûre, comme quelque promesse ou révélation divine, afin que sur elle, comme sur un vaisseau qui ne court aucun danger, nous achevions heureusement le voyage de notre vie. »

(53) « J'admire, dit M. Pascal, comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état. » M. de Voltaire prétend réfuter ainsi cette pensée : « Quand je vois Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce dés- »

» fespoir dont parle M. Pascal. J'y vois des hom-
 » mes heureux, autant que la nature humaine
 » le comporte.... Il y a bien de l'orgueil & de la
 » témérité à prétendre que, par notre nature, nous
 » devons être mieux que nous ne sommes. »
 Je le prétends, sans me croire orgueilleux ni té-
 méraire; & qui se console, parce qu'il voit Paris
 & Londres, peut bien appeler ces objets de con-
 solation, *Solatia luctûs exigua ingentis*. Quelques
 agrémens que nous puissions trouver sur la terre,
 nous sentons bien qu'ils sont, comme dit Saint
 Augustin, *Solatia miserorum*.

(54) Il est représenté regardant une balance sus-
 pendue en l'air, avec cette devise : QUE SAIS-JE ?

(55) J'en parle plus au long dans mon Epître à
 M. Rousseau.

(56) Ceux mêmes qui se vantent d'entendre le
 mieux Spinoza, ne s'entendent pas entre eux.
 Bayle, plus capable qu'un autre de saisir son système,
 après avoir réfuté son grand principe, que Dieu est
 tout, répond à ceux qui l'accusoient de réfuter
 Spinoza sans le comprendre : « Si je n'ai pas en-
 » tendu cette proposition, ce n'est pas ma faute.
 » Je parlerois avec moins de confiance, si j'avois
 » écrit contre tout le système de Spinoza : il me
 » seroit sans doute arrivé plus d'une fois de n'en-
 » tendre pas ce qu'il veut dire, & il n'y a nulle
 » apparence qu'il se soit bien entendu lui-même. »
 Il est vrai que dans ce système plein de confusion

& de
 l'imp
 Om
 App
 Tan
 an
 (57
 Manic
 « La l
 » prop
 » imp
 » d'un
 » gogu
 » à-per
 » prop
 » bres
 » révé
 guider
 tion, e
 véritabl
 guérit l
 si bien c
 pour le
 convain
 noissant
 voient c
 fir, en
 misere,
 Virgile,
 corps m
 brasseme

& de ténèbres , tout est incompréhensible hors l'impiété. Il est dit de lui dans l'Anti-Lucrece :

*Omnigeni Spinosa Dei fabricator , & orbem
Appellare Deum , ne quis Deus imperet orbi ,
Tanquam esset domus ipsa , domum qui condidit ,
ausus.*

(57) C'est Bayle lui-même qui , dans l'article des Manichéens , compare la raison à la loi de Moyse. « La loi , dit-il , suivant les Théologiens , n'étoit propre qu'à faire connoître à l'homme son impuissance , la nécessité d'un Rédempteur , & d'une voie miséricordieuse : elle étoit un Pédagogue pour nous mener à Jésus-Christ. Disons à-peu-près de même de la raison : elle n'est propre qu'à faire connoître à l'homme ses ténèbres , son impuissance , & la nécessité d'une révélation. » Elle l'a fait jusqu'ici ; elle va me guider encore dans la recherche de cette révélation , en me montrant les preuves de la Religion véritable. Elle va me conduire jusqu'à celui qui guérit les maux , de la grandeur desquels elle m'a si bien convaincu. C'est ce qu'elle ne pouvoit faire pour les Payens. Les plus éclairés étoient aussi convaincus par elle de ces mêmes maux , & reconnoissant que Dieu étoit irrité contre nous , ils pouvoient comparer le supplice qu'il nous faisoit souffrir , en réunissant en nous tant de grandeur & de misère , au supplice que ce tyran dont parle Virgile , faisoit souffrir à ceux qui , attachés à des corps morts , périssoient lentement dans cet embarras funeste.

*Mortua quoniam etiam iungebat corpora vivis ,
Componens manibusque manus, atque oribus ora;
Tormenti genus ! & sanie taboque fluentes
Complexu in misero longâ sic morte necabat.*

Voilà l'état affreux de l'homme depuis le péché ; tel est ce joug terrible imposé sur lui , dont parle l'Ecclesi. cap. XL. *Occupatio magna creata est omnibus hominibus , & jugum grave super filios Adam , à die exitus de ventre matris eorum , usque in diem sepultura , &c.* Les Pélagiens qui nioient le péché originel , étoient forcés de soutenir que nous étions dans le même état où Dieu nous avoit créés. Saint Augustin , en leur opposant la peinture de l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort , leur demandoit comment une créature innocente pouvoit naître si malheureuse. Il faut , leur disoit-il , accuser Dieu ou d'injustice , ou d'impuissance. Sed *quia nec injustus , nec impotens est Deus , restat quidâ grave jugum super filios Adam non fuisset , nisi delicti originalis meritum precessisset.* C'est donc à ce péché que la raison nous rappelle , & c'est par-là qu'elle nous fait sentir la nécessité d'une révélation.

(58) Qui la connoît toute entière , ne se livre pas à elle seule. Elle est une lumière obscurcie. *Obrutus quidam divinus ignis* , disoit Cicéron. Sa lumière & son obscurité l'ont fait trop estimer des uns , & trop mépriser des autres. Delà ces sectes si différentes entre elles , des Stoïciens & des Pirrhoneiens , qui ont pour fondement , l'une , notre orgueil ; l'autre , notre misère. *Ut solum certum*

fi, nih
perbius
a pouff
sa balan
qu'il ne
doute ,
L'ignor
oreillers
son un
qui ne s
souvent
la foible
étoient
pas mie
nous m
Montag
la raison
sent de
& ne ri
qu'oppo
d'exame
pour un
prend le
(59)
nous do
est dans
Socrate,
ves de l
que ces
des espé
elles
orager

fit, nihil esse certi, nec miserius quicquam aut superbius, disoit Pline le Naturaliste. Montagne, qui a poussé le pirrhonisme jusqu'à dire, en regardant sa balance, *Que sais-je?* & non pas *je ne sais*, parce qu'il ne veut rien assurer, & qu'il doute même s'il doute, ne s'attache qu'à humilier l'homme. *L'ignorance & l'incuriosité*, dit-il, *sont deux doux oreillers pour une tête bien faite*. Bayle appelle la raison un principe de destruction, & non d'édification, qui ne sert qu'à des doutes. Et comme il se contredit souvent lui-même, il a mieux qu'un autre prouvé la foiblesse de l'homme. Les anciens Pirrhoniens étoient excusables. La raison alors ne pouvoit pas mieux faire pour nous. Mais depuis qu'elle nous mene à la Religion, des personnes comme Montagne & Bayle, sont-elles excusables? *Exclure la raison & n'admettre que la raison*, dit M. Pascal, *sont deux excès également dangereux*. Tout croire & ne rien croire sont aussi deux excès, qui, quoiqu'opposés, ont une même source, le défaut d'examen. Qui croit tout, prend la moindre lueur pour une véritable lumière; qui doute de tout, prend le moindre nuage pour une obscurité.

(59) La raison nous dit elle-même qu'elle ne peut nous donner des lumières certaines. La preuve en est dans le passage du Phédon, que j'ai déjà cité. Socrate, qui y débite avec tant d'éloquence les preuves de l'immortalité de l'ame, est forcé d'avouer que ces preuves ne sont pas des assurances, mais des espérances. « Il faut cependant, dit-il, sur elles, comme sur une nacelle, passer la mer orageuse de cette vie, à moins que nous ne

78 *Notes du second Chant.*

» trouvions quelque promesse divine , quelque
» révélation qui sera pour nous un vaisseau qui
» ne craint point les tempêtes. » Ce passage d'un
Payen couvre de honte nos impies. S'ils souhai-
toient qu'il y eût une révélation , ils ne doute-
roient pas de la vérité de la nôtre. S'ils ne souhai-
tent pas qu'il y ait une révélation , ils n'écou-
tent donc pas la raison.

Fin des Notes du second Chant.

CH

CETT

Rome c

Domin

Rome c

Avec pl

Son em

Ces peu

Contre

Tout le

Est sem

Je vois ,

Opposer

Il me se

Mahome

Mais de

Sous ses

En vain

Turc , A

Le livre

Et qui re

Que dict

M'appren

Que le C

Vint de l'

CHANT TROISIEME.

CETTE ville autrefois maîtresse de la terre ,
 Rome qui , par le fer & le droit de la guerre ,
 Domina si long-tems sur toute nation ,
 Rome domine encor par la Religion.
 Avec plus de douceur , & non moins d'étendue ,
 Son empire établi frappe d'abord ma vue.
 Ces peuples , que l'erreur rendit ses ennemis , (1)
 Contre elles révoltés , à son Dieu sont soumis.
 Tout le Nord est Chrétien , tout l'Orient encore
 Est semé de mortels que ce grand titre honore.
 Je vois , le fer en main , le superbe Ottoman
 Opposer à ce nom celui de Musulman. (2)
 Il me semble d'abord quel'un & l'autre en guerre ,
 Mahomet & le Christ , se disputent la terre.
 Mais de la Mecque en vain le fameux fugitif (3)
 Sous ses bizarres loix tient l'Orient captif :
 En vain près d'un tombeau dont Médine est si fiere ,
 Turc , Arabe , Persan , tout baise la poussiere ;
 Le livre , dont l'aspect fait trembler le Turban ,
 Et qui rend le Muphti respectable au Sultan ,
 Que dicta , nous dit-on , la colombe au Prophete , (4)
 M'apprend qu'il n'est du Ciel qu'un second inter-
 prete ;
 Que le Christ avant lui , premier Ambassadeur ,
 Vint de l'homme tombé relever la grandeur. (5)

Oui , le rival du Dieu que les Chrétiens m'annoncent ,

Rend hommage lui même à ce nom qu'ils prononcent.

O Chrétien , je t'admire , & je reviens à toi :
L'un & l'autre hémisphere est rempli de ta loi. (6)
Des oracles du Ciel es-tu dépositaire ?
De ta Religion quel est le caractère ?

Si tu veux , répond-il , chercher sa vérité ,
Remonte seulement à son antiquité.
L'histoire t'apprendroit sa naissance & son âge ,
Si de l'homme , en effet , sa gloire étoit l'ouvrage.
Mais avec l'univers son âge prend son cours :
Elle naquit le jour , que naquirent les jours.
A peine du néant l'homme venoit d'éclorre , (7)
Déjà couloit pour lui le pur sang que j'adore ;
Et mes premiers écrits , annales des humains ,
Des mains du premier peuple ont passé dans mes
mains.

Quand le Ciel eut permis qu'à la race mortelle
Un livre conservât sa parole éternelle ,
Aux neveux d'Israël (Dieu les aimoit alors !)
Moyse confia le plus grand des trésors.
Son histoire est la leur. Elle ne leur présente
Que traits dont la mémoire étoit alors récente ; (8)
Et leur Historien ne leur déguise pas
Qu'ils sont murmureurs , séditieux , ingrats.
Son livre cependant fut le précieux gage
Qu'un pere à ses enfans laissoit pour héritage.
Dans ce livre par eux de tout tems révééré , (9)
Le nombre des mots même est un nombre sacré. (10)

Ils ont
N'ose
La loi
Montr
Et nou

Ces in
Ces G
Ont ét
Du Di
Ils vor
Sans r

Vaincu
Pourqu
Va pr
Là tu f
Ce qu

Je m
Je con
Nés d'
Après u
Nés du
Disper
Même
Ils resp
Et tant
Ne fon
Mèdes ,
Parthes

Ils ont peur qu'une main téméraire & profane
N'ose altérer un jour la loi qui les condamne ;
La loi qui de leur long & cruel châtement ,
Montre à leurs ennemis le juste fondement ,
Et nous apprend à nous , par quels profonds myf-
teres ,

Ces insensés , (hélas ! ils ont été nos peres ,)
Ces Gentils , qui n'étoient que les enfans d'Adam ,
Ont été préférés aux enfans d'Abraham.

Du Dieu qui les poursuit , annonçant la justice ,
Ils vont porter par-tout l'arrêt de leur supplice.

*Sans villes & sans rois , sans temples & sans au-
tels ; (11)*

Vaincus , proscrits , errans , l'opprobre des mortels ,
Pourquoi de tant de maux leur demander la cause ?

Va prendre dans leurs mains le livre qui l'expose.

Là tu suivras ce peuple , & liras , tour-à-tour ,

Ce qu'il fut , ce qu'il est , ce qu'il doit être un
jour. (12)

Je m'arrête , & surpris d'un si nouveau spectacle ,
Je contemple ce peuple , ou plutôt ce miracle.

Nés d'un sang , qui jamais dans un sang étranger ,

Après un cours si long , n'a pu se mélanger ;

Nés du sang de Jacob , le pere de leurs peres ,

Dispersés , mais unis , ces hommes sont tous freres.

Même Religion , même Législateur ;

Ils respectent toujours le nom du même auteur :

Et tant de malheureux répandus dans le monde ,

Ne font qu'une famille éparse & vagabonde.

Médes , Assyriens , vous êtes disparus :

Parthes , Carthaginois , Romains , vous n'êtes plus.

Et toi, fier Sarrafin , qu'as-tu fait de ta gloire ?
 Il ne reste de toi , que ton nom dans l'histoire.
 Ces destructeurs d'états sont détruits par le tems ,
 Et la terre cent fois a changé d'habitans ,
 Tandis qu'un peuple seul , que tout peuple dé-
 teste , (13)

S'obstine à nous montrer son déplorable reste.

Que nous font , disent-ils , vos opprobres cruels ,
 Si le Dieu d'Abraham veut nous rendre immortels ?
 Non , non. Le Dieu vivant , stable dans sa parole ,
 A juré ; son serment ne sera point frivole.
 Il n'a point déchiré le contrat solennel
 Qu'il remit dans les mains de l'antique Israël.
 Sur ses heureux enfans *une étoile doit luire* ,
 Et du sang de Jacob un chef doit nous conduire.
 En vain par son oubli Dieu semble nous punir :
 Nous espérons toujours celui qui doit venir.
 Fideles au milieu de nos longues miseres ,
 Nous attendons le Roi qu'ont attendu nos peres.
 Le grand jour , il est vrai , qui leur fut annoncé ,
 Devroit briller sur nous , & son terme est passé.
 Gardons-nous toutefois , trop hardis interpretes ,
 De supputer les tems marqués par les Prophetes.
 Maudit soit le mortel par qui sont calculés
 Des jours cent fois prédits , dès long-tems écou-
 lés. (14)

Non que de ses sermens l'Eternel se repente ;
 Mais puisqu'il a voulu prolonger notre attente ,
 L'esclave avec son maître a-t-il droit de compter ?
 Ce calcul insolent , vous osez le tenter ;
 Sacrileges chrétiens , jaloux de nos richesses ,

Qui cr
 Hélas
 Sous le
 Qu'il v
 Et pay

Ain
 D'un
 Leur R

Si son
 Ils atte
 Le voi
 Des an
 Dieu, c
 Sans de
 Tant d
 Respec
 De la

Jel'o
 Dont a
 Le pre
 Par son
 Et que
 Comm
 Il ne p
 A l'An
 Et per
 Droits
 Mais q
 L'imm

Chant troisieme. 83

Qui croyez posséder l'objet de nos promesses !
Hélas ! de quelle ardeur , si ce maître eût paru ,
Sous ses nobles drapeaux tout son peuple eût couru !
Qu'il vous feroit gémir sous le poids de ses armes ,
Et payer chèrement l'intérêt de nos larmes !

Ainsi parlent les Juifs : terrible aveuglement !
D'un crime inconcevable étrange châtement !
Leur Roi promis du Ciel , s'il n'en veut point descendre ,

Si son terme est passé , pourquoi toujours l'attendre ?
Ils attendront toujours ; cet oracle est rendu :
Le voile tant prédit est sur eux étendu. (15)
Des antiques Auteurs de ce fameux volume ,
Dieu , qui seul fait les tems , a donc conduit la plume.
Sans doute il est sacré , ce livre dont je voi
Tant de prédictions s'accomplir devant moi. (16)
Respectant désormais sa vérité divine ,
De la Religion j'y cherche l'origine.

Jel'ouvre , & vois d'abord un ouvrier parfait ,
Dont *au commencement* la parole a tout fait. (17)
Le premier des humains qui lui doit sa naissance ,
Par son souffle inspiré , fait à sa ressemblance ,
Et que doivent servir tous les êtres divers ,
Comme dans son domaine entre dans l'univers.
Il ne put , sans orgueil , soutenir tant de gloire ;
A l'Ange séducteur il céda la victoire ,
Et perdit tous ses droits à la félicité ,
Droits qu'il auroit transmis à sa postérité ;
Mais que révoqua tous la suprême justice.
L'immuable décret d'un éternel supplice

Régloit déjà le sort de l'Ange ténébreux.
 Coupable comme lui , toutefois plus heureux ,
 Quand tout , pour nous punir , s'armoit dans la nature ,

L'homme entendit parler d'une grace future ; (18)
 Et , dans le même arrêt dont il fut accablé ,
 Par un mot d'espérance il se vit consolé.
 A cet instant commence , & se suit d'âge en âge ,
 De l'homme réparé l'auguste & grand ouvrage ;
 Et son réparateur , alors comme aujourd'hui ,
 Ou promis , ou donné , réunit tout en lui.

On peut donc l'expliquer par ce livre admirable ,
 Aux Platons , comme à moi , l'énigme inconcevable. (19)

Le nuage s'écarte , & mes yeux sont ouverts.
 Je vois le coup fatal qui change l'univers ;
 J'y vois entrer le crime & son détordre extrême ;
 Enfin , je ne suis plus un mystère à moi-même. (20)
 Le nœud se développe ; un rayon qui me luit , (21)
 De ce sombre chaos a dissipé la nuit.

Mais l'enfant innocent peut-il pour héritage. . .
 Ce doute seul , hélas ! ramene le nuage ;
 Et ce n'est plus encor qu'un chaos que je voi.
 Dieu , l'homme & l'univers , tout y rentre pour moi.
 Quand je crois , la lumière aussi-tôt m'est rendue ;
 Dieu , l'homme & l'univers , tout revient à ma vue.
 L'ouvrage fut parfait ; il est défiguré. (22)
 Apprenons à quel point l'homme s'est égaré.

Le pere criminel d'une race proscrite
 Peupla d'infortunés une terre maudite.

Pour prolonger des jours destinés aux douleurs ,
Naissent les premiers arts , enfans de nos mal-
heurs. (23)

La branche en longs éclats cede au bras qui l'arrache ;
Par le fer façonnée , elle alonge la hache :
L'homme, avec son secours, non sans un long effort,
Ebranle, & fait tomber l'arbre dont elle sort ;
Et, tandis qu'au fuseau la laine obéissante
Suit une main légère , une main plus pesante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit ;
La lime mord l'acier , & l'oreille en frémit.
Le voyageur , qu'arrête un obstacle liquide ,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
Retenu par la peur , par l'intérêt pressé ,
Il avance en tremblant ; le fleuve est traversé.
Bientôt ils oseront , les yeux vers les étoiles ,
S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain ,
Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain.
Un ruisseau par son cours , le vent par son ha-
leine, (24)

Peut à leurs foibles bras épargner tant de peines ;
Mais ces heureux secours , si présens à leurs yeux ,
Quand ils les connoîtront, le monde sera vieux.
Homme né pour souffrir, prodige d'ignorance ,
Où vas-tu donc chercher ta stupide arrogance ?

Tandis que le besoin, l'industrie & le tems
Polissent par degré tous les arts différens ,
Enfantés par l'orgueil , tous les crimes en foule
Inondent l'univers ; le fer luit , le sang coule.
Le premier que les champs burent avec horreur ,

Fut le sang qui d'un frere assouvait la fureur.
 Ces malheureux , tombant d'abîmes en abîmes,
 Fatiguerent le Ciel par tant de nouveaux crimes,
 Qu'enfin , lent à punir , mais las d'être outragé,
 Par un coup éclatant , leur maître fut vengé.
 De la terre aussi-tôt les eaux couvrent la face ;
 Ils sont ensevelis : c'étoit fait de leur race ;
 Mais un juste épargné va rendre, en peu de tems, (25)
 A ce monde désert de nouveaux habitans.
 La terre toutefois , jusques-là vigoureuse ,
 Perdit de tous ses fruits la douceur savoureuse.
 Des animaux alors on chercha le secours ; (26)
 Leur chair soutint nos corps réduits à peu de jours.

Les Poètes , dont l'art , par une audace étrange ,
 Sait du faux & du vrai faire un confus mélange ,
 De leurs récits menteurs prirent pour fondemens,
 Les fideles récits de tant d'événemens ; (27)
 Et , pour mieux amuser les oisives oreilles ,
 Chercherent dans ces faits leurs premières mer-
 veilles.

De-là ces tems fameux qu'ils regrettent encor ,
 Doux empire de Rhée , âge pur , siecle d'or , (28)
 Où , sans qu'il fût besoin de loix , ni de supplice ,
 L'amour de la vertu fit régner la justice.
 Siecle d'or ! (sous ce nom , puisqu'ils ont célébré
 Ce siecle plus heureux , où l'or fut ignoré.)
 Sobre dans ses desirs , l'homme , pour nourriture ,
 Se contentoit des fruits offerts par la nature.
 La mort , tardive alors , n'approchoit qu'à pas
 lents. (29)

Mais las de dépouiller les chênes de leurs glands ,

Il essaya le fer sur l'animal timide.
 La fleche dans les airs chercha l'oiseau rapide ;
 L'innocente brebis tomba sous sa fureur ;
 Et, ce sang au carnage accoutumant son cœur ,
 Le fer devient bientôt l'instrument de sa perte ;
 Et de crimes enfin la terre étoit couverte ,
 Lorsqu'un déluge affreux en fut le châtiment. (30)
 Tout nous rappelle encor ce grand événement.
 Fable, histoire, physique, ont un même lan-
 gage. (31)
 Au livre des Hébreux ainsi tout rend hommage ;
 Et même l'on diroit que, pour s'accréditer, (32)
 La fable en sa naissance ait voulu l'imiter.
 Laissons-la toutefois s'égarer dans sa course,
 Et de la vérité suivons toujours la source.

La terre sort des eaux, & voit de toutes parts
 Reparoître les fruits, les hommes & les arts.
 Tout renaît, nos malheurs & nos crimes ensemble ;
 Sous des toits chancelans d'abord on se rassemble.
 La crainte fait chercher des asyles plus sûrs :
 On creuse les fossés, on élève les murs.
 Qu'une tour de mortels, soit l'immortel ouvrage,
 Dieu descend pour la voir, & confond leur lan-
 gage. (33)

Ne pouvant plus s'entendre, il se faut séparer. (34)
 Ils se rechercheront, mais pour se massacrer.
 D'un importun voisin on jure la ruine ;
 On attaque, on renverse, on pille, on assassine.
 Homme injuste & cruel, que dans son repentir
 Le Dieu qui t'avoit fait, voulut anéantir ;
 Malheureux dont il vient d'abréger la carrière,

Pourquoi buille ce fer dans ta main meurtrière ?
 Le Ciel t'a-t-il encore accordé trop de jours ?
 Mais qui va de leur rage entretenir le cours ?
 Quel intérêt les forme au grand art de la guerre ?
 Egaux , & souverains , tous maîtres de la terre ,
 Ils la possèdent route , en n'y possédant rien.
Il est à moi ce champ ; ce canton c'est le mien.
Ceruisseau ... de mon bras il faut que tu l'obtiennes :
S'il couloit sous tes loix , qu'il coule sous les miennes.
 On s'empare d'un arbre , on usurpe un buisson.
 De roi , de conquérant le vainqueur prend le nom.
 Dans son vaste domaine il met cette rivière :
 Bientôt cette montagne en sera la frontière.
 L'Alexandre s'avance , & n'est plus un brigand ;
 C'est l'heureux fondateur d'un empire puissant ,
 Que d'un nouvel empire alarme la naissance.
 Provinces , nations , royaumes , tout commence. (35)
 La terre sur son sein ne voit que potentats ,
 Qui partage sa boue en superbes états :
 Et sur elle on prépare aux majestés suprêmes ,
 Pourpres , trônes , palais , sceptres & diadèmes.

Mais lorsque par le fer leur droit est établi ,
 Le droit du Ciel sur eux tombe presque en oubli ;
 Et recherchant ce Dieu dont la mémoire expire ,
 L'homme croit le trouver dans tout ce qu'il admire.
 De l'astre qui pour lui renaît tous les matins ,
 Ainsi que la lumière il attend ses destins.
 Aux feux inanimés qui roulent sur leurs têtes ,
 Les peuples en tremblant demandent des conquêtes.
 Des dons de leurs pareils , bientôt reconnoissans ,
 Ils adorent des arts les auteurs bienfaisans.

Devan
 Vaine
 Groffi
 D'un
 Du hu
 Fait t
 Je ne
 Le sac
 Du ba
 Avec l
 Près d
 Honor
 Cham
 De se
 Que d
 O fille
 Une d
 Et sa
 Et toi
 Nous
 La fou
 Ne po
 De l'in
 Ton A
 Nympe
 Peuple
 Chaqu
 De ces
 Prodig
 Emper
 Par art
 Et les

Devant son Osiris l'Egypte est en priere : (36)
Vainement un tombeau renferme sa poussiere ;
Grossierement taillée , une pierre en tient lieu ;
D'un tronc qui pourrissoit , le ciseau fait un dieu.
Du hurlant Anubis la ridicule image
Fait tomber à genoux tout ce peuple si sage.
Je ne vois chez Ammon qu'horreur , que cruauté :
Le sacrificateur , bourreau par piété ,
Du barbare Moloch assouvit la colere (37)
Avec le sang du fils & les larmes du pere.
Près de ce dieu cruel , un dieu voluptueux ,
Honoré par un culte impur , incestueux ,
Chamos , qui de Moab engloutit les victimes , (38)
De ses adorateurs n'exige que des crimes.
Que de gémissemens & de lugubres cris !
O filles de Sidon , vous pleurez Adonis !
Une dent sacrilege en a flétri les charmes ;
Et sa mort tous les ans renouvelle vos larmes. (39)
Et toi , savante Grece , à ces folles douleurs ,
Nous te verrons bientôt mêler aussi tes pleurs.
La foule de ces dieux qu'en Egypte on adore ,
Ne pouvant te suffire , à de nouveaux encore
De l'immortalité tu feras le présent :
Ton Atlas gémit sous un ciel trop pesant.
Nymphes , Faunes , Sylvains , divinités fécondes ,
Peupleront les forêts , les montagnes , les ondes.
Chaque arbre aura la sienne , & les Romains un jour
De ces maîtres vaincus , esclaves à leur tour ,
Prodigueront sans fin la majesté suprême. (40)
Empereurs , favoris , Antinoüs lui-même ,
Par arrêt du Sénat entreront dans les cieux ,
Et les hommes seront plus rares que les dieux.

Terre, quelle est ta gloire, & quel tems de lumière,

Quand la divinité se rend si familière !

Courons, l'argent en main, entourer ses autels :

Elle est prête à répondre au moindre des mortels.

Dans Delphes, dans Délos elle fait sademeure : (41)

Aux sables de l'Afrique elle parle à toute heure ; (42)

A Dodone sans peine on peut l'entretenir, (43)

Et d'un chêne prophète apprendre l'avenir.

Pourquoi le demander, s'il est inexplicable ?

Que sert de le savoir, s'il est inévitable ?

Des maux que nous craignons, pourquoi nous assurer ?

L'incertitude au moins nous permet d'espérer.

N'importe : les destins que le Ciel nous prépare,

A notre impatience il faut qu'il les déclare ;

Et s'ils ne sont écrits dans le cœur d'un taureau,

Nous irons les chercher dans le vol d'un oiseau.

O gravité de Rome ! ô sagesse d'Athènes !

Quel culte extravagant ! que de fêtes obscènes !

Quels sont tous ces secrets, dont on ne peut parler ?

O mystères suspects qu'on n'ose révéler !

Tandis que sagement on cache leur folie,

Chez d'ignorans Hébreux, femmes, enfans, tout
publie : (44)

C'est de toute notre ame & de tout notre cœur,

Que nous devons aimer notre Dieu, le Seigneur,

L'être unique, qui fit le ciel, la terre & l'homme.

JE SUIS CELUI QUI SUIS, c'est ainsi qu'il se nomme.

Et sur l'homme, & sur Dieu, sublimes vérités !

Dans un pays obscur d'où viennent ces clartés ?

Chant troisieme. 91

Ce seul coin de la terre est sauvé du naufrage.
Le Dieu, qui le protege, en écarte l'orage.
L'ordre des élémens se renverse à sa voix,
La nature est contrainte à s'écarter des loix, (45)
Qu'au premier jour du monde il lui dicta lui-même;
Mais que change à son gré sa volonté suprême.
Ce peuple si sincere attestant aujourd'hui
Les prodiges nombreux que le Ciel fit pour lui,
Dans ses solemnités en garde la mémoire.
Je pourrois dans mes vers en retracer l'histoire.
L'on y verroit encor la mer ouvrir ses eaux,
Les rochers s'amollir, & se fondre en ruisseaux,
Les fleuves effrayés remonter à leur source,
L'astre pompeux du jour s'arrêter dans sa course :
Mais frappé tout-à-coup par l'éclat glorieux,
Que les Prophetes saints font briller à mes yeux ;
Chez un peuple qui marche au milieu des miracles,
Je ne veux m'arrêter qu'au plus grand des spectacles.

Dans un tems qu'à des jours & tranquilles &
longs, (46)

A de fertiles champs, à des troupeaux féconds,
Il semble que le Ciel ait borné ses promesses,
On voit, ambitieux de plus nobles richesses,
Des hommes pleins du Dieu dont ils sont inspirés,
Errans, de peaux couverts, des villes retirés. (47)
Ils n'y vont quelquefois, Ministres inflexibles,
Que pour y prononcer des menaces terribles.
Aux Rois épouvantés ils n'adressent leur voix,
Que comme Ambassadeurs du Souverain des Rois.
Chassés, tristes objets d'opprobres & de haines,

Déchirés par le fer , maudits , chargés de chaînes ,
 Dans les antres cachés , contens dans leur malheur
 De se rassasier du pain de la douleur ,
 Admirables mortels dont la terre est indigne ,
 Ils répètent que Dieu rejettera sa vigne ;
Que sur une autre terre , & sous un ciel nouveau (48)
Le loup doit dans les champs bondir avec l'agneau.
 Ils répètent que Dieu , las du sang des genisses ,
 Abolissant enfin d'impuissans sacrifices ,
Verra la pure hostie immolée en tous lieux. (49)
 La terre produira son germe précieux ; (50)
 Du juste de Sion , que les îles attendent ,
 Déjà de tous côtés les rayons se répandent.
 De son immense gloire ils sont environnés ,
 Quand par un autre objet tout-à-coup détournés ,
 Ce juste à leurs regards n'est plus reconnoissable.
 Sans beauté , sans éclat , ignoré , méprisable , (51)
 Frappé du Ciel , chargé du poids de nos malheurs ,
 Le dernier des humains , & l'homme des douleurs ,
 Avec des scélérats , ainsi que leur complice ,
 Comme un agneau paisible on le mene au supplice.
 Quel autre que le Dieu qui dévoile les tems , (52)
 Présentait à leurs yeux ces tableaux différens ?
 Ils nous font espérer un maître redoutable ,
 Le prince de la paix , le Dieu fort , l'admirable.
 Son trône est entouré de Rois humiliés : (53)
 Ses ennemis vaincus frémissent à ses pieds :
 Son regne s'étendra sur les races futures.
 Sa gloire disparoît , & couvert de blessures ,
 C'est le pasteur mourant d'un troupeau dispersé.
 En contemplant celui que ses mains ont percé ,
 Saisi d'étonnement un peuple est en alarmes :

La mo
 David
 Plus sa
 Du sei
 Dans l'
 Du Ro
 A deux
 Elevé s
 Il donn
 Mais to
 Le Chr
 Le gran
 Tout p
 C'est ce
 Pareils
 Il voit
 Babyl
 Alexan
 Rome
 Elle ren
 Et le m
 O Rom
 D'unen

Mais

Des Pro
 Tout ren
 Dieu par
 A nos y
 Et dans
 Que les

Chant troisieme. 93

La mort d'un fils unique arrache moins de larmes.
David qui voit de loin ce brillant rejeton, (54)
Plus sage, plus heureux, plus grand que Salomon,
Du sein de l'Eternel sortir avant l'aurore, (55)
Dans l'horreur des tourmens David le voit encore.
Du Roi de Babylone admirable captif,
A deux objets divers Dieu te rend attentif.
Elevé sur son trône, à son fils qui s'avance, (56)
Il donne à haute voix l'empire & la puissance.
Mais tout change à tes yeux : ce fils est immolé ;
Le Christ est mis à mort, le lieu saint désolé :
Le grand-Prêtre éperdu dans la fange se roule :
Tout périt, l'autel tombe, & le temple s'écroule.
C'est ce même captif qui voit tous à leurs rangs, (57)
Pareils à des éclairs, passer les conquérans.
Il voit naître & mourir leurs superbes empires.
Babylone, c'est toi qui sous le Perse expires.
Alexandre punit tes vainqueurs florissans.
Rome punit la Grece, & venge les Persans.
Elle renversera toute grandeur suprême ;
Et le marteau fatal sera brisé lui-même.
O Rome ! tes débris seront les fondemens
D'un empire vainqueur des hommes & des tems. (58)

Mais ce n'est point assez qu'annonçant ces mira-
cles,

Des Prophetes nombreux répètent leurs oracles.
Tout rempli du dessein qu'il doit exécuter,
Dieu par des coups d'essai semble le méditer :
A nos yeux à toute heure il en montre une image,
Et dans ses premiers traits crayonne son ouvrage.
Que les plus tendres mains conduisent au bûcher

94 *La Religion, Chant III.*

Ce fils obéissant qui s'y laisse attacher ;
 Paissible sacrifice , où le Prêtre , tranquille ,
 Va frapper , sans pâlir , sa victime immobile :
 Que l'enfant le plus cher , en esclave vendu ,
 Et du sein de l'opprobre à la gloire rendu ,
 Aimé , craint , adoré des villes étrangères ,
 Soit enfin reconnu par ses perfides freres :
 Pour le sang d'un agneau , que , rempli de respect ,
 L'Ange exterminateur s'écarte à son aspect ;
 Que de tant de maisons au glaive condamnées ,
 Celles que teint ce sang , soient seules épargnées :
 Qu'en attachant ses yeux sur un signe élevé ,
 Par un heureux regard le mourant soit sauvé :
 Que le jour de tristesse où le grand-Prêtre expire ,
 A tant de malheureux que son trépas retire
 Des asyles prescrits à leur captivité ,
 Devienne un jour de grace & de félicité :
 Que par les criminels pros crits pendant l'orage ,
 Le juste , en périssant , les sauve du naufrage ;
 Qu'il revive , & ne soit victime que trois jours
 Du monstre qui parut l'engloutir pour toujours.
 Tout m'annonce de loin ce que le Ciel projette ;
 Et sans cesse conduit par un peuple prophete , (59)
 J'arrive pas à pas au terme désiré ,
 Où le Dieu tant de fois prédit & figuré ,
 Doit de son regne saint établir la puissance ;
 Ce regne dont mes vers vont chanter la naissance.

Fin du troisieme Chant.

N O T E S

DU TROISIEME CHANT.

(1) **C**OMME dans cet Ouvrage il ne s'agit pas de la catholicité de l'Eglise , mais de la vérité de la Religion chrétienne , toutes les sectes chrétiennes sont également pour moi. A la fin du sixieme Chant , je parlerai de celles qui ont le malheur d'être séparées de nous.

(2) Musulman signifie *vrai Croyant*. C'est le titre que se donnent les sectateurs de Mahomet ; mais si l'évangile est vrai , Mahomet est un imposteur , puisqu'il établit une Religion contraire ; & , si l'évangile est faux , Mahomet est encore un imposteur , puisqu'il s'en autorise , & se dit envoyé pour le confirmer.

(3) On prétend que Mahomet , indigné contre la Mecque , lieu de sa naissance , dont il avoit été obligé de s'enfuir , voulut que Médine fût le lieu de sa sépulture. C'est à Médine que son fameux tombeau attire les Musulmans , qui doivent faire ce pèlerinage une fois en leur vie.

(4) On a dit que Mahomet se mettoit du grain dans l'oreille , & avoit dressé un pigeon à l'y venir prendre , pour faire croire qu'une colombe venoit lui parler par l'ordre du Ciel. Il est vrai que Reland , dans son *Traité de la Religion Ma-*

hométane , nie ce fait avancé par Grotius. Cependant, suivant un passage de deux Maronites , cité par Bayle , art. *Mahomet* , on trouve dans le territoire de la Mecque des pigeons qu'on respecte comme sacrés , parce qu'on croit qu'ils descendent de celui qui parloit à Mahomet. Si ce second fait est véritable , il prouve le premier.

(5) Mahomet avoue que Moyse fut d'abord envoyé du ciel , & après Moyse vint le Messie , qu'il appelle le Verbe. Voici comme il parle , suivant la traduction de du Ryer : « Le Messie , Jé- » sus , fils de Marie , est Prophete & Apôtre de » Dieu , son verbe & son esprit. Les Juifs disent » l'avoir crucifié ; certainement ils ne l'ont pas » crucifié , mais un qui lui ressembloit. Dieu l'a » enlevé , & il sera témoin contre eux au jour » du jugement. » Si ce Jésus est Prophete & Apôtre , Mahomet ne l'est donc pas.

(6) Je ne comprends pas pourquoi Bayle , à l'article de Mahomet , avance que sa Religion est plus étendue que la chrétienne. Il ne s'agit pas de comparer l'étendue des pays mahométans à l'étendue des pays chrétiens ; mais le nombre des hommes qui croient à Mahomet ou à Jésus-Christ. En réunissant toutes les sectes chrétiennes , il est certain que les chrétiens sont en beaucoup plus grand nombre ; la terre en est remplie. Les Mahométans possèdent de vastes pays ; mais ils n'y sont jamais seuls. L'Eglise Greque est très-nombreuse : il y a beaucoup de Chrétiens parmi les Mahométans ; il n'y a point de Mahométans parmi

les

les
L. II
(7)
gneau
Qui
est v
avoit
la pa
rites
depuis
font
3°. P
Prêtre
crifice
(8)
moins
homme
de Mo
dont le
lem ,
voulu
nération
(9)
» cal ,
» c'est
» le m
(10)
tion &
pour p
auroit
pistes ,
inventé
Ton

du troisieme Chant. 97

les Chrétiens. Voyez Grotius , *De verâ Relig.*
L. II. tit. 81.

(7) Saint Jean , *Apoc. chap. XIII.* dit que l'agneau a été immolé dès la création du monde : *Qui (agnus) occisus est ab origine mundi.* Ce qui est vrai en plusieurs manieres. 1°. Parce que Dieu avoit formé le décret éternel de la mort & de la passion de Jésus-Christ. 2°. Parce que les mérites de sa mort ont été appliqués aux hommes depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ , comme ils le sont depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin des siècles. 3°. Parce que les sacrifices des Patriarches & des Prêtres de l'ancienne loi étoient des types du sacrifice du Sauveur du monde.

(8) Quelques-uns sont éloignés , mais les témoins ne le sont pas , parce que les premiers hommes vivoient sept à huit cents ans. Du tems de Moïse , un homme pouvoit avoir vu Joseph , dont le pere avoit vu Sem , qui avoit vu Mathusalem , qui devoit avoir vu Adam. Si Moïse avoit voulu tromper , il n'eût point mis si peu de générations depuis la création du monde.

(9) « Ce livre qui les déshonore , dit *M. Pascal* , ils le conservent aux dépens de leur vie ; » c'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde , ni sa racine dans la nature. »

(10) Rien n'est plus surprenant que l'application & l'industrie que les Juifs ont apportée , pour préserver la loi de toute corruption , qui auroit pu s'y glisser , ou par l'ignorance des copistes , ou par la malice de leurs ennemis. Ils ont inventé pour cela la *Masore* , qu'ils ont appelée

La baie de la loi, & qui consiste, 1°. A marquer par des points-voyelles tous les mots, dont l'usage auparavant fixoit la lecture : 2°. A compter toutes les sections, les chapitres, les mots, & les lettres des mots; les *a*, les *b*, &c. de chaque livre, & de tous les livres ensemble de la loi, & de marquer la lettre du milieu du livre, comme dans la dernière bible de Vanderhooght. R. Joseph de Crete, cité par Buxtorf dans son *Tibérias*, écrit : « Nos maîtres ont dit qu'il y » avoit dans la loi 600000 lettres, selon le nombre des Israélites; mais Rabbi Saadi assure qu'il » y en a environ 800000. Je n'entreprends pas de » concilier ces différens sentimens. Que Dieu » éclaire nos yeux par l'avènement du Messie, » Amen. » Voilà un beau motif du desir du Messie, pour apprendre le nombre des lettres de la loi, au lieu de desirer d'en obtenir de lui l'esprit !

(11) C'est ce que dit le Prophète Osée : *Sedebunt filii Israël, sine Rege, & sine Principe, & sine sacrificio, & sine altari.*

(12) Le traducteur Italien dit de même dans un seul vers :

Ciò che fu, ciò ch' egli è, ciò ch' esser deve.

(13) Trois choses remarquables sur les Juifs. 1. Leur grand nombre, malgré le carnage horrible qui s'en est fait sous les Empereurs Romains, & dans plusieurs persécutions qu'ils ont essuyées depuis. 2. Leur dispersion & leur durée sur toute la terre, malgré la haine de toutes les nations. 3.

Leur
leur di
leur p
sous f
étoit t
geres,
ché à
contin
est cau
dent l
est cau
les aut
par le
les ch
empêc
table.
incapa
obligé
disper
comp
toujou
& une
du far
signe

(14)
foi, d
plus r
qui su

(15)
sur les
disons

du troisieme Chant. 99

Leur attachement à leur loi , malgré la raison qui leur dit que le tems de cette loi est passé , & malgré leur penchant. Ce peuple, qui sous ses Prophetes, sous ses Rois , à la vue même de leur temple , étoit toujours prêt à embrasser les Religions étrangères , est resté depuis sa ruine constamment attaché à la sienne , pour être de la nôtre une preuve continuelle & vivante. Cet attachement à leur loi est cause de leur multiplication , parce qu'ils regardent le célibat comme un état de malédiction : il est cause qu'ils ne se sont jamais confondus avec les autres peuples , parce que , loin de s'unir à eux par le mariage , leur obligation de ne manger que les choses qu'ils ont eux-mêmes préparées , les empêche d'avoir même avec eux la société de la table. Par-là , méprisés & haïs par-tout , déclarés incapables de posséder des biens-fonds , ils sont obligés de vivre du trafic , par conséquent d'être dispersés par-tout le monde. C'est ainsi que s'accomplissent les prophéties. On voit dans ce peuple toujours écrasé , jamais anéanti , une réprobation & une conservation miraculeuse. C'est Caïn souillé du sang du juste : il est errant , mais il porte un signe , afin que personne ne le tue.

(14) C'est le douzieme des treize articles de leur foi , dressés par Rabbi Moyse , fils de Maimon , le plus raisonnable des Rabbins : *Maudits soient ceux qui supputeront le tems du Messie.*

(15) Ce voile figuré par celui de Moyse , est resté sur les yeux des Juifs jusqu'aujourd'hui. Nous le disons encore , comme Saint Paul le disoit , 2.

La haie de la loi, & qui consiste, 1°. A marquer par des points-voyelles tous les mots, dont l'usage auparavant fixoit la lecture : 2°. A compter toutes les sections, les chapitres, les mots, & les lettres des mots; les *a*, les *b*, &c. de chaque livre, & de tous les livres ensemble de la loi, & de marquer la lettre du milieu du livre, comme dans la dernière bible de Vanderhooght. R. Joseph de Crete, cité par Buxtorf dans son *Tibérias*, écrit : « Nos maîtres ont dit qu'il y » avoit dans la loi 60000 lettres, selon le nombre des Israélites; mais Rabbi Saadi assure qu'il » y en a environ 800000. Je n'entreprends pas de » concilier ces différens sentimens. Que Dieu » éclaire nos yeux par l'avénement du Messie, » Amen. » Voilà un beau motif du desir du Messie, pour apprendre le nombre des lettres de la loi, au lieu de desirer d'en obtenir de lui l'esprit !

(11) C'est ce que dit le Prophète Osée : *Sedebunt filii Israël, sine Rege, & sine Principe, & sine sacrificio, & sine altari.*

(12) Le traducteur Italien dit de même dans un seul vers :

Ciò che fu, ciò ch' egli è, ciò ch' esser deve.

(13) Trois choses remarquables sur les Juifs. 1. Leur grand nombre, malgré le carnage horrible qui s'en est fait sous les Empereurs Romains, & dans plusieurs persécutions qu'ils ont essayées depuis. 2. Leur dispersion & leur durée sur toute la terre, malgré la haine de toutes les nations. 3.

Leur a
leur di
leur p
sous f
étoit t
geres,
ché à
contin
est cau
dent l
est cau
les aut
par le
les ch
empêc
table.
incapa
obligé
disper
compl
toujou
& une
du san
signe,

(14)
foi, d
plus ra
qui su

(15)
sur les
disons

du troisieme Chant. 99

Leur attachement à leur loi , malgré la raison qui leur dit que le tems de cette loi est passé , & malgré leur penchant. Ce peuple , qui sous ses Prophetes , sous ses Rois , à la vue même de leur temple , étoit toujours prêt à embrasser les Religions étrangères , est resté depuis sa ruine constamment attaché à la sienne , pour être de la nôtre une preuve continuelle & vivante. Cet attachement à leur loi est cause de leur multiplication , parce qu'ils regardent le célibat comme un état de malédiction : il est cause qu'ils ne se sont jamais confondus avec les autres peuples , parce que , loin de s'unir à eux par le mariage , leur obligation de ne manger que les choses qu'ils ont eux-mêmes préparées , les empêche d'avoir même avec eux la société de la table. Par-là , méprisés & haïs par-tout , déclarés incapables de posséder des biens-fonds , ils sont obligés de vivre du trafic , par conséquent d'être dispersés par-tout le monde. C'est ainsi que s'accomplissent les prophéties. On voit dans ce peuple toujours écrasé , jamais anéanti , une réprobation & une conservation miraculeuse. C'est Caïn souillé du sang du juste : il est errant , mais il porte un signe , afin que personne ne le tue.

(14) C'est le douzieme des treize articles de leur foi , dressés par Rabbi Moyse , fils de Maimon , le plus raisonnable des Rabbins : *Maudits soient ceux qui supputeront le tems du Messie.*

(15) Ce voile figuré par celui de Moyse , est resté sur les yeux des Juifs jusqu'aujourd'hui. Nous le disons encore , comme Saint Paul le disoit , 2.

Cor. III. *Usque in hodiernum diem idipsum velamen manet.*

(16) La venue d'un libérateur, la réprobation des Juifs, la vocation des Gentils, trois grands objets des figures & des prophéties des livres saints, dont l'accomplissement frappe aujourd'hui tous les yeux. Malgré une preuve pareille de la vérité de ces livres, chercher à en douter, à cause de quelques obscurités sur la chronologie, ou de quelques différences de mots entre les anciens textes; c'est chercher à faire naufrage, & vouloir se briser contre des grains de sable, lorsqu'on ne trouve point d'écueils.

(17) Parce qu'il n'a pas besoin, comme les autres ouvriers, de trouver la matière à laquelle il doit donner la forme. Avant la création, excepté Dieu, rien n'étoit. C'est pourquoi Moïse dit : *Au commencement, Dieu créa.*

(18) On ne peut donner qu'un sens prophétique à ces paroles. Ainsi dans le même moment où Dieu prononce aux hommes leur sentence de condamnation, il leur fait espérer un libérateur.

(19) Pourquoi sur la terre tant de beautés & d'imperfections? pourquoi dans l'homme tant de grandeur & de misère? pourquoi dans Dieu tant de colère & d'amour? La raison qui ne peut expliquer cette énigme, aimoit mieux autrefois admettre deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, que de n'en admettre qu'un si contraire à lui-même. La révélation nous apprend que les contrariétés ne sont point dans l'ouvrier, & ne sont dans l'ouvrage, que par le changement que le péché y a

causé.
recon

(20)

origine

ce my

conno

expliq

de l'h

entrev

obscur

sur le

(21)

du sec

(22)

déford

ont vu

par la

pas vo

systém

souten

M.

» tom

» mur

» mai

» les

» de l

» la m

(23)

tems

n'a p

Pope

les bē

du troisieme Chant. 101

causé. L'édifice est renversé ; mais ses ruines font reconnoître sa grandeur.

(20) *L'homme*, dit M. Pascal en parlant du péché originel, *est plus inconcevable sans ce mystere, que ce mystere n'est inconcevable à l'homme*. Sans la connoissance de ce mystere nous ne pouvons expliquer le désordre de l'univers & les malheurs de l'homme, au lieu que notre raison nous fait entrevoir quelque explication de ce mystere, tout obscur qu'il est, comme je le dirai dans le Chant V, sur le vers 331.

(21) Tout ceci suppose ce qui a été dit à la fin du second Chant.

(22) Chose inconcevable ! Des Payens, dans les désordres du monde & les malheurs de l'homme, ont vu un Dieu irrité, & des Chrétiens, instruits par la révélation des causes de cette colere, n'ont pas voulu la reconnoître. Les uns ont inventé le systême de *l'état de pure nature* ; les autres ont soutenu avec Pope, que *tout étoit bien*.

M. Bossuet dit admirablement : « L'homme est » tombé en ruines, le comble s'est abattu sur les » murailles, & les murailles sur le fondement ; » mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans » les restes de ce bâtiment renversé, & les traces » de la fondation, & l'idée du premier dessein, & » la marque de l'architecte. »

(23) La Genèse en marque la naissance long-tems avant le déluge. Lucrece prouve que le monde n'a pas été éternel, par la naissance des arts. Pope, dans son Essai sur l'homme, prétend que les bêtes nous ont appris les arts, l'abeille à bâtir,

la taupe à labourer, les vers à faire de la toile, &c. Démocrite avoit eu la même opinion. Mais qu'en peut-on savoir? Nous avons assez de sujets véritables de nous humilier, sans en chercher d'incertains. Il est remarquable que la Genèse donne l'invention des instrumens de musique, & l'art de fondre des métaux, à la race des méchans, à celle de Caïn.

(24) On fait que les anciens ne connoissoient que les moulins à bras. Une ancienne épigramme grecque fait juger que les moulins à eau ont été connus du tems d'Auguste; cependant il ne paroît pas que les Romains en aient fait usage. D'abord on faisoit rôtir le bled, & on le broyoit avec une pierre; ce qui fait dire à Virgile : *Et torrere parant flammis, & frangere saxo*. L'usage des meules vint ensuite. Les moulins à vent n'ont été connus que très-tard.

(25) Bérofe, historien profane, cité par Joseph contre Appion, parle du déluge universel dans les termes de Moïse. Abydenus, autre historien cité par Eusebe, rapporte l'histoire de l'Arche qui sauva du déluge les hommes & les animaux. Plutarque parle de la colombe qui sortit de cette Arche, & rapporta des marques du retour du beau tems. Ce passage de Plutarque est dans son Traité : *Si les animaux terrestres ont plus de sagacité que les aquatiques*. Lucien, dans son Traité de la Déesse de Syrie, parle aussi de cette histoire de l'Arche. Tant d'autorités tirées des Payens, doivent confondre ces beaux esprits, qui tournent en risée des faits éclatans dont ils n'ont point approfondi les

preuv
que
partag

(26)
pitre
vant l
mes d
que c
abstin
Poètes
des fr

(27)
premi
l'âge
d'où u
le part
guerre
événem
différen
qu'ils
quand
leur sép
ple à p
chez le

(28)
S
P

(29)
seph,

preuves. Mais leurs railleries ne peuvent séduire que ceux qui ont , comme eux , l'ignorance en partage.

(26) Le vingt-neuvieme verset du premier chapitre de la Genese , a toujours fait croire qu'avant le déluge , Dieu n'avoit pas permis aux hommes de manger de la chair des animaux , & que ceux qui furent fideles à ses ordres , s'en abstinrent. Ce qui se rapporte à ce que disent les Poëtes , que dans l'âge d'or on ne mangeoit que des fruits.

(27) La création du monde , l'innocence des premiers hommes , & leur chute dans le crime , l'âge d'or , l'âge d'airain & de fer , un déluge d'où un seul homme est sauvé avec sa femme , le partage de l'univers entre trois freres , une guerre des hommes contre le Ciel : voilà de grands Evénemens dont la mémoire se trouve chez les différentes nations , ou pure , ou altérée , parce qu'ils sont arrivés avant la division des langues , quand les hommes n'étoient qu'une famille. Après leur séparation , chaque partie divisée fit un peuple à part , qui a souvent ignoré ce qui s'est passé chez les autres.

(28) *Aurea prima sata est ætas, quæ, vindice nullo,
Sponte sua sine lege, fidem, rectumque colebat ;
Pæna metusque aberant.*

OVID. Métam. Liv. I. 89.

(29) Plusieurs anciens historiens , cités par Joseph , attestent la longue durée de la vie des

premiers hommes. L'écriture ~~monte~~, l'histoire & les poëtes disent la même chose.

(30) Quelques impies, voulant nier le déluge universel, disent que les especes des animaux sont en trop grand nombre pour avoir pu être renfermées dans l'Arche. On peut répondre à cette objection, que les especes primitives ne sont pas en si grand nombre qu'on le croit communément. Toutes les especes de chiens, par exemple, peuvent venir d'un premier chien, de même que toutes les especes de poires viennent d'un premier poirier. Les mêmes pepins produisent des poires différentes, & la même graine d'une fleur, produit différentes especes de cette fleur. La nature, très-variée dans le détail de ses ouvrages, est uniforme dans sa conduite, & fait dans les animaux ce qu'elle fait dans les fruits & dans les fleurs. Ainsi, les especes primitives des animaux se sont multipliées en des especes particulieres, par des différences dans la forme extérieure seulement; quoique l'arrangement des parties principales du corps humain, & la disposition des parties intérieures, soient toujours les mêmes, la nature, par une différence qu'elle met entre les hommes pour la grandeur, la grosseur & la couleur, compose comme différentes tribus d'une même famille, sortant d'un même pere. Le tems & plusieurs causes particulieres que nous ignorons, ont fait ces changemens extérieurs; ce sont des jeux de la nature, qui, par tant d'autres encore, semblent se plaisir à exercer notre curiosité pour la confondre.

J'ai
manier
prouve
l'impos
tenir t
que les
nomb
rieure
jeux de
qu'elle
par-là q
les autr
noirs;
sont el
accident
incrédul
ter, en
différen
les peup
ques aut
philosop
la coule
Canaan
Noé fra
que tou
naan, c
teux de
croire u
la coule
blanc. T
jettes au
les effets

J'ai fait voir dans la note ci-dessus, de quelle maniere on pouvoit répondre à ceux qui veulent prouver l'impossibilité d'un déluge universel, par l'impossibilité d'un bâtiment assez vaste pour contenir toutes les especes d'animaux. J'ai avancé que les especes primitives n'étoient pas en si grand nombre, & que la variété dans la forme extérieure des corps organisés, étoit une suite des jeux de la nature, qui fait dans les animaux ce qu'elle fait dans les fruits & dans les fleurs. C'est par-là que, parmi les hommes, les uns sont grands, les autres petits; les uns sont blancs, les autres noirs; les uns sont basanés, & les autres sont olivâtres. Cependant, comme ces variétés accidentelles se perpétuent par la génération, les incrédules, à qui tout sert de prétexte pour douter, en veulent conclure qu'il y a des especes différentes d'hommes, & que par conséquent tous les peuples ne sortent pas d'une même tige. Quelques auteurs, qui avoient plus de piété que de philosophie, ont répondu à cette objection, que la couleur noire étoit attachée à la postérité de Canaan, comme un signe de malédiction, dont Noé frappa l'un de ses fils. Il s'ensuivroit de-là que tous les Negres seroient de la race de Canaan, ce qui n'est point, & qu'ils seroient honteux de leur couleur. Ils sont si éloignés de la croire un signe de malédiction, qu'ils la croient la couleur de la beauté, & se figurent le diable blanc. Toutes ces variétés extérieures sont sujettes au changement; ce qui prouve qu'elles sont les effets passagers de causes passageres. Nous ne

ressemblons plus aux peuples qui habitoient autrefois notre pays. Que sont devenus ces anciens Gaulois, dont les historiens font une peinture hideuse ? Cette race a cessé par le mélange. Les Arabes qui demeurèrent long-tems en Espagne, & qui étoient originairement noirâtres, se retirèrent les uns vers Maroc, les autres vers Tunis. Ceux qui se répandirent sur la côte occidentale de l'Afrique, y devinrent plus noirs qu'auparavant ; ceux qui se répandirent vers Tunis, y devinrent aussi blancs que les originaires du pays. Il est vrai que lorsqu'il n'y a point de mélange, la même couleur se perpétue ; mais un seul fait démontre qu'on n'en doit point conclure une différence d'especes. Tout animal, produit par deux animaux d'especes différentes, n'engendre jamais. Aucun monstre ne laisse de postérité. Or un chien, produit par une levrette & un basset, produira ; il n'est donc pas la production de deux especes différentes : il en faut dire autant de l'enfant né d'un blanc & d'une négresse. Mais pourquoi certains peuples sont-ils noirs, & dans quel tems une partie de la postérité d'Adam a-t-elle pris cette couleur ? En attendant que les savans & les philosophes contentent par leurs réponses, contentons-nous de faire voir que l'objection est frivole, & de reconnoître que les incrédules sont bien méprisables, lorsqu'ils veulent opposer aux lumieres de la Religion, ces obscurités de la nature.

(31) Le déluge est attesté par un grand nombre d'Auteurs payens. En vain l'on veut prétendre

qu'ils
à cau
la mo
parloir
puis la
général
celle d
servée
en An
des p
tenell
» qui
» où
» de
» inco
de l'A
pierres
vées d
Indes
un an
arrivé
(32)
confor
conne
que la
toujou
(33)
quer p
même
gagé.
muets
eussen

qu'ils n'ont parlé que de déluges particuliers , à cause que plusieurs pays ont été inondés par la mer. Bérofe , comme je l'ai dit plus haut , parloit d'un déluge universel , & comptoit , depuis la création du monde jusqu'à ce déluge , dix générations. Sa chronologie étoit conforme à celle de Moyse. La mémoire du déluge s'est conservée dans presque toutes les nations , & même en Amérique. La nature en donne tous les jours des preuves , suivant ces paroles de M. de Fontenelle , dans l'éloge de M. Leibnitz. « Les co- » quillages pétrifiés dans les terres , des pierres » où se trouvent des empreintes de poissons ou » de plantes , qui ne sont point du pays , médailles » incontestables du déluge. » Dans les mémoires de l'Académie des sciences , 1718 , il est parlé de pierres dans le Lyonnais , sur lesquelles sont gravées des plantes qui ne se trouvent que dans les Indes ; & dans le volume de 1727 , on trouve un amas de preuves d'un grand bouleversement arrivé sur la terre.

(32) Quelques Savans ont voulu expliquer cette conformité , en disant que les Payens avoient eu connoissance des livres de Moyse ; mais il suffit que la mémoire d'événemens si considérables soit toujours restée chez les hommes.

(33) Nos Philosophes ne peuvent nous expliquer pourquoi tant de langages sur la terre , ni même comment a pu s'établir un premier langage. Les hommes , est-il dit dans Horace , furent muets , *mutum & turpe pecus* , jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé des mots ; *donec verba , quibus vo-*

ces, *sensufque notarent nominaque invenère.* Mais pour convenir que tels sons exprimeroient telles idées, il a fallu se parler. La parole auroit donc précédé l'établissement d'une langue; ce qui ne se peut. Lorsqu'une langue a été établie, il n'a jamais été de l'intérêt des hommes de chercher à en établir d'autres. Revenons donc à la révélation: c'est Dieu qui a d'abord établi une langue sur la terre, & en a ensuite établi plusieurs, pour punir leur orgueil, & les forcer de se séparer, pour aller habiter la terre. Nous voyons par l'histoire tous les peuples qui ont fondé des empires partir de l'Orient; les arts & les sciences partent aussi de l'Orient.

(34) Pour prouver que le monde n'est pas éternel, Lucrece, *Liv. 5*, fait voir les bornes de l'histoire, par laquelle on ne peut remonter au-dessus de la guerre de Troye. Chez toutes les nations, au-delà d'un certain tems, tout n'est que fables, & même ces fables ne font pas remonter plus haut que le déluge. Chez les Chinois, tout est incertain jusqu'à leur Roi Yao, auquel Confucius fait dire, *que de son tems les eaux, qui s'étoient autrefois élevées jusqu'au ciel, baignoient encore le pied des montagnes.* Le regne d'Yao, suivant M. Freret, Mémoires de l'Académie des belles-lettres, tom. X, a commencé dix ans après la vocation d'Abraham; & M. Fourmont, dans les mêmes Mémoires, tom. XIII, dit que quand on remonteroit jusqu'à Fohi, qu'on croit fabuleux, ce Fohi se trouveroit au tems de Phaleg. Les observations astronomiques, présentées à Alexandre

à Bal
Ainsi,
comm
origine
histoire

(35)

latrie
autres
conque
uns pa
Suivant
mença
senter
toire d
ingénie
Egyptie
points,
toutes l
gypte. I
différen

(36)

connoiss
qui le fi
toire du
d'Isis &
est appel
miner ce
l'extrava
des preu

(37)

crisoit d
immolé

Tome

du troisieme Chant. 109

à Babylone , ne remontent pas par-delà Neïrod. Ainsi , ce que l'écriture-sainte nous apprend du commencement du monde , du déluge & de l'origine des peuples , n'est contredit par aucune histoire profane , ni par aucun monument.

(35) Suivant Platon & Diodore de Sicile , l'idolatrie commença par le culte des astres : après les astres on adora les auteurs des arts , les rois , les conquérans , les animaux utiles ou dangereux ; les uns par reconnoissance ; les autres par crainte. Suivant l'auteur de la sagesse , l'idolatrie commença par la sculpture , un pere ayant fait représenter l'image de son fils mort. L'auteur de l'histoire du ciel rapporte , par un système savant & ingénieux , l'idolatrie à l'écriture symbolique des Egyptiens. Ce système , vraisemblable en quelques points , ne doit pas être étendu trop loin , puisque toutes les divinités ne sont point originaires d'Egypte. La Grece a eu les siennes. L'idolatrie a eu différentes origines chez les différentes nations.

(36) Osiris , suivant l'opinion commune , donna connoissance aux Egyptiens de plusieurs arts ; ce qui le fit adorer après sa mort. L'auteur de l'histoire du ciel explique autrement l'origine d'Osiris , d'Isis & d'Anubis au visage de chien , qui pour cela est appelé par Virgile , *Latrator Anubis*. Sans examiner ces différens sentimens , il suffit de déplorer l'extravagance humaine , dont ces divinités sont des preuves incontestables.

(37) Divinité des Ammonites , à laquelle on sacrifioit des enfans. Presque toutes les nations ont immolé des victimes humaines ; ce qui fait dire à

Saint Augustin : Quelle aliénation d'esprit ! Des fureurs dont les hommes dans la vengeance ne sont pas capables , ramènent les Dieux à la douceur. *Tantus est perturbata mentis & sedibus suis pulsus furor , ut sic Dii placentur , quemadmodum ne homines quidem sciunt.*

(38) Divinité des Moabites , dont le culte étoit très-favorable aux voluptés , & à laquelle Salomon , séduit par les femmes , fit dresser un temple sur une montagne près de Jérusalem.

(39) Fête célèbre à Tyr & à Sidon. L'idolâtrie se communiqua des Egyptiens aux Phéniciens , de ceux-ci aux Grecs , & des Grecs à tous les autres Peuples. Les fêtes d'Adonis qui se passoient à pleurer , firent dire à Cicéron : *Quid absurdius , quam homines morte deletos reponere in Deos , quorum omnis cultus esset futurus in ludu !*

(40) L'homme est bien insensé , dit Montagne ; il ne sauroit forger un ciron , & il forge des Dieux à douzaine. Pline plaignoit l'homme de se laisser dominer par ses rêveries. *Quid infelicius homine , cui sua figmenta dominantur !*

(41) Les malheurs qui accablèrent les Gaulois après que , sous la conduite de Brennus , ils eurent été au temple de Delphes pour le piller , sont regardés par M. Rollin , Histoire ancienne , comme une punition de leur sacrilège. Dieu , dit-il , a pu faire éclater sa vengeance contre ceux qui témoignent un mépris ouvert de la Divinité , afin de conserver en eux les traits primitifs & fondamentaux de la Religion. Mais de quelle Religion ? L'esprit de mensonge présidoit à Delphes ; l'esprit de vérité

a-t-il pu
mettre
(42)
voulut
ce temp
pas , su
vérité d

U

(43)
aussi-bie
qui , c
homme
qu'il le
avoir ,

Me

(44)
avec un
sur la d
ple ign
d'un E
aimer ?
losophe
les Juifs
qui , loi
gnage l
ment ,
(45)
dinaires

du troisieme Chant. III

est-il pu en prendre la vengeance , & peut-on admettre des miracles favorables à l'idolatrie ?

(42) Le fameux temple de Jupiter Ammon où voulut aller Alexandre. Caton qui passoit auprès de ce temple , n'y voulut point entrer , ne croyant pas , suivant Lucain , que le Ciel eût plongé la vérité dans ces fables.

*Steriles nec legit arenas ,
Ut caneret paucis , merfitque hoc pulvere verum.*

(43) Les chênes de Dodone étoient célèbres , aussi-bien que les colombes de cette même forêt , qui , dit-on , prédisoient aussi l'avenir. Où les hommes n'ont-ils pas cherché cette connoissance , qu'il leur est cependant plus avantageux de ne pas avoir , comme le dit Lucain ?

*Sit caca futuri
Mens hominum fati : liceat sperare timenti.*

(44) En même tems que Tacite parle des Juifs avec un souverain mépris , il reconnoît qu'ils ont sur la divinité de grandes idées. Pourquoi ce peuple ignorant est-il le seul sur la terre , qui parle d'un Etre unique , créateur de tout , qu'il faut aimer ? Chez les autres peuples on trouve des philosophes divisés par des systêmes contraires. Chez les Juifs , point de Philosophes , mais des Prophetes qui , loin d'être divisés entr'eux , se rendent témoignage les uns aux autres , s'autorisent mutuellement , & ont toujours le même objet en vue

(45) Les miracles sont des événemens extraordinaires , que la suite des loix naturelles ne peut

produire. C'est en cela qu'ils font pour nous le langage de Dieu ; parce que la suite des loix naturelles ne peut être interrompue que par celui même qui a établi ces loix. Spinoza définit un miracle , un événement rare , arrivé par les loix de la nature qui nous sont inconnues , comme s'il étoit plus difficile à Dieu de déranger les loix qu'il a établies , que d'en entretenir la continuelle exécution. Qu'il multiplie cinq pains pour nourrir cinq mille hommes, c'est un effet qu'il opere par lui seul & par une volonté particulière ; & comme il est extraordinaire , nous l'appellons *miracle*. Qu'il multiplie le bled par le concours de la terre , du soleil , des pluies , &c. c'est un effet qu'il produit par une volonté générale , & par les causes secondes : mais quelle chaîne de causes secondes , dont tous les anneaux se répondent depuis le commencement du monde ! Ces effets ne nous surprennent pas , parce que nos yeux y sont accoutumés : c'est pourquoi , quand Dieu a voulu nous réveiller , il a opéré les effets extraordinaires que nous appelons *miracles*.

(46) Quelques incrédules nous objectent que dans les livres de l'ancien testament , il n'est point parlé de l'immortalité de l'ame. La loi qui ne menoit rien à la perfection , avoit un voile que les Juifs grossiers ne pénétoient pas , & que nos Déistes ne pénètrent pas davantage. Moyse & les Prophetes , en promettant celui qui apprendroit toutes choses , ne parloient à un peuple charnel que de menaces & de récompenses temporelles ; & même lorsqu'un Ange prédit à Daniel, *chap. xii.*

qu'un jour
une gloire
il lui or
mées ,
ajoute :
gré le f
tuelles ,
phetes o
qu'ils en
qui n'or
Dieu leu
murent
si riches
fet , ap
XLVII ,
s'en pla
sa mort
dormir
meis. I
meil.
d'Abra
morts ,
(47)
sac : A
Proph
refuse
ne che
que so
d'autr
aux P
Proph
dre l

du troisieme Chant. 113

qu'un jour les morts se réveilleront , les uns pour une gloire , les autres pour une honte éternelle , il lui ordonne aussi-tôt de tenir ces paroles fermées , & de sceller le livre. Daniel lui-même ajoute : *Ego audiui , & non intellexi*. Mais , malgré le silence de ces livres sur les choses spirituelles , le mépris que les Patriarches & les Prophetes ont fait des biens temporels , montre bien qu'ils en attendoient d'autres. Les Patriarches qui n'ont jamais rien possédé dans cette terre que Dieu leur avoit tant de fois promise , n'en murmurent point à la mort. Jacob , qui avoit reçu de si riches bénédictions dont il n'avoit point vu l'effet , appelle les jours de son pèlerinage , *Gen. XLVII* , des jours courts & pénibles ; mais il ne s'en plaint pas. Il demande d'être transporté après sa mort dans le tombeau de ses ancêtres , pour dormir auprès de ses peres. *Dormiam cum patribus meis*. Il regardoit donc la mort comme un sommeil. Enfin Dieu s'appelle lui-même , *le Dieu d'Abraham , le Dieu de Jacob*. S'il est le Dieu des morts , ces morts ne sont donc pas anéantis.

(47) Elie étoit vêtu de peau : Isaïe portoit un sac : Abdias ne portoit que du pain & de l'eau aux Prophetes qui vivoient dans les cavernes : Elisée refuse les présens de Naaman. Des hommes pareils ne cherchoient pas les avantages de cette vie , quoique sous une loi qui sembloit n'en promettre pas d'autres. Ils ne songeoient à plaire ni au peuple , ni aux Princes. Quelle différence entre de semblables Prophetes , & ceux qui chez les Grecs osant prendre le même nom , vivoient dans le temple de

Delphes ! Leur attention à faire leur cour aux Princes les plus puissans , avoit fait dire ce bon mot , qu'*Appollon philippisoit* ; parce que ses oracles étoient toujours favorables à Philippe.

(48) *Creo celos novos & terram novam. . . . Lupus & agnus pascetur simul.* If. 65.

(49) *Ab ortu solis usque ad occasum. . . . sacrificatur & offertur nomini meo oblatio munda.* Mal. 1.

(50) *Aperiatur terra , & germinet Salvatorem.* If. 45.

(51) *Non est species ei , neque decor. . . Despectum , & novissimum virorum , virum dolorum. . . Sicut ovis ad occasionem ducetur. . . Et cum sceleratis reputatus est.* If. 53.

(52) Est-il naturel de voir toujours le même objet sous deux points de vue si opposés ? Cependant c'est ainsi que tous les Prophetes contemplent Jésus-Christ. Lorsque Moïse & Elie sont avec lui sur le Thabor , quoiqu'ils le voient brillant comme le soleil , ils s'entretiennent avec lui de sa mort & de ses souffrances.

(53) *Et adorabunt eum omnes Reges terra. . . Conquassabit capita in terrâ multorum. . . Pf. Percute pastorem , & dispergentur oves. Zach. 13. Et aspicient ad me quem confixerunt , & plangent eum planctu , quasi super unigenitum.* Id. 12.

(54) Les Prophetes annoncent en même tems la gloire & l'humiliation du Messie. Ce sont ,

dit Saint
des sons
par le m
nantes , s

(55) F

(56)
ad antiq
tatem &

(57) C
tuarium

fnis eju
desolatio
fi claire
Qu'on
Live , J
phete ne
torien.

(58)
tabit I
spabitur

(59)
triarch
proph
Illorum
tica fi
irâ &
ne rap
tes , c
le serp

du troisieme Chant. 115

dit Saint Augustin , comme deux flûtes rendant des sons contraires , quoique toutes deux remplies par le même souffle. *Dux tibiæ quasi diversa sonantes , sed unus spiritus ambas inflat.*

(55) *Ex utero ante Luciferum genui te.* Ps. 109.

(56) *Quasi filius hominis veniebat , & usque ad antiquum dierum pervenit... & dedit ei potestatem & regnum.* Dan. 7.

(57) *Occidetur Christus... & civitatem & sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo , & finis ejus vastitas... & erit in templo abominatio desolationis.* Dan. 9. Les prophéties de Daniel sont si claires , que Porphyre les croyoit supposées. Qu'on compare à Daniel , dit Abbadie , Tite-Live , Justin & Polybe , on doutera si ce Prophete ne mérite pas aussi-bien qu'eux le titre d'historien.

(58) *In diebus autem regnorum illorum , suscitabit Deus cæli regnum quod in æternum non dissipabitur...* Dan. 2.

(59) Saint Augustin dit , en parlant des patriarches , que non-seulement leur bouche étoit prophétique , mais que toute leur vie l'étoit aussi. *Illorum non tantum lingua , sed & vita prophetica fuit.* Tertullien a dit de même : *Ut verbis , ita & rebus prophetatum.* De tant de figures , je ne rapporte que quelques-unes des plus éclatantes , comme Isaac , Joseph , l'agneau pascal , le serpent d'airain , les villes de refuge , d'où l'on

ne pouvoit sortir qu'à la mort du Grand-Prêtre, & enfin Jonas. Le célèbre évêque de Rochester, qui mourut à Paris il y a quelques années, médisoit un ouvrage sur la Religion chrétienne, qu'il vouloit prouver par les types. En effet, un homme qui soutiendrait que la ressemblance qui se trouve dans les événemens arrivés à tant de personnes différentes, ne s'y trouve que par le hasard, & n'a aucun rapport à Jésus-Christ, seroit aussi peu sensé que celui qui, voyant plusieurs portraits du Roi, faits par différens peintres, soutiendrait qu'aucun de ces Peintres n'a eu dessein de représenter le Roi, & que tous ces portraits ne lui ressemblent que par hasard. Les figures commencent avec le monde. Adam est le premier Prophète, & la première figure de Jésus-Christ. Comment entendre autrement son sommeil mystérieux, & la formation de son épouse? Il est d'abord environné d'animaux, qui ne sont attachés qu'aux choses sensibles, & ne peuvent être sa société. Il tombe dans le sommeil; &, à son réveil, il trouve son image dans une épouse, sortie de la plaie faite à son côté, formée de son cœur, ennoblie par son sang, digne d'être sa société, & il la rendra féconde. Jésus-Christ, avant sa mort, est parmi des hommes plongés dans leurs sens, & indignes d'être sa société. A son réveil, après sa résurrection, il trouve l'épouse, à laquelle l'ouverture faite à son côté a donné naissance; elle est formée dans son cœur, ennoblie par son sang, & il la rendra féconde. Toutes les figures se prêtent mutuellement leur

lumière.
& toutes
tion & la
la gloire

Fin

du troisieme Chant. 117

lumiere. L'une acheve ce que l'autre a commencé ;
& toutes réunies ensemble annoncent l'humilia-
tion & la mort de Jésus-Christ , sa résurrection ,
sa gloire & son église.

Fin des Notes du troisieme Chant.

CHANT QUATRIEME.

Les empires détruits, les trônes renversés, (1)
 Les champs couverts de morts, les peuples dispersés,
 Et tous ces grands revers, que notre erreur commune

Croit nommer justement les jeux de la fortune,
 Sont les jeux de celui, qui, maître de nos cœurs,
 A ses desseins secrets fait servir nos fureurs,
 Et de nos passions réglant la folle ivresse,
 De ses projets par elle accomplit la sagesse.
 Les conquérans n'ont fait, par leur ambition,
 Que hâter les progrès de la Religion;
 Nos haines, nos combats ont affermi sa gloire:
 C'est le prouver assez, que conter son histoire.

Je fais bien que, féconde en agrémens divers,
 La riche fiction est le charme des vers.
 Nous vivons du mensonge, & le fruit de nos veilles
 N'est que l'art d'amuser par de fausses merveilles;
 Mais à des faits divins mon écrit consacré,
 Par ces vains ornemens seroit déshonoré.
 Je laisse à Sannazar son audace profane : (2)
 Loin de moi ces attraits que mon sujet condamne;
 L'ame de mon récit est la simplicité.
 Ici tout est merveille, & tout est vérité.

Chant quatrieme. 119

Le Dieu , qui dans ses mains tient la paix & la guerre ,

Tranquille au haut des cieux , change à son gré la terre.

Avant que le lien de la Religion (3)

Soit le lien commun de toute nation ,

Il veut que l'univers ne soit qu'un seul empire.

L'ambition de Rome à ce dessein conspire ;

Mais un état si vaste , en proie aux factions ,

Est le regne du trouble & des divisions.

Il veut que sur la terre , aux mêmes loix soumise ,

Un paisible commerce en tous lieux favorise

De ses ordres nouveaux les ministres divins.

Ils pourront les porter par de libres chemins ,

Si l'univers n'a plus pour maître qu'un seul homme. (4)

C'est ce Dieu qui le veut ; la liberté de Rome ,

Ranimant ses soldats par César abattus ,

Du dernier coup frappé , expire avec Brutus. (5)

Dans ses nombreux vaisseaux une Reine ose encore (6)

Rassembler follement les peuples de l'aurore.

Elle fuit , l'insensée ! avec elle tout fuit ,

Et son indigne amant honteusement la suit.

Jusqu'à Rome bientôt par Auguste traînées , (7)

Toutes les nations à son char enchaînées ;

L'Arabe , le Gelon , le brûlant Africain ,

Et l'habitant glacé du Nord le plus lointain ,

Vont orner du vainqueur la marche triomphante.

Le Parthe s'en alarme , & d'une main tremblante

Rapporte les drapeaux à Crassus arrachés.

Dans leurs Alpes en vain les Rhètes sont cachés ;

La foudre les atteint , tout subit l'esclavage.
 L'Araxe , mugissant sous un pont qui l'outrage;
 De son antique orgueil reçoit le châtement ,
 Et l'Euphrate soumis coule plus mollement.
 Paisible Souverain des mers & de la terre , (8)
 Auguste ferme enfin le temple de la guerre.
 Il est fermé ce temple , où , par cent nœuds d'airain,
 La discorde attachée , & déplorant en vain
 Tant de complots détruits , tant de fureurs trom-
 pées ,

Frémit sur un amas de lances & d'épées.
 Aux champs déshonorés par de si longs combats ,
 La main du Laboureur rend leurs premiers appas.
 Le Marchand , loin du port , autrefois son asyle ,
 Fait voler ses vaisseaux sur une mer tranquille.

Les Poètes , surpris d'un spectacle si beau ,
 Sont saisis à l'instant d'un transport tout nouveau ;
 Ils annoncent que Rome , après tant de miracles ,
 Va voir le tems heureux prédit par ses oracles.
Un siecle , disent-ils , recommence son cours , (9)
Qui doit de l'âge d'or nous ramener les jours.
Déjà descend du Ciel une race nouvelle ;
La terre va reprendre une face plus belle :
Tout y deviendra pur , & ses premiers forfaits ,
S'il en reste , seront effacés pour jamais.

Tant de prédictions qui frappent les oreilles ,
 Font d'un grand changement espérer des merveilles.
 Vers l'Orient alors chacun tourne les yeux ;
 C'est de-là qu'on attend ce Roi victorieux ,
 Qui sortant des climats où le jour prend naissance ,

Doit

Doit sou
 Jérusale
 L'héritier
 Des Prop
 Sans peir
 Ont écrit
 Il est v
 Où le
 Sera f
 La ju
 Le gla
 N'ose
 Le bon
 Sous u
 Et de
 Mais
 Des p
 Cepe
 Un hor
 Qui , f
 En ma
 A sa vo
 Du fol
 D'un r
 Qui re
 Et la l
 Par de
 Des m
 Qu'à
 7

Chant quatrieme. 121

Doit soumettre la terre à son obéissance.
Jérusalem s'éveille à des bruits si flatteurs ; (10)
L'héritier de Jacob en cherche les auteurs.
Des Prophetes sacrés parcourant les volumes ,
Sans peine il reconnoît le siècle , dont leurs plumes
Ont écrit tant de fois les jours délicieux.
« Il est venu ce tems , l'espoir de nos aïeux ,
» Où le fer , dont la dent rend les guérets fer-
» tiles , (11)
» Sera forgé du fer des lances inutiles.
» La justice & la paix s'embrassent devant nous.
» Le glaive étincelant d'un royaume jaloux ,
» N'ose plus aujourd'hui s'irriter contre un autre :
» Le bonheur des humains nous annonce le nôtre.
» Sous un joug étranger nous avons succombé ,
» Et des mains de Juda notre sceptre est tombé.
» Mais notre opprobre même assure notre gloire ;
» Des promesses du Ciel rappellons la mémoire. »

Cependant il paroît à ce peuple étonné (12)
Un homme , (si ce nom lui peut être donné)
Qui , sortant tout-à-coup d'une retraite obscure ,
En maître , & comme Dieu , commande à la na-
ture. (13)

A sa voix sont ouverts des yeux long-tems fermés ,
Du soleil qui les frappe éblouis & charmés.
D'un mot il fait tomber la barriere invincible ,
Qui rendoit une oreille aux sons inaccessible ;
Et la langue qui sort de la captivité ,
Par de rapides chants bénit sa liberté.
Des malheureux traînoient leurs membres inutiles ,
Qu'à son ordre à l'instant ils retrouvent dociles ,

Le mourant , étendu sur un lit de douleurs ;
 De ses fils désolés court effuyer les pleurs ;
 La mort même n'est plus certaine de sa proie.
 Objet tout à la fois d'épouvante & de joie ,
 Celui que du tombeau rappelle un cri puissant (14)
 Se relève , & sa sœur pâlit en l'embrassant.
 Il ne repousse point les fleuves vers leur source ; (15)
 Il ne dérange point les astres dans leur course.
 On lui demande en vain des signes dans les cieux,
 Vient-il pour contenter les esprits curieux ?
 Ce qu'il fait d'éclatant , c'est sur nous qu'il l'opère
 Et pour nous sort de lui sa vertu salutaire.
 Il guérit nos langueurs ; il nous rappelle au jour :
 Sa puissance toujours annonce son amour.
 Mais c'est peu d'enchanter les yeux par ces mer-
 veilles :

Il parle ; ses discours ravissent les oreilles.
 Par lui sont annoncés de terribles arrêts ; (16)
 Par lui sont révélés de sublimes secrets.
 Lui seul n'est point ému des secrets qu'il révèle ;
 Il parle froidement d'une gloire éternelle ;
 Il étonne le monde , & n'est point étonné ;
 Dans cette même gloire il semble qu'il soit né ;
 Il paroît ici-bas peu jaloux de la sienne.
 Qu'empressé de l'entendre un peuple le prévienne
 Il n'adoucit jamais aux esprits révoltés
 Ses dogmes rigoureux , ses dures vérités.
 C'est en vain qu'on marmure , il faut croire ,
 L'ordonne. (17)

D'un œil indifférent il voit qu'on l'abandonne.
 Un disciple qui vient se jeter dans ses bras ,
 Et qui renonce à tout pour marcher sur ses pas ,

Lui deman
 Un momen
 Dès ce mon
 Et laisse au
 Quittons t
 ré
 Cependant

D'un tel
 Jadis de la
 Que son hé
 Tout ce qu
 S'il se mon
 Proscrit , f
 Paix secret
 C'est toi se
 L'oracle es
 Tout s'ém
 Au Tibre
 te

D'intrépide
 Ils volent :

« Reper
 » Quel qu
 » Vous av
 » Celui q
 » Est l'im
 » Ce Dieu
 » Couché
 »
 » Mais la

Chant quatrieme. 123

Lui demande par grace un délai nécessaire ,
Un moment pour aller ensevelir son pere.
Dès ce moment suis-moi , lui répond-il alors ,
Et laisse aux morts le sein d'ensevelir leurs morts.
Quittons tout pour lui seul ; que rien ne nous ar-
rête.

Cependant il n'a pas où reposer sa tête.

D'un tel législateur quel sera le destin ?
Jadis de la vertu Platon prévît la fin.
Que son héros , dit-il , attende , avec courage ,
Tout ce que des méchans lui prépare la rage.
S'il se montre à la terre , à la terre arraché ,
Proscrit , frappé , sanglant , à la croix attaché : (18)
Paix secrète du cœur , gage de l'innocence ,
C'est toi seul à sa mort qui feras sa défense.
L'oracle est accompli Le juste est immolé.
Tout s'émeut , & des bords du Jourdain désolé ,
Au Tibre en un moment le bruit s'en fait en-
tendre. (19)

D'intrépides humains courent pour le répandre ;
Ils volent : l'univers est rempli de leur voix.

« Repentez-vous, pleurez , & montez à sa croix.

» Quél que soit le forfait , la victime l'expie.

» Vous avez fait mourir le maître de la vie.

» Celui que vos bourreaux traînoient en criminel ,

» Est l'image , l'éclat , le fils de l'Eternel.

» Ce Dieu dont la parole enfanta la lumiere ,

» Couché dans un tombeau , dormoit dans la pous-

» siere ;

» Mais la mort est vaincue , & l'enfer dépouillé.

» La nature a frémi , son Dieu s'est réveillé.
 » Il vit , nos yeux l'ont vu. Croyez. » Parole
 étrange ! (20)

Ils commandent de croire : on les croit , & tout
 change.

Simple dans leurs discours , simple dans leurs
 écrits ,

Les accusera-t on d'éblouir nos esprits ?

Ils content leurs erreurs , leur honte , leur foi-
 bleffe. (21)

Par eux de leur naissance apprenant la bassesse , (22)

J'apprends aussi par eux leur infidélité ,

Le trouble de leur maître , & sa timidité.

A l'aspect de la mort , il s'attriste , il frissonne : (23)

Languissant , prosterné , la force l'abandonne ,

Et le calice amer qu'on lui doit présenter ,

Loin de lui , s'il pouvoit , il voudroit l'écarter.

Est-il donc d'un héros d'écouter la nature ?

Socrate en étouffa jusqu'au moindre murmure. (24)

L'imposture , féconde en discours séduisans ,

Eût orné son récit de charmes plus puissans.

Leurs écrits , direz-vous , dépouillés d'artifice ,
 Ne font point dans leurs cœurs soupçonner de
 malice.

Trop simples en effet , & séduits les premiers ,

Ils ont cru follement des mensonges grossiers.

Mais , s'ils ont pu les croire , ont-ils pu les écrire

Parmi des ennemis prêts à les contredire ?

A peine aux yeux mortels leur maître est disparu ,

A toute heure , en tout lieu , tout un peuple l'a vu.

Qu'elle
 Sont c

Combic
 Juifs ci
 De la J
 Celui q
 D'épin
 Dans le
 Vrais e
 Titus a

En c
 Ville j
 Qu'as
 Comr
 Son b
 Et tu
 Com
 Et la
 Et le
 Que
 Le nu
 Jérus
 Les f
 Ces
 Qua
 De r
 « O

» C
 » C

Chant quatrieme. 125

Qu'elle a d'autorité l'histoire , qu'en silence (25)
Sont contraints d'écouter des témoins qu'elle of-
fense !

Combien de ces témoins , déjà tous pleins de foi ,
Juifs circoncis du cœur , ont reconnu pour Roi
De la Jérusalem éternelle , invisible ,
Celui qui dans la leur , traité de Roi risible ,
D'épines couronné par les mains d'un bourreau ,
Dans les siennes pour sceptre a vu mettre un roseau !
Vrais enfans d'Abraham , hâtez donc votre fuite ;
Titus accourt. Sortez d'une ville proscrite.

En quel funeste état te découvrent mes yeux ,
Ville jadis si belle , ô peuple ami des Cieux !
Qu'as-tu fait à ton Dieu ? Sa vengeance est certaine.
Comment à tant d'amour succede tant de haine ?
Son bras de jour en jour s'appesantit sur toi ,
Et tu ne fus jamais plus zélé pour sa loi. (26)
Combien d'avant-coureurs annoncent ta ruine ! (27)
Et la guerre étrangere , & la guerre intestine ,
Et les embrâsemens , & la peste , & la faim.
Que de maux rassemblés ! L'orage éclate enfin ; (28)
Le nuage est crevé , je vois partir la foudre.
Jérusalem n'est plus , & le temple est en poudre. (29)
Les feux , malgré Titus , prompts à le consumer, (30)
Ces feux vengeurs , le Ciel saura les rallumer ,
Quand des audacieux oseront entreprendre
De relever encor ce temple de sa cendre.
« O peuple que je plains , ton vainqueur est-ce
» moi ? (31)
» C'est ton Dieu , dit Titus , qui se venge de toi.
» Oui sans doute , le Ciel les punit d'une offense :

» Je n'ai fait que prêter mon bras à sa vengeance, »
 Ils l'ont bien mérité ce châtimement affreux.
 Le sang de leur victime est retombé sur eux. (32)
 Le pere a pour long-tems proscrit ses fils rebelles: (33)
 Le maître a retranché les branches infidelles. (34)
 Il n'a point toutefois arraché l'arbre ingrat ;
 Mais un nouveau prodige en a changé l'éclat.
 Sur cet arbre étonné que de branches nouvelles,
 Sauvages autrefois , aujourd'hui naturelles !
 Que vois-je ? L'étranger dépouille l'héritier ,
 Et le fils adopté succede le premier.

De ces nouveaux enfans que la mere est fé-
 conde ! (35)

Ils ne font que de naître , & remplissent le monde,
 Les maîtres des pays par le Nil arrosés ,
 D'une antique sagesse enfin désabusés ,
 Ont déjà de la croix embrassé la folie.
 A l'aspect d'un bois vil le Parthe s'humilie :
 Et réunis entr'eux pour la première fois ,
 Les Scythes vagabonds reconnoissent des loix.
 A l'auteur du soleil le Perse offre un hommage ,
 Que l'erreur si long-tems lui fit rendre à l'ouvrage,
 Des déserts Lybiens le farouche habitant ,
 Le Sarmate indocile , & l'Arabe inconstant , (36)
 De ses sauvages mœurs adoucit la rudesse.
 Corinthe se réveille , & sort de sa mollesse. (37)
 Athene ouvrant les yeux reconnoît le pouvoir (38)
 Du Dieu qu'elle adora long-tems sans le savoir.
 Mieux instruite aujourd'hui , cet autel qu'elle
 honore ,
 N'est plus enfin l'autel d'un maître qu'elle ignore.

Il est trompé
 L'Aréopage
 Les Gaulois
 Qu'offre
 d
 Apprenne
 Ne dema
 Et qu'un
 Est aux y
 Tes illust
 Opulente
 Où la Sa
 N'arriva
 Toi que
 L'enferm
 Ville heu
 Qu'un jo
 Sur vos
 Vous qu
 Vous qu
 Vous qu
 Et vous
 Les mer
 Lieux o
 Je vois
 Au gra
 De l'In
 La croi
 Comme
 Sur l

Chant quatrieme. 127

Il est trouvé ce Dieu tant cherché par Platon :
L'Aréopage entier retentit de son nom.

Les Gaulois , détestant les honneurs homicides ,
Qu'offre à leurs Dieux cruels le fer de leurs Druides , (39)

Apprennent que pour nous le Ciel moins rigoureux ,
Ne demanda jamais le sang d'un malheureux ;
Et qu'un cœur qu'a brisé le repentir du crime ,
Est aux yeux d'un Dieu saint la plus sainte victime.
Tes illustres Martyrs sont tes premiers trésors , (40)
Opulente Cité , la gloire de ces bords ,

Où la Saône enchantée à pas lents se promene ,
N'arrivant qu'à regret au Rhône qui l'entraîne.
Toi que la Seine embrasse , & qui dois à ton tour
L'enfermer dans le sein de ton vaste contour ,
Ville heureuse , sur toi brille la foi naissante.

Qu'un jour tes sages Rois la rendront florissante !
Sur vos têtes aussi luit cet astre divin ,
Vous que baignent les flots du Danube & du Rhin ;
Vous qui buvez les eaux du Tage & de l'Ibère ;
Vous que dans vos forêts le jour à peine éclaire :

Et vous que séparant du reste des humains ,
Les mers avoient sauvés des fureurs des Romains ,
Lieux où ne put voler leur aigle ambitieuse , (41)
Je vois dans vos climats la foi victorieuse.

Au grand nom qui du monde a couru les deux
bouts , (42)

De l'Inde à la Tamise on fléchit les genoux.
La croix a tout conquis , & l'Eglise s'écrit : (43)
Comment à tant d'enfans ai-je donné la vie ? (44)

Sur les rives du Tibre éclate sa splendeur ;

Là, de son regne saint s'élève la grandeur;
 Et dans Rome est fondé son trône inébranlable,
 A tout ambitieux, trône peu désirable.
 Sur ces degrés sanglans je ne vois que des morts :
 C'étoit pour en tomber qu'on y montoit alors.
 Dans ces tems où la foi conduisoit aux supplices,
 D'un troupeau condamné glorieuses prémices,
 Les Pasteurs espéroient des supplices plus grands.
 Tel fut chez les Chrétiens l'honneur des premiers
 rangs.

Quel spectacle en effet à mes yeux se présente!
 Quels tourmens inconnus, que la fureur invente!
 De bitumes couverts, ils servent de flambeaux : (45)
 Déchirés lentement, ils tombent en lambeaux :
 Dans ces barbares jeux, théâtres du carnage,
 Des tigres, des lions on irrite la rage.
 Que de feux ! que de croix ! que d'échaffauds dressés !
 Combien de bourreaux las, de glaives émouffés !
 Injuste contre eux seuls, le plus juste des Princes,
 Par ce sang odieux contente ses Provinces.
 Poureux tout Empereur, Trajan même est Néron.
 Ils se nomment Chrétiens, & leur crime est leur
 nom.

Ils demandent la mort, ils courent aux supplices : (46)
 Les plus longues douleurs prolongent leurs délices :
 Les rigueurs des Tyrans leur semblent d'heureux
 dons :

Ils bénissent la main qui détruit leurs prisons.
 Qui peut leur inspirer la haine de la vie ?
 D'éterniser son nom la ridicule envie,
 Quelquefois, je l'avoue, en étouffe l'amour.

Lorsque
 D'un tré
 Un Cyn
 Mais cet
 Qu'imm
 Tant d'l

Couroie

Plaign
 L'erreu
 Ose off
 Un corp
 Victime
 La veuv
 Pour re
 Chez un
 Egarem
 Que la

Resp
 Oui, d
 Et le C
 Ils cha
 Cet in
 A la v
 Des c

Le Pri

Il u
 Lorsq
 Sans q

Chant quatrieme. 129

Lorsque sur un bûcher Peregrin , las du jour, (47)
D'un trépas éclatant cherche la renommée,
Un Cynique orgueilleux s'évapore en fumée.
Mais cet immense amas de femmes & d'enfans, (48)
Qu'immolent les Romains, qu'égorgent les Persans,
Tant d'hommes dont les noms sont restés sans mé-
moire,
Couroient-ils à la mort pour vivre dans l'histoire?

Plaignez , me dira-t-on , leur triste aveuglement.
L'erreur a ses martyrs : le Bonze follement
Ose offrir à son Dieu , stérile sacrifice,
Un corps qu'a déchiré son bizarre caprice.
Victime d'un usage antique & rigoureux , (49)
La veuve , sans frémir , s'élance dans les feux ,
Pour rejoindre un époux que souvent elle abhorre.
Chez un peuple insensé cette loi vit encore.
Egarement cruel ! loi digne de nos pleurs !
Que la Religion enfante de malheurs !

Respectons des mortels que Dieu même autorise.
Oui, de ses plus grands dons le Ciel les favorise; (50)
Et le Ciel n'a jamais favorisé l'erreur.
Ils chassent ces esprits & de haine & d'horreur,
Cet infernal tyran , dont nos maux font la joie.
A la voix des Chrétiens abandonnant sa proie,
Des corps qu'il tourmentoit , il s'enfuit conf-
terné ; (51)
Le Prince du mensonge est enfin détrôné.

Il usurpa l'Empire , & sans peine & sans gloire,
Lorsque l'homme, emporté par la fureur de croire,
Sans que l'art eût besoin d'éblouir sa raison ,

Là, de son regne saint s'éleve la grandeur;
 Et dans Rome est fondé son trône inébranlable,
 A tout ambitieux, trône peu desirable.
 Sur ces degrés sanglans je ne vois que des morts :
 C'étoit pour en tomber qu'on y montoit alors.
 Dans ces tems où la foi conduisoit aux supplices,
 D'un troupeau condamné glorieuses prémices,
 Les Pasteurs espéroient des supplices plus grands.
 Tel fut chez les Chrétiens l'honneur des premiers
 rangs.

Quel spectacle en effet à mes yeux se présente!
 Quels tourmens inconnus, que la fureur invente!
 De bitumes couverts, ils servent de flambeaux : (45)
 Déchirés lentement, ils tombent en lambeaux :
 Dans ces barbares jeux, théâtres du carnage,
 Des tigres, des lions on irrite la rage.
 Que de feux ! que de croix ! que d'échaffauds dressés !
 Combien de bourreaux las, de glaives émouffés !
 Injuste contre eux seuls, le plus juste des Princes,
 Par ce sang odieux contente ses Provinces.
 Poureux tout Empereur, Trajan même est Néron.
 Ils se nomment Chrétiens, & leur crime est leur
 nom.

Ils demandent la mort, ils courent aux supplices ; (46)
 Les plus longues douleurs prolongent leurs délices :
 Les rigueurs des Tyrans leur semblent d'heureux
 dons :

Ils bénissent la main qui détruit leurs prisons.
 Qui peut leur inspirer la haine de la vie ?
 D'éterniser son nom la ridicule envie,
 Quelquefois, je l'avoue, en étouffe l'amour.

Lorsque
 D'un trép
 Un Cynic
 Mais cet i
 Qu'immo
 Tant d'h
 Courroier

Plaigne
 L'erreur
 Ose offri
 Un corps
 Victime
 La veuv
 Pour rej
 Chez un
 Egareme
 Que la F

Respe
 Oui, de
 Et le Ci
 Ils cha
 Cet inf
 A la ve
 Des co

Le Pri

Il ut
 Lorsq
 Sans q

Chant quatrieme. 129

Lorsque sur un bûcher Peregrin , las du jour ,⁽⁴⁷⁾
D'un trépas éclatant cherche la renommée ,
Un Cynique orgueilleux s'évapore en fumée.
Mais cet immense amas de femmes & d'enfans ,⁽⁴⁸⁾
Qu'immolent les Romains , qu'égorgent les Persans ,
Tant d'hommes dont les noms sont restés sans mé-
moire ,

Couroient-ils à la mort pour vivre dans l'histoire ?

Plaignez , me dira t-on , leur triste aveuglement.

L'erreur a ses martyrs : le Bonze follement

Ose offrir à son Dieu , stérile sacrifice ,

Un corps qu'a déchiré son bizarre caprice.

Victime d'un usage antique & rigoureux ,⁽⁴⁹⁾

La veuve , sans frémir , s'élance dans les feux ,

Pour rejoindre un époux que souvent elle abhorre.

Chez un peuple insensé cette loi vit encore.

Egarement cruel ! loi digne de nos pleurs !

Que la Religion enfante de malheurs !

Respectons des mortels que Dieu même autorise.

Oui , de ses plus grands dons le Ciel les favorise ;⁽⁵⁰⁾

Et le Ciel n'a jamais favorisé l'erreur.

Ils chassent ces esprits & de haine & d'horreur ,

Cet infernal tyran , dont nos maux font la joie.

A la voix des Chrétiens abandonnant sa proie ,

Des corps qu'il tourmentoit , il s'enfuit conf-
terné ;⁽⁵¹⁾

Le Prince du mensonge est enfin détrôné.

Il usurpa l'Empire , & sans peine & sans gloire ,

Lorsque l'homme , emporté par la fureur de croire ,

Sans que l'art eût besoin d'éblouir sa raison ,

Au plus vil imposteur se livroit sans soupçon.
 Mais cestems ne sont plus : la Grece la premiere (52)
 A su du moins ouvrir la route à la lumiere.
 On la cherche : Platon , par ces fameux écrits,
 Des honteuses erreurs inspire le mépris.
 Pleins de ses leçons , des écoles célèbres ,
 De l'enfance du monde écartent les ténèbres.
 Le grave Philosophe est par-tout révééré :
 Souvent même à la Cour il se voit honoré.
 Son crédit peut nous perdre , & sa haine y conspire.
 Mais en vain cette haine arme Celse & Porphyre ;
 Que peuvent contre nous leurs traits injurieux ?
 Il falloit nous porter des coups plus sérieux ,
 Approfondir des faits récents à la mémoire ,
 Et sur ses fondemens renverser notre histoire.
 Qui ne fait que railler , évite un grand combat. (53)
 On traite les Chrétiens d'ennemis de l'Etat.
 On impute le crime à ceux dont la doctrine
 N'a pu que dans le Ciel prendre son origine.
 Ainsi que dans leurs mœurs , tout est pur dans leurs
 loix.

C'est par eux qu'on apprend à respecter les Rois ;
 Et que même aux Nérons on doit l'obéissance.
 » *De Dieu* , nous disent-ils , *descend toute-puissance* ;
 » Le Prince est son image , & maître des humains ,
 » Tient du maître des Cieux le glaive dans ses mains.
 » Sujets , obéissez ; le murmure est un crime. »
 En vain contre un pouvoir cruel , mais légitime ,
 Des peuples révoltés s'arment de toutes parts.
 Les Chrétiens sont toujours fideles aux Césars.

Ont-ils donc par foiblesse une ame si soumise ?

Leur po
 La natu
 Quel spe
 Que de

Sont tou
 Et du fo
 De deux
 Quand d
 L'un pé
 Et tandi
 Un torre
 Le solda
 Trouve
 De ce bi
 Et le pe
 Enchant
 Le charn

Prodig
 La croix
 Constan
 Du sign
 Cérés d
 Fouler
 Diane ,
 Tes Orf
 Les tem
 Renver
 Abando
 Delphes
 D'un fil

Chant quatrieme. 131

Leur pouvoir éclatant redouble ma surprise.
La nature obéit , & tremble devant eux.
Quel spectacle étonnant de miracles nombreux !
Que de tristes mourans , qui fermoient leur paupiere ,
Sont tout-à-coup rendus à la douce lumiere !
Et du fond des tombeaux que de morts rappelés !
De deux camps ennemis par la soif désolés , (54)
Quand d'un soleil brûlant la chaleur les embrase ,
L'un périt , le Ciel tonne , & la foudre l'écrase ;
Et tandis que ses feux écartent le Germain ,
Un torrent salubre abreuve le Romain :
Le soldat demi-mort , dans une heureuse pluie ,
Trouve tout à la fois la victoire & la vie.
De ce bienfait le Prince admire les auteurs ,
Et le peuple obstiné les appelle *Enchanteurs*.
Enchantement divin qui commande au tonnerre !
Le charme vient du Ciel , quand il changela terre.

Prodige inconcevable ! un instrument d'horreur ,
La croix , est l'ornement du front d'un Empereur.
Constantin triomphant fait triompher la gloire
Du signe lumineux qui promet sa victoire. (55)
Cérès dans Eleusis voit ses initiés
Fouler robe , couronne , & corbeille à leurs pieds.
Diane , tu n'es plus ; soutiens de ta puissance ,
Tes Orfevres d'Ephese ont perdu l'espérance. (56)
Les temples sont déserts , & le Prêtre interdit ,
Renversant l'encensoir de son Dieu sans crédit ,
Abandonne un autel toujours vide d'offrandes.
Delphes , jadis si prompt à répondre aux demandes ,
D'un silence honteux subit les tristes loix.

Enfin , comme Apollon , tous les Dieux font sans
voix. (57)

Aux tombeaux des Martyrs , fertiles en miracles ,
Les Peuples & les Rois cherchent de vrais ora-
cles. (58)

On implore un mortel qu'on avoit massacré ,
Et l'on brise le Dieu qu'on avoit adoré.

A ce torrent vainqueur Rome long-tems s'op-
pose, (59)

Et de son Jupiter veut défendre la cause.
Mais contre elle il est tems de venger les Chrétiens :
Du sang de tes enfans , grand Dieu , tu te souviens !
Tant de cris qu'éleva sa fureur idolâtre ,
Ont assez retenti dans son amphithéâtre.
Tu vas lui demander compte de ses arrêts.
O Dieu des conquérans ! tes vengeurs sont tous prêts ,
Et Rome va tomber d'une chute éternelle ,
Ainsi que Babylone & ta ville infidelle. (60)

Oui , c'est ce même Dieu , qui fait à ses desseins
Ramener tous les pas des aveugles humains.
Sous d'orgueilleux vainqueurs quand les villes suc-
combent ,

Quand l'affreux contre-coup des empires qui tom-
bent ,

Dans le monde ébranlé jette au loin la terreur ,
Que font tous ces héros qu'admire notre erreur ?
Les ministres d'un Dieu qui punit des coupables ,
Instrumens de colere , & verges méprisables.
Que prétend Attila ? Que demande Alaric ? (61)
Où s'emporte Odoacre ? Où vole Genserik ?

Chant quatrieme. 133

Ils sont , sans le savoir , armés pour la querelle
D'un maître qui du Nord tour-à-tour les appelle.
Devant leurs bataillons il fait marcher l'horreur ;
Rome antique est livrée au barbare en fureur :
De sa cendre renaît une ville plus belle ,
Et tout sera soumis à la Rome nouvelle.

Je la vois cette Rome , où d'augustes vieillards ,
Héritiers d'un Apôtre , & vainqueurs des Césars ,
Souverains sans armée , & conquérans sans guerre ,
A leur triple couronne ont asservi la terre. (62)
Le fer n'est pas l'appui de leurs vastes états ;
Leur trône n'est jamais entouré de soldats.
Terrible par ses clés & son glaive invincible ,
Tranquillement assis dans un palais paisible ,
Par l'anneau d'un pêcheur autorisant ses loix , (63)
Au rang de ses enfans un Prêtre met nos Rois.
Ils en ont le respect & l'humble caractère.
Qu'il ait toujours pour eux des entrailles de pere !

D'une Religion si prompte en ses progrès ,
Si j'osois jusqu'à nous compter tous les succès ,
Peindre les Souverains humiliant leur tête ,
Et la suivre par-tout de conquête en conquête ;
Quel champ je m'ouvrerois ! quel récit glorieux !
Mais que pourrois-je apprendre à quiconque a des
yeux ?

L'arbre couvre la terre , & ses branches s'étendent
Par-tout où du soleil les rayons se répandent.
De l'aurore au couchant on adore aujourd'hui
Celui qui de sa croix attira tout à lui.
Dans le tems que ce Dieu parmi nous daigna vivre ,

134 *La Religion , Chant IV.*

L'aurois-je mieux connu, quand j'aurois pu le suivre
Des rives du Jourdain, au sommet du Thabor (64)
Non , maintenant sa gloire éclate plus encor.

Je vois à ses côtés Moyse avec Elie ;
Tout Prophete l'annonce , & la loi le publie.
Ses Apôtres enfin sont sortis du sommeil. (65)
Que de nouveaux témoins m'a produit leur réveil !
C'est en mourant pour lui , qu'ils lui rendent hom-
mage.

Ils sont tous égorgés ; voilà leur témoignage.
Je le vois ; c'est lui-même , & je n'en puis douter.
Mais c'est peu de le voir , il le faut écouter :
La voix de tout ce sang que l'amour fit répandre ,
Me répète la voix que le Ciel fit entendre.
Quand le Thabor brilla de l'un de ses rayons.
Oui , *c'est ce fils si cher* ; écoutons , & croyons.

« Le joug qu'il nous impose est , dit-on , trop
» pénible ;

» Ses dogmes sont obscurs ; sa morale est terrible ;
» Nos esprits & nos cœurs sont en captivité. »
D'une nouvelle ardeur justement transporté ,
De ces plaintes je veux repousser l'injustice.
Il n'est pas tems encor que ma course finisse ;
Poursuivons le Désar en ses détours divers.
Quel sujet fut plus grand , & plus digne des vers !

Fin du quatrieme Chant.

N O T E S

DU QUATRIEME CHANT.

(1) QUAND nous regardons avec M. Bossuet, tous les événemens du monde dans ce point de vue, l'histoire universelle devient l'histoire de la Religion. « Tous les Empires, *dit-il*, ont concouru au bien de cette Religion, & à la gloire de Dieu, qui s'en est servi pour châtier, ou pour exercer, ou pour étendre, ou pour protéger son peuple. » Ne soyons point étonnés lorsque Cyrus, en détournant tout-à-coup l'Euphrate, entre vainqueur dans Babylone par un passage si extraordinaire; ne soyons point surpris de l'heureuse témérité d'Alexandre, ni de la fortune de César. Tout cede à ces trois conquérans, parce que Dieu veut que tout leur cede, pour opérer par eux les grands changemens qu'il a résolu de faire sur la terre.

(2) J'ai parlé dans ma Préface, de l'abus que Sannazar avoit fait des fictions, dans son Poëme *De partu Virginis*.

(3) Polybe & Plutarque reconnurent eux-mêmes que la fortune des Romains n'étoit pas l'effet d'une fortune aveugle, mais d'une Providence divine. Ils ne pouvoient savoir quel étoit le dessein de cette Providence. M. Bossuet nous

le fait remarquer , & Origene avoit avant lui fait la même réflexion sur cet Empire universel de Rome , au tems de Jésus-Christ. Le commerce de tant de peuples , autrefois étrangers les uns aux autres , & depuis réunis sous la domination des Romains , fut un des plus puissans moyens dont Dieu se servit pour hâter le cours de l'Evangile.

(4) Ce projet d'être seul maître de l'univers , est conçu par César ; & quiconque examine les obstacles qu'il avoit à surmonter , trouvera son projet contraire à toute prudence humaine. Il falloit que César fût alors entraîné , comme dit Cicéron , par quelque esprit de folie , *amentia quadam raptus*. Il revient des Gaules avec une armée très-petite , si on la compare à celle qu'on peut lui opposer dans l'Italie. Il a contre lui à Rome , tous ceux qui sont les soutiens de la liberté ; & quels hommes ! des Catons , des Brutus , des Cicérons , des Pompées. Cependant , lorsqu'au lieu d'obéir à l'ordre qu'il reçoit de congédier son armée , il leve l'étendard de la guerre civile en passant le Rubicon , ce moment de témérité est celui de son bonheur. Les provinces qui peuvent l'arrêter à chaque pas , sont saisies de frayeur. L'alarme est dans Rome ; les chefs de la république s'en retirent : Pompée , au lieu d'y attendre César , entraîne avec lui hors de l'Italie toutes les forces du Sénat ; & , du jour qu'il sort de Rome , jusqu'à la déroute de Pharsale , la conduite de cet homme autrefois si sage , & si grand homme de guerre , n'est qu'une suite d'imprudences , comme

on le
venu
ambiti
d'enfa
mains
tentio
jamais
les dé
les ho

(5) L
coup
jusque
haine
Regem
clave
le far
prém
tigué
cablé
à un
mour
il co
cesse
à éta
Rom
regar
éclair
oper
16
pâtr
les

du quatrieme Chant. 137

on le voit par les lettres de Cicéron. César, devenu le maître, gouvernoit avec douceur ; son ambition étant satisfaite , comme il n'avoit point d'enfans, il eût pu , à la mort, rendre aux Romains la liberté. Ceux qui l'assassinerent, dans l'intention de rétablir la République, la perdirent pour jamais. Cette grande révolution étoit arrêtée dans les décrets du Ciel ; & quand le Ciel le veut , les hommes sont aveugles.

(5) La liberté Romaine fut frappée d'un si grand coup , que ce peuple si fier , qui avoit traité jusques - là les Rois avec tant de mépris & de haine , que les Poètes appelloient *Populum latè Regem* , devint le peuple de la terre le plus esclave ; & sous quels maîtres ! Auguste arrive, par le sang & les proscriptions, au pouvoir suprême ; il le garde pendant quarante ans , fatigué des honneurs ridicules qu'on lui rend , accablé des éloges outrés que les Poètes prodiguent à un Prince qui les méritoit peu. Il laisse , en mourant , son pouvoir au fils de sa femme, dont il connoissoit tous les défauts. Son indigne successeur , ennuyé bientôt de la félicité qu'il trouve à établir la tyrannie , s'écrioit en regardant les Romains : *O homines ad servitutem natos !* Qui regarde ces étonnans changemens avec des yeux éclairés par la Religion , voit la main qui les opere.

(6) Antoine , qui fut mis en fuite avec Cléopâtre dans la bataille d'Actium , avoit rassemblé les forces de l'Orient.

Victor ab aurora populis & littore rubro

M lij

*Ægyptum, viresque Orientis, & ultima secum
Bactra vehit.* Enéid. VIII. 686.

(7) C'est ce magnifique triomphe chanté par Virgile :

*Incedunt victo longo ordine gentes,
Quàm varia linguis, habitu tam vestis & armis.
Hic Nomadum genus, & discinctos Mulciber Afros,
Hic Lelegas, Carasque, sagittiferosque Gelonos
Pinxerat. Euphrates ibat jam mollior undis;
Extremique hominum Morini, Rhenusque bicornis.
Indomitique Dabæ, & pontem indignatus Araxes,*
Enéid. VIII. 722. & suiv.

(8) Cette paix générale de la terre sous Auguste, est décrite par Virgile :

*Claudentur belli portæ furor impius intus,
Sæva sedens super arma, & centum vinctus Athenis
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.*
Enéid. I. 298.

Elle est encore décrite par Horace :

*Tutus bos etenim rura perambulat :
Nutrit rura Ceres, almaque faustitas :
Pacatum volitant per mare navita...*

Et par Velleius Paterculus : *Finita bella civilia,
sepulta externa, reversa pax, sopitus ubique ar-
morum furor... Rediit cultus agris, sacris honos,
securitas hominibus... &c.*

(9) Je ne prétends pas attribuer directement au Messie, comme quelques-uns l'ont fait, cette Eglogue de Virgile ; mais il n'est pas non plus

vraisembl
ou Drui
» fils de
» jours
» la pro
» vulgu
» accon
» sus-C
le rema
guste,
les pré
prédic
renouve
Suétone
Vespasi
Oriente
ut Jud
confor
cerdotu
valesce
rentur.
(10)
du Me
rent H
qu'ils
leurs E
dent u
Sibylle
attente
(11
lancea
(12

du quatrieme Chant. 139

vraisemblable que pour Pollion , ou Marcellus ,
 ou Drusus , le Poëte ait pris un ton si élevé. « Le
 » fils de Pollion , dit *Brideaux* , qui mourut neuf
 » jours après sa naissance , n'est pas le sujet de
 » la prophétie ; mais ce que la voix publique di-
 » vulguoit alors , fut , en moins de quarante ans ,
 » accompli parfaitement dans la naissance de Jé-
 » sus-Christ. » Virgile dans cette Eglogue , comme
 le remarque *Servius* , plein de la grandeur d'Au-
 guste , entre dans l'enthousiasme , & se rappelle
 les prédictions des Sibylles : *Cumai carminis*. Ces
 prédictions d'un maître qui viendrait de l'Orient
 renouveler toutes choses , sont rapportées dans
 Suétone & dans Tacite. Joseph les appliqua à
 Vespasien. Voici ce que dit Suétone : *Percrebuerat*
Oriente toto vetus & constans opinio , esse in fatis
ut Judæa profecti rerum potirentur. Tacite y est
 conforme : *Pluribus persuasio inerat , antiquis sa-*
cerdotum libris contineri , eo ipso tempore fore , ut
valesceret Oriens , profectique Judæa rerum poti-
rentur.

(10) Les Juifs étoient si persuadés que le tems
 du Messie étoit arrivé , que quelques-uns d'eux pri-
 rent Hérode pour le Messie. Ainsi , en même tems
 qu'ils attendent le grand événement prédit par
 leurs Prophetes , les Romains de leur côté atten-
 dent un grand changement , qui , suivant leurs
 Sibylles , doit arriver sur la terre ; & dans cette
 attente générale Jésus-Christ paroît.

(11) *Constabunt gladios suos in vomeres , &*
lanceas suas in falces. II. II. V. 14.

(12) Les miracles de Jésus-Christ sont avoués

par Celse , & par Julien l'Apostat , qui s'écrie :
 « Qu'a-t-il fait de considérable sur la terre ? A
 » moins qu'on ne regarde comme une grande
 » merveille d'ouvrir les yeux aux aveugles , de
 » guérir les maladies , &c. » Pourquoi Julien veut-il que ce ne soit pas une grande merveille ?

(13) Non-seulement la nature obéit quand il lui parle ; mais quand il lui fait parler ses serviteurs. Il envoie ses Apôtres prêcher , en leur disant : *Allez , guérissez les malades , ressuscitez les morts.* C'est un maître qui charge de ses commissions ceux qui lui appartiennent.

(14) Spinoza , au rapport de Bayle , à son article , disoit que s'il eût pu se persuader la résurrection de Lazare , il eût déchiré son système , & se seroit fait Chrétien. Spinoza croyoit donc qu'il étoit le maître de changer son cœur ? La résurrection de Lazare redoubla la haine des ennemis de Jésus-Christ , & hâta sa mort. Les Juifs virent & ne crurent point , & Jésus-Christ en dit la raison : *Vous ne croyez point , parce que vous n'êtes pas de mes brebis.* S. Jean. X.

(15) J'ai dit au troisième Chant , que Dieu avoit , en faveur des Juifs , renversé l'ordre des élémens. La mer entr'ouverte , le soleil arrêté , sont des miracles qui paroissent plus éclatans que ceux de Jésus-Christ. Quand on lui demande des signes dans le Ciel , il n'en fait point ; ce n'est pas qu'il ne soit le maître de la nature. Quand il mourra , les ténèbres couvriront la terre ; mais pendant sa vie , *pertransiit benefaciendo.* Il récompense la foi de ceux qui l'accompagnent , fait des

miracles
 ceux qui
 grands.

(16) S
 soit qu'il
 soit qu'il
 dans tou
 soit enfi
 paroît la
 ne songe
 suader.
 ger de to
 l'avenir
 grandes
 par une
 une imp
 de musc
 état viol
 tés chez
 fureur ,
 que la Si
 elle lutte
 1) magi
 mans ,
 l'enthou
 puissance
 que soit
 toujours
 pire. Jéf
 siasme ;
 l'esprit
 toujours

du quatriem: Chant. 141

miracles de bonté en leur faveur, & prédit que ceux qui croiront en lui, en feront de plus grands.

(16) Soit que Jésus-Christ opere des miracles, soit qu'il donne à ses Apôtres le pouvoir d'en faire, soit qu'il leur ordonne d'aller prêcher sa doctrine dans tout le monde, soit qu'il la prêche lui-même, soit enfin qu'il annonce l'avenir, jamais en lui ne paroît la moindre émotion. Il semble même qu'il ne songe pas à émouvoir les autres pour les persuader. Il prophétise comme il parle, sans changer de ton, ni de style. Les Prophetes annonçoient l'avenir en style poétique; ils employoient les plus grandes figures: saisis par l'esprit divin, dominés par une puissance supérieure à eux, & agités par une impulsion étrangere, souvent les instrumens de musique contribuoient à les soutenir dans cet état violent. Ceux qui pour les imiter se sont vantés chez les Payens d'être Prophetes, entroient en fureur, quand ils annonçoient leurs Oracles. Lorsque la Sibylle, peinte par Virgile, va prophétiser, elle lutte contre un Dieu qui la dompte enfin. *Tanti magis ille fatigat os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.* Les Poëtes ont imité l'enthousiasme des Prophetes; ils disent qu'une puissance supérieure à eux leur donne la loi; quel que soit le sujet dont ils vont parler, ils prennent toujours un ton élevé, parce qu'un Dieu les inspire. Jésus Christ ne peut être saisi par l'enthousiasme; nulle impulsion étrangere ne peut l'agiter; l'esprit divin ne s'empare point de lui, il y réside toujours; il prédit sans s'émouvoir les événemens

futurs , & quels événemens ! Les Prophetes annonçoient la chute d'un Prince , le châtimement d'un peuple , la ruine d'une ville. Jésus-Christ annonce la ruine de l'univers , la chute des astres , le partage des hommes , le châtimement éternel de ceux qui seront à la gauche , la récompense éternelle de ceux qui seront à la droite. *Ibunt hi in supplicium æternum , iussu autem in vitam æternam*. Voilà ce qu'il prédit sans changer ni de ton ni de style. Ce n'est pas non plus un Prophete qui annonce l'avenir par inspiration : c'est le maître de l'avenir qui daigne avertir les hommes de ce qu'il doit faire : c'est Dieu qui parle en Dieu.

(17) La preuve est dans le sixieme Chapitre de Saint Jean. Quand il assure qu'il faut manger sa chair & boire son sang , plusieurs de ses Disciples le quittent en murmurant , & en disant : *Durus est hic sermo*. Il se retire alors vers ses Apôtres : *Et vous* , leur dit-il , *voulez-vous aussi me quitter ?* Que le Désiſte explique cette indifférence d'un fondateur de Religion , pour s'attirer des sectateurs.

(18) Fameux passage de Platon appliqué à Jésus-Christ par Grotius & M. de Meaux. Cicéron & Sénèque l'ont traduit. Ce dernier , par ces mots , *Extendenda per patibulum manus* , désigne clairement le supplice de la croix. Le mot grec dans Platon désigne un supplice d'esclave , dans lequel le patient étoit attaché à un pieu : *ἀνταρχινδύλευθῆσθαι*.

(19) Les grands événemens arrivés dans la Judée , furent bientôt connus à Rome. Auguste , au rapport de Macrobe , ayant appris qu'Hérod : avoit fait mourir tous les enfans au-dessous de deux ans , &

n'avoit
roit m
bere , a
de rece
Calcid
étoile ,
mais la
Eusebe
éclipse
couvrit
latum i
aux Ro

(20)

scellent
d'oublie
plus ter
renoncé
rent pou
vu ressu
Chryso

(21)

que les
remarq
a été ré
de Lond
Pastoral
théâtre
répande

(22)

despêch
veiller
telle ,

du quatrieme Chant. 143

n'avoit pas même épargné le sien , dit qu'il aimeroit mieux être le porc d'Hérode que son fils. Tibere , au rapport de Tertullien , proposa au Sénat de recevoir Jésus-Christ au nombre des Dieux. Calcidius , Philosophe Platonicien , parle d'une étoile , qui annonça , dit-il , non des malheurs , mais la naissance d'un Dieu. Phlégon , cité par Eusebe , Origene & saint Jérôme , parle d'une éclipse , la plus grande qu'on eût jamais vue , & qui couvrit la terre de ténèbres. *Eum mundi casum re-latam in arcanis vestris habetis* , disoit Tertullien aux Romains.

(20) Non-contens d'attester cette vérité , ils la scellent de leur sang. Il n'est que trop commun d'oublier après leur mort ceux qu'on a aimés le plus tendrement. Les Apôtres ont abandonné & renoncé Jésus-Christ pendant qu'il vivoit. Ils moururent pour lui , quand il a été crucifié. Ils l'ont donc vu ressuscité. Cette belle reflexion est de Saint Jean Chrysostôme.

(21) Ces foibleesses confirment les témoignages que les Apôtres ont rendus depuis , comme le remarque M. Foster contre Tindal , dont le livre a été réfuté par plusieurs Savans & par M. l'Evêque de Londres , qui , au commencement de ses Lettres Pastorales , se plaint de ce que son *Diocese est le théâtre des attentats contre la Religion* , d'où ils se répandent par-tout.

(22) Qui les obligeoit de nous dire qu'ils étoient des pêcheurs , qu'au Jardin des Oliviers ils ne purent veiller une heure avec leur maître accablé de tristesse , & qu'ils prirent tous la fuite quand ils le

virent en péril ? Pourquoi nous apprendre que Saint Pierre le renia trois fois ?

(23) M. Pascal est peut-être le premier qui ait relevé cette admirable simplicité des Evangélistes. Ils ne parlent jamais en termes injurieux des ennemis de Jésus-Christ, de ses bourreaux, ni de ses sages. Ils rapportent les faits, sans y ajouter aucune réflexion. Ils ne font remarquer ni la douceur de leur maître, quand il reçoit un soufflet, ni sa constance dans le supplice dont ils ne disent que ce mot, & *ils le crucifierent*. Le triomphe de son Ascension semble devoir finir cette histoire d'une manière éclatante. Deux Evangélistes n'en parlent pas : les deux autres disent seulement, & *il fut enlevé dans les cieux*. Ce caractère de simplicité & d'indifférence pour attirer l'attention des lecteurs, ne leur est commun avec aucun Ecrivain, & leur est commun à tous quatre, quoiqu'ils aient écrit en différens lieux & en différens tems.

(24) L'intrépidité de Socrate devant ses Juges, est soutenue par sa fierté. Il ose leur dire que rien ne l'empêchera d'instruire publiquement, parce que le Ciel le veut. Quelle preuve donne-t-il de sa mission & de ce génie, qu'il prétend lui être attaché dès l'enfance ? Il conclut son apologie par se déclarer digne d'être nourri aux dépens de la République ; & par sa hardiesse il révolte les Juges qui le condamnent à mort. * Jésus-Christ qui garde le silence devant ses Juges & jusqu'à la mort, n'est pas venu donner l'exemple de la constance humaine, mais de la profonde obéissance. Nous lisons dans Platon les magnifiques discours de So-

crate

crate deva
sa mort :
tanquam
silence es
Socrate.

(5) L.
Jésus-Chr
le Talmu
les Evang
une nati
une histo
scellent
Si aux qu
tres dont
Ecrivains
oculaires
de Jésus-

(26) L.
preuve.
qui voul
de leur T
latricie, é
l'est enco

(27)
Vise per
& subi
panse r
mana v
cedenti
dans Jé
siège n
toire n'

Tes

du quatrieme Chant. 145

erate devant ses Juges & devant ses amis, le jour de sa mort: Jésus-Christ, dans les mêmes circonstances, *tanquam agnus coram tondente se obmutuit* ; & ce silence est bien plus admirable que l'éloquence de Socrate.

(5) Les Juifs avouent qu'ils ont fait mourir Jésus-Christ, dont les miracles sont attestés dans le Talmud. Pourquoi gardèrent-ils le silence quand les Evangiles parurent? Une histoire qui deshonne une nation, & n'est point contredite par elle ; une histoire écrite par quatre oculaires, qui la scellent de leur sang, est une histoire véritable. Si aux quatre Evangélistes on ajoute les quatre Apôtres dont nous avons les Epîtres, on trouve huit Ecrivains, historiens contemporains & témoins oculaires. Nulle histoire n'est attestée comme celle de Jésus-Christ.

(26) Leur celebre ambassade à Caligula en est la preuve. Ils oferent résister à un Prince si terrible, qui vouloit faire mettre sa statue dans le sanctuaire de leur Temple. Ce peuple, autrefois si enclin à l'idolatrie, étoit alors très-zélé pour sa loi, comme il l'est encore aujourd'hui.

(27) Le passage de Tacite est remarquable : *Vise per cælum concurrere acies, rutilantia arma, & subito igne nubium collucere templum : expansa repentè delubri fores, & audita major humana vox, excedere Deos ; simul ingens motus excedentium.* Il se trouva treize cents mille personnes dans Jérusalem, quand Titus l'assiégea, & jamais siège ne fut plus affreux pour les assiégés. L'histoire n'en montre point d'exemple, & nous avons

tout le détail de cette terrible punition , écrit par un Prêtre Juif , témoin oculaire. Il n'y eut jamais qu'un P. Hardouin capable de croire Jofephe un Historien fupposé ; mais plufieurs favans regardent avec raifon comme fupposé le paffage fur Jésus-Christ ; parce que, foit qu'on veuille le placer dans fes antiquités , ou dans fon hiftoire du fiége de Jérufalem , on ne trouve aucun endroit où il foit placé à propos. Il eft par-tout hors d'œuvre. Pourquoi donc ayant fait l'éloge de S. Jean , n'a-t-il pas parlé de Jésus-Christ ? Son filence eft la preuve qu'il ne le regardoit pas comme impofteur, puifqu'alors il en eût parlé , comme il a parlé de Barcochebas & d'autres ; mais il ne pouvoit parler de Jésus-Christ fans dire par quel fupplice ignominieux l'envie des Prêtres l'avoit fait mourir. Jofephe , en rapportant cette mort , rapportoit le crime de toute fa nation ; au lieu que la mort de S. Jean n'étoit que le crime d'Hérode.

(28) Quarante ans auparavant, Jésus-Christ l'avoit prédit. *Dies ultionis hi sunt... erit preffura magna & ira populo huic.*

(29) Ils ne l'ont jamais pu relever : ils l'entreprirent fous Julien l'Apoftat ; mais ils furent repouffés par des flammes qui brûlerent les hommes & les pierres. Ce fait n'eft point douteux , puifqu'il eft rapporté par un Historien Payen , & que Saint Jean Chryfoftôme l'objeéte plus d'une fois aux Juifs.

(30) Titus qui , lorsqu'il vit le Temple en feu , crioit : *Sauvex la merveille de l'univers* , ne put empêcher qu'il ne fût entièrement confumé.

(31) Jofephe ne voul
gratulat
été que
(32) Il
impréca
& super
(33)
muel M
« Quelli
» dans l
» appell
» qu'elle
» depuis
» peres
» phetés
» de foi
» trie ;
» point
» en fai
d'hui ce
(34)
tion, av
royé ses
font sort
se préfe
peller ce
sed time
percit ,
(35)
que gros

du quatrieme Chant. 147

(31) Titus , après sa victoire , au rapport de Joseph même , qui ne songe qu'à lui faire sa cour , ne voulut point recevoir les couronnes ni les congratulations ; parce qu'il reconnut qu'il n'avoit été que le ministre de la vengeance divine.

(32) Ils avoient prononcé contre eux-mêmes cette imprécation , en s'écriant : *Sanguis ejus super nos & super filios nostros.* Math. xxvii.

(33) On trouve dans une Lettre du Rabbi Samuel Maroccanus , ces paroles remarquables : « Quelle est donc la cause de cette dure captivité » dans laquelle notre nation gémit , & qu'on peut » appeller l'indignation perpétuelle du Ciel , puisqu'elle ne finit point ? Voilà mille ans écoulés , » depuis que Titus nous a mis sous le joug. Nos » peres avoient été idolâtres & meurtriers des Prophètes ; cependant Dieu , après une captivité » de soixante & dix ans , les rétablit dans leur patrie ; mais pour nous , nos malheurs ne finissent » point , & je ne vois pas que nos Prophètes nous » en fassent espérer la fin. » Que diroit aujourd'hui ce Juif qui écrivoit il y a six cents ans ?

(34) Ainsi ce peuple , dépositaire de la révélation , avec qui Dieu a fait alliance , à qui il a envoyé ses Prophètes & son Fils : ce peuple , d'où sont sortis les Apôtres , dispersé jusqu'aujourd'hui , se présente à nous en tous lieux pour nous rappeler ces paroles de Saint Paul : *Noli altum sapere , sed time : si enim Deus naturalibus ramis non perpercit , ne forte nec tibi parcat.* Rom. xi.

(35) Ce n'est point ici un de ces dénombrements que grossit une imagination poétique. On le trou-

vera bien plus considérable dans le traité de Grotius, de *vera Religione*, titre de *admirabili propagatione Religionis*.

On peut bien appliquer au triomphe de la foi, les vers de Virgile sur le triomphe d'Auguste :

*Incedunt victa longo ordine gentes ,
Quàm varia linguis , habitu tam vestis , &c.*

Tertullien, au second siècle, soutenoit que l'Empire de Jésus-Christ étoit plus étendu que nel'avoit été celui d'Alexandre & celui des Romains. Saint Justin compte d'innombrables nations dans l'Eglise, Saint Irenée en fait un catalogue encore plus nombreux. Cent ans après, Origene & Arnobe disent que le Christianisme est répandu par-tout où le soleil porte sa lumière.

(36) M. l'Abbé Desfontaines remarque sur ces vers, que les Polonois, qui sont les Sarmates de l'Europe, n'ont reçu l'Evangile que dans le dixième siècle. Ce qu'il dit est vrai de la nation en général; mais quoiqu'elle n'ait reçu l'Evangile, aussi-bien que la Grande-Bretagne, que long-tems après Jésus-Christ, il y avoit des Chrétiens parmi tous ces peuples dès le second siècle; & je n'avance rien que sur l'autorité de Tertullien, qui nomme les Sarmates, les Bretons, les Scythes, &c. Voici ses paroles : *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo verò subdita, & Sarmatarum, & Dacorum, & Germanorum, & Scytharum, & abditarum multarum gentium & provinciarum, & Insularum nobis ignotarum, in quibus Christi nomen regnat.*

(37) Les
aux Romains
vent les r
étoient dé
gile fut au
étendue. J
son Histo
trable qui
que l'érud
vrai que n
Apôtres d
nous ignor
de Jésus-C
quêtes, q
Eglises éta
long-tems
les premi
plus qu'ils
suivroit d

(38) Qu
vobis, di
d'un aute
quel étoit
Philostrat

(39) L
ciens Gau
humaines
bant. Ta

(40) S
des discip
Lyon. L

du quatrieme Chant. 149

(37) Les Epîtres de Saint Paul aux Corinthiens , aux Romains , aux Ephésiens & aux Galates , prouvent les nombreuses sociétés des Chrétiens qui étoient déjà dans ces villes. Le progrès de l'Evangile fut aussi étonnant par sa rapidité , que par son étendue. *Je ne veux point* , dit M. de Voltaire dans son Histoire universelle , *percer l'obscurité impénétrable qui couvre le berceau de l'Eglise naissante , & que l'érudition même a quelquefois redoublée* Il est vrai que nous ne savons presque rien de certain des Apôtres depuis qu'ils se furent dispersés ; mais si nous ignorons le détail des actions des Conquérans de Jésus-Christ , nous n'ignorons pas leurs conquêtes , quand nous voyons en si peu de tems des Eglises établies par-tout. Le berceau de l'Eglise a long-tems nagé dans le sang. C'est pour cela que les premiers Chrétiens écrivoient peu , d'autant plus qu'ils étoient persuadés que la fin du monde suivroit de près celle de Jérusalem.

(38) *Quod ignorantes colitis , hoc ego annuntio vobis* , dit Saint Paul dans l'Aréopage , à l'occasion d'un autel qu'il avoit trouvé dans Athenes , sur lequel étoit cette inscription : *Ignoto Deo*. Pausanias , Philostrate & Lucien ont parlé de cet autel.

(39) Les Druides , qui étoient les Prêtres des anciens Gaulois , immoloient aux Dieux des victimes humaines : *Hominum fibris consulere Deos fas habebant*. Tac. ann. 14.

(40) Saint Pothin & Saint Irenée , successeurs des disciples des Apôtres , fondèrent l'Eglise de Lyon. Le nombre des martyrs fut si grand dans

cette ville , que les places publiques furent pleines de morts , & les deux rivières teintes de sang.

(41) Ils ne pénétrèrent pas fort avant dans la Germanie ; ils connurent peu les peuples du Nord. A peine savoient-ils du tems d'Agricola , que l'Angleterre étoit une île.

(42) Ce n'étoit pas Jésus-Christ lui-même qui devoit convertir les Gentils ; il n'étoit venu que pour les brebis d'Israël ; mais son nom , publié par ses Apôtres , a converti les nations , comme Isaïe l'avoit prédit , chap. LXVI. *Mittam ex eis ad gentes , &c.*

(43) La loi , les Prophetes , tout avoit disposé les Juifs à recevoir Jésus-Christ , qu'ils attendoient. Ils l'ont vu , entendu & rejeté. Rien n'avoit disposé les Gentils , qui n'avoient entendu parler ni de Moïse , ni des Prophetes , qui n'attendoient pas Jésus-Christ , qui ne l'ont ni vu ni entendu , & cependant ont embrassé sa Religion , prêchée par ses Apôtres. Ce qui avoit été prédit , a été accompli.

(44) *Quis genuit mihi istos... & isti ubi erant?* If. XLIX.

(45) Ce supplice , qu'on faisoit souffrir aux Chrétiens , est rapporté par Tacite : *Pereuntibus addita ludibria , ut ferarum tergis conteñti , laniatu canum interirent , aut crucibus affixi , aut inflammandi , atque ubi defecisset dies , in usum nocturni luminis urerentur.*

(46) M. de Voltaire a opposé l'exemple des fanatiques à cette pensée de M. Pascal : *Je crois des témoins qui se font égorger.* La comparaison ne peut être juste. Des fanatiques soutiennent,

non un
lement
qu'ils on
entêrem
de M. Pa

(47) L
avoir ét
vanité a
lanus ,
tems d'
jusqu'o

(48)
wel , q
pas été
a intitu
taire pa
univers
point é
resta tr
ple qui
les Ro
tions ;
exclut
le pre
Chréti
lui-mê
tiens ,
fâmes
cite ,
cié à
un éd
tenten

du quatrieme Chant. 151

non un fait ; mais des opinions dont ils sont follement entêtés. Des témoins déposent d'un fait qu'ils ont vu. Or, on ne soutient pas un fait par entêtement ou par imagination : ainsi la pensée de M. Pascal est exactement vraie.

(47) Peregrin, Philosophe cynique, qui, après avoir été quelque tems Chrétien, se brûla par vanité aux jeux Olympiques ; de même que Callanus, Philosophe Brachmane, s'étoit brûlé du tems d'Alexandre. Ces Philosophes ont fait voir jusqu'où peut aller la vanité humaine.

(48) D. Ruinard a savamment réfuté Dodwel, qui avoit avancé que les Martyrs n'avoient pas été en grand nombre, dans un traité qu'il a intitulé, *De paucitate Martyrum* ; & M. de Voltaire paroît penser comme lui dans son Histoire universelle, lorsqu'il avance que les Césars n'ont point été persécuteurs. *L'Eglise de Rome*, dit-il, *resta tranquille au milieu d'un Sénat & d'un peuple qui avoit sept cents temples*. Il est vrai que les Romains recevoient tous les Dieux des nations ; mais non pas Jésus-Christ, dont le culte exclut celui de tous les autres Dieux. Néron, qui le premier leva le glaive de l'empire contre les Chrétiens, les accusa de l'incendie de Rome, dont lui-même étoit l'auteur. Depuis ce tems, les Chrétiens, que les Payens confondoient avec ces infâmes Gnostiques, devinrent, comme le dit Tacite, *odium generis humani*. Un Empereur associé à Dioclétien, las de tant de morts, rendit un édit de paix, pour ordonner qu'on se contentera désormais de mutiler les Chrétiens, de

leur arracher les yeux , de leur couper les mains , les pieds , le nez , les oreilles , les jarrets. Qu'on juge par cette paix , quelle fut la guerre !

(49) Bernier , très-fidèle voyageur , assure avoir été spectateur d'une de ces affreuses cérémonies.

(50) Je parlerai bientôt de leurs miracles. Je ne parle ici que de leurs dons surnaturels , & de leur pouvoir sur les Démons. Ils ne sont point dans l'erreur , puisqu'ils chassent le Prince du mensonge. A l'égard des dons surnaturels , comme de parler diverses langues , de les interpréter , de prophétiser , &c. ils étoient si communs & si publics , que Saint Paul , 2. *Corinth.* XII. en fait un dénombrement. Eût-il écrit ainsi à toute une Eglise , si ces faits n'avoient pas été certains ? Un homme peut se vanter à faux d'avoir le don des miracles ; mais il ne fait point croire à d'autres qu'ils ont le même don , s'ils ne l'ont pas.

(51) A la vue même des Payens , comme leur dit Tertullien : *De corporibus nostro imperio excedunt inviti , & dolentes , & vobis presentibus.* On ne parle pas en ces termes d'un fait rare ou douteux.

(52) Le goût de la philosophie s'étoit répandu par-tout ; le Platonisme étoit le système dominant. On ne peut pas dire que le Christianisme se soit établi à la faveur de l'ignorance. Quoique les Apôtres nous paroissent simples & grossiers , ne nous imaginons pas qu'ils aient persuadé des hommes simples & grossiers comme eux. Dieu a voulu confondre la sagesse humaine , par des hommes en qui cette sagesse ne brillât ni par

l'esprit ,
accompli
la Religio
seurs ! On
Cypriens
nobes &
suivans ,
goires de
sebes , de
enfin , u
génies qu
(53) Il
Paul , est
prétendus
à la Rel
sine iſtu
elle de
ment. Co
gré leur
& leur f
leurs ar
(54)
à la lett
Claudien
discum ,
que tout
voir des
Live , m
multa te
applique
celui de
certain ,

du quatrieme Chant. 153

l'esprit, ni par la science. Mais après ce miracle accompli, combien d'illustres esprits soumis à la Religion chrétienne, en deviennent les défenseurs ! On voit dans les trois premiers siècles, des Cypriens, des Tertulliens, des Origènes, des Arnobes & des Lactances : dans les deux siècles suivans, des Athanases, des Basiles, des Grégoires de Nazianze, des Chrysostômes, des Eusèbes, des Jérômes, des Ambroises, des Cyrilles ; enfin, un Augustin, l'un de ces rares & vastes génies qui font l'admiration de tous les siècles.

(53) Il est aisé de railler ce qui, selon Saint Paul, est folie aux yeux des hommes. Que ces prétendus beaux-esprits, qui croient porter coup à la Religion par une raillerie, *telum imbellè, sine ictu*, fassent réflexion qu'il est glorieux pour elle de n'avoir jamais été attaquée plus solidement, Celse, Porphyre & Julien l'Apostat, malgré leur haine contre elle, malgré leur esprit & leur savoir, n'ont pu l'attaquer avec de meilleures armes.

(54) Tertullien renvoie deux fois les Payens à la lettre de Marc-Aurèle sur ce miracle, que Claudien attribue aux enchanteurs, *vis ubi nulla ducum*, &c. de 6. Conf. Hon. On peut objecter que toute Religion & toute nation se vante d'avoir des miracles, parce que, comme dit Tite-Live, *motis in Religionem animis, multa nuntiata, multa temerè credita*. Mais c'est ce qu'on ne peut appliquer à ceux des Chrétiens. Sans parler de celui de la légion fulminante, qui est également certain, quand même le surnom *fulminante*, don-

né à cette légion , seroit antérieur ; quelle longue suite de miracles , attestés par des témoins oculaires & incapables de mensonge ! D'ailleurs , ces miracles sont toujours des preuves de la bonté de Dieu pour les malheureux , comme des guérisons de maladies ; au lieu que ceux que rapportent les Historiens profanes , ou sont ridiculement inutiles , ce qui en prouve la fausseté , comme lorsqu'ils racontent qu'un Devin coupa un caillou en deux avec un rasoir ; qu'une Vestale puisa de l'eau avec un crible percé , &c. ou ne furent réputés prodiges que par l'ignorance des causes naturelles , comme les pluies de sang , dont nos Physiciens rendent aujourd'hui raison , & tous ces phénomènes dans le Ciel , qui n'étoient souvent autre chose que des lumières boréales , très-capables d'effrayer un peuple qui n'en a aucune connoissance.

(55) La figure d'une croix peut paroître dans le Ciel comme d'autres figures , disent des Physiciens , en parlant des parélies. Mais peut-on regarder comme un météore les trois mots grecs , qui furent vus par Constantin & son armée ? C'est ce que ne croit pas M. de Voltaire ; & j'avoue avec lui que nous ne sommes pas obligés de le croire , ni de croire que les soldats qui portoient le *Labarum* , ne pouvoient être blessés. Il est certain que Constantin fit porter le *Labarum* dans ses armées ; ses médailles le prouvent. A l'égard de ces prodiges , celui auquel je m'attache le plus , est la conversion de Constantin. Comment un Empereur Romain , maître du monde , a-t-il pu

embrasse
verain Po
mettre au

(56) O
xix. la f
seures , q
temples

(57) Il
rent quel
que en a
Jésus-Chr
ce silence
der les d
que Jésus
mais qu
leurs for
personna
couvert

(58)
ligion el
celles d
toit de
examine
sein , v
pella le
afin de
dispute
disant
leur dé
disant
injures
d'ensei

du quatrieme Chant. 155

embrasser la Religion de l'humilité ? & le souverain Pontife de la Religion payenne , se soumettre aux évêques chrétiens ?

(56) On lit dans les Actes des Apôtres , chap. xix. la sédition qu'exciterent contre eux les Orfèvres , qui gagnoient leur vie à faire de petits temples d'argent de la grande Diane d'Ephese.

(57) Il est certain que tous les oracles cessèrent quelque tems après Jésus-Christ , & Plutarque en a cherché la cause. Mais doit-on dire que Jésus-Christ les a fait taire en naissant , puisque ce silence n'arriva pas tout-à-coup ? Pour accorder les deux sentimens , je crois qu'on peut dire que Jésus-Christ , en effet , fit taire les Démons ; mais que les Prêtres suppléerent à ce silence par leurs fourberies , & que , se lassant à la fin d'un personnage qui perd tout crédit quand il est découvert , les oracles cessèrent entièrement.

(58) Après quelque tems de cette paix , la Religion essuya une persécution plus dangereuse que celles des Empereurs payens. Julien , qui se van-
toit de la connoître , & qui disoit : *J'ai vu , j'ai examiné , j'ai condamné* , prit contre elle , à dessein , une voie contraire à la violence. Il rappella les exilés pour la cause de l'Arianisme , afin de la rendre méprisnable en y fomentant les disputes. Il ôta aux Chrétiens les biens de l'église , disant que l'Evangile ordonnoit la pauvreté. Il leur défendit de plaider & d'exercer les charges , disant que l'Evangile ordonnoit de souffrir les injures , & de fuir les honneurs. Il leur défendit d'enseigner les belles-lettres , disant que des Chré-

tiens ne doivent pas lire les Auteurs profanes. Enfin, il écrivit contre eux ce livre tant estimé par Libanius, dans lequel, en soutenant qu'on n'eût jamais songé à croire Jésus-Christ un Dieu, si le bon-homme Jean ne s'étoit avisé de le dire, il avoue les miracles de Jésus-Christ. La Religion a triomphé de cette persécution ; & ce que Saint Jean a écrit, a été cru.

(59) Ce n'est point l'autorité des Empereurs qui a fait tomber le paganisme, comme Jurieu l'a prétendu. Rome soutint long-tems ses Dieux : mais la chute de Rome entraîna celle du paganisme.

(60) La punition de ces trois villes a été différente. On ne trouve plus sur la terre aucun reste de Babylone, & l'on ignore où a été sa place. On trouve les restes de Jérusalem, mais nulle trace de son temple. Rome tant de fois ravagée subsiste avec gloire.

(61) Alaric, Roi des Goths, saccagea Rome en 410. Attila, Roi des Huns, surnommé le fléau de Dieu, ravagea en 452 plusieurs villes de l'Italie. Il alloit à Rome ; mais les prières du Pape Saint Léon l'arrêtèrent. Genferic, Roi des Vandales, la prit en 455, & la livra au pillage. Odoacre, Roi des Hérules, acheva en 476 de détruire l'empire Romain en Italie.

(62) Ce n'est pas cette triple couronne qu'ils ont voulu prendre, lorsque l'Amérique n'étoit pas encore connue, que les Empereurs & les Rois ont respecté ; mais le siège sur lequel ils sont assis, & qu'ils eussent respecté bien davantage, s'ils y eussent toujours trouvé des saints,

(63)

(63) Il
déplu au
qu'il est
que, par
toris, au

(64) J
Evangélis

(65) P

rant son
ins. Luc
son Eglise
endormie
Jésus-Ch
Maître ;
Religion
la voix
Thabor
après av
cles, on
Dieu l'a
lents à

Le gr
Terre d
hensible
regarde
un am
qu'elle
d'arrac
des Pré
qui, d
peuple
raison

T

du quatrieme Chant. 157

(63) Il n'est pas étonnant que ce morceau ait déplu au traducteur Allemand de ce Poëme, puisqu'il est protestant; mais il s'est fort trompé lorsque, par l'anneau d'un pêcheur, il a entendu peccatoris, au lieu de piscatoris.

(64) Je parle suivant l'opinion commune. Les Evangélistes ne nomment pas la montagne.

(65) *Petrus verò & qui cum illo erant, gravati erant somno, & evigilantes viderunt majestatem ejus.* Luc. XIX. Jusqu'à la mort de Jésus-Christ, son Eglise, représentée par les Apôtres, est comme endormie. Les Apôtres, après la résurrection de Jésus-Christ, connurent toute la majesté de leur Maître; & le réveil de leur foi a produit à la Religion le témoignage de tant de Martyrs, dont la voix est conforme à celle qu'on entendit sur le Thabor, *ipsum audite*. Mais pourquoi les Apôtres, après avoir vu la transfiguration & tant de miracles, ont-ils eu si long-tems une foi languissante? Dieu l'a permis pour assurer la nôtre. Ils ont été lents à croire, afin que nous ne le soyons pas.

Le grand événement décrit dans ce Chant est la Terre devenue chrétienne, événement incompréhensible quand on y fait attention; parce que nous regardons aujourd'hui la Religion payenne comme un amas d'extravagances, nous nous imaginons qu'elle étoit facile à détruire. Il n'est pas facile d'arracher un peuple à ses idoles, que soutiennent des Prêtres, qu'anime l'intérêt. Ceux des Payens qui, dans le cœur, se moquoient des erreurs du peuple, étoient philosophes, & faisoient de la raison leur Divinité. Il n'étoit pas facile de les

arracher à cette idole. Et comment un Empereur Romain qui, comme Souverain Pontife, réunissoit en lui le Sacerdoce & l'Empire, a-t-il pu reconnaître, dans ceux des Chrétiens qui se disoient Evêques, une autorité supérieure à la sienne? Pour quoi Constantin n'a-t-il pas songé à donner à la ville qu'il aimoit tant, la primauté du siege dans l'Eglise, sous prétexte que Rome étoit encore toute payenne? Mais un miracle bien plus étonnant, est la conversion de ces milliers de Juifs, qui formèrent tout-à-coup l'Eglise de Jérusalem. Ce n'étoient pas des idoles qu'ils quittoient; mais une loi que le vrai Dieu leur avoit donnée, des sacrifices qu'il avoit demandés, un temple où il avoit voulu être adoré. Il falloit que de très-charnels qu'ils étoient, ils devinssent tout-à-coup tout spirituels; qu'ils reconnussent que toutes leurs cérémonies n'avoient été que des ombres; qu'ils regardassent comme leur Dieu un homme qu'ils avoient crucifié avec des scélérats; & comme leurs freres, ces Gentils qu'ils avoient toujours méprisés. Cependant Saint Pierre, par un premier discours, convertit trois mille Juifs, & par un autre cinq mille; tandis que Saint Paul, qui dans l'Aréopage parle avec tant d'éloquence à la raison humaine, ne changea que deux ou trois Auditeurs. Il ne parloit pas cependant des humiliations de Jésus-Christ dans l'Aréopage; mais d'un Dieu créateur du ciel & de la terre, & d'un premier homme dont tous les autres sont sortis; d'un Dieu qui les jugera tous, le jour qu'il ressuscitera les morts. Ces Grecs, si savans & si spirituels, ne peuvent comprendre ces vérités.

tandis qu
comme j

De la
Celui q
D'épin
Dans l

Fin

du quatrieme Chant. 159

imperer
éuniffon
u recon
disoien
e? Pour
ner à la
ege dan
ore tout
nant, et
i forme
'étoien
e loi que
ces qu'il
oulu être
étoien
qu'il
'avoien
comme
tifié avec
Gentil
ant Saint
tit trois
ndis que
rec tant
gea que
pendant
éopage
erre, &
res sont
our qu'il
ns & à
vérités.

ndis qu'en écoutant Saint Pierre, tant de Juifs ,
comme je l'ai dit , changés tout-à-coup ,

Reconnoissent pour Roi

*De la Jérusalem , éternelle , invisible ,
Celui qui dans la leur , traité de Roi risible ,
D'épines couronné par la main d'un bourreau ,
Dans les fiennes pour sceptre a vu mettre un roseau.*

Fin des Notes du quatrieme Chant.

CHANT CINQUIEME.

LE Verbe égal à Dieu, splendeur de sa lumière, (1)
 Avant que les mortels sortis de la poussière ,
 Aux rayons du soleil eussent ouvert les yeux :
 Avant la terre , avant la naissance des cieux ,
 Eternelle puissance , & sagesse suprême ,
 Le Verbe étoit en Dieu, Fils de Dieu, Dieu lui-même.

Fils de Dieu, cependant Fils de l'homme à la fois ,
 Peut-il toujours égal ?... Je m'arrête , & je crois.
 Foible & fiere raison , dépouille ton audace ,
 Le vent souffle : qui peut en découvrir la trace ? (2)
 Etonnés de son bruit , nous sentons son pouvoir :
 Notre oreille l'entend , notre œil ne le peut voir.
 Quelque trouble ici-bas que mon ame ressente ,
 La Foi , fille du Ciel , devant moi se présente.
 Sur une ancre appuyée , elle a le front voilé ;
 Et m'éclairant du feu dont son cœur est brûlé :
 « Viens, dit-elle , suis-moi. L'éclat que je fais luire ,
 » Quand tu baisses les yeux , suffit pour te conduire.
 » Est-ce le tems de voir , que le tems de la nuit ?
 » En attendant le jour , docile à qui t'instruit ,
 » Tu dois , à chaque pas , plus adorer qu'entendre ,
 » Plus croire que savoir , & plus aimer qu'ap-
 » prendre.

Faut-il , dit le Dérègle , enchaîner la raison ? (3)

Chant cinquieme. 161

N'est-elle pas du Ciel le plus précieux don ?
Et pouvons-nous penser qu'en nous l'Etre suprême
Veuille étouffer un feu qu'il alluma lui-même ?

Il l'alluma sans doute , & cet heureux présent ,
Par son premier éclat , guidoit l'homme innocent.
Aujourd'hui presque éteinte , une flamme si belle
Ne prête qu'un jour sombre à l'ame criminelle : (4)
Mais la Foi le ranime avec un feu plus pur ;
Et d'indignes mortels l'osent trouver obscur !
Quand par bonté pour eux un Dieu se manifeste ,
Il leur en dit assez , qu'ils ignorent le reste.
Jusques au tems prescrit le grand Livre est scellé. (5)

Pour nous confondre, hélas! que n'a-t-il pas voilé ?
Pourrons-nous pénétrer ses mystères sublimes ,
Quand ses moindres secrets sont pour nous des
abîmes ?

La nature à nos yeux sans cesse vient s'offrir :
Le Livre à tout moment semble prêt à s'ouvrir. (6)
Que de siècles perdus sans que rien nous attire
A rechercher du moins ce que l'homme y peut lire !
Et lorsque nos besoins , le tems & le hasard
Nous contraignent enfin d'y jeter un regard ,
Instruits de quelques faits , en savons-nous les
causes ? (7)

Attentif au spectacle , en vain tu te proposes ,
Philosophe orgueilleux , d'en suivre le dessein ;
En vain tu veux chercher la nature en son sein :
Là , tu trouves écrit : *Arrête , téméraire !*
Nul de vous n'entrera jusqu'en mon sanctuaire. (8)
Oui , même en ces objets si présens à nos yeux ,

Tout devient invifible à l'œil trop curieux ;
 Et celui qui captive une mer furieufe ,
 Borne auffi des humains la vue ambitieufe.
 Pour fonder la nature ils font de vains efforts :
 Ils en verront les jeux , & jamais les refforts (9)
 Par-tout elle nous crie : *Adorez votre Maître ;*
Contemplez , admirez , jouiffez fans connoître.
 D'une attentive étude embraffant le parti ,
 Du fein de l'ignorance un mortel eft parti.
 A-t-il tout parcouru ? Pour fruit de tant de peine ,
 A l'ignorance encor fon favoir le ramene.
 Tu rougis , fier mortel ! prête à me démentir ,
 Ta vanité murmure ; il faut l'anéantir.
 De tes fameux progrès cherchons quelle eft la gloire :
 Faisons de ton efprit l'humiliante hiftoire.

L'intérêt nous donna nos premières leçons : (10)
 L'amour de nos troupeaux , le foin de nos moissons
 Nous firent d'un tems cher devenir économes ,
 Et la néceffité nous rendit Aftronomes.
 Pouvions-nous mieux régler nos travaux & nos
 jours ,
 Que fur ces corps brillans , fi réglés dans leurs cours ?
 Le peuple qui du Nil cultivoit le rivage ,
 Les observa long-tems fous un ciel fans nuage.
 Pour mieux les contempler fous différens cantons ,
 Il les partage entr'eux , & leur cherche des noms.
 Caffini , Galilée , excufez vos ancêtres :
 Leurs yeux accoutumés à des objets champêtres ,
 Ne virent dans le ciel que chiens , béliers , tau-
 reaux ;
 Vous y faurez un jour porter des noms plus beaux :

Saturne
 Mais de
 Les non
 Imprim
 Otroph
 De fon
 Horace
 En naiff
 Sur la v
 Dans c
 Acheto
 Vous-m
 Ses yeu
 Qu'il v
 D'une
 Rappel
 Mais q

Par for
 Qu'un
 Vil peu
 D'un i
 Si ce n

Le Cie
 Le feu
 De tes
 Verron
 Raffur
 Amule
 Et tant
 Si foll

Chant cinquieme. 163

Saturne & Jupiter vanteront leur cortège. (11)
Mais de l'antiquité , quel est le privilege !
Les noms qu'auront forgés ces grossiers laboureurs ,
Imprimeront en nous d'éternelles erreurs.
O trop heureux l'enfant qui naît sous la balance ! (12)
De son cruel voisin détestons la puissance.
Horace frémit , s'il sait que le hasard , (13)
En naissant , l'a frappé de ce triste regard.
Sur la voûte des cieus notre histoire est écrite.
Dans ce Livre fatal plus d'un Cardan médite : (14)
Achetons leur faveur. Richelieu , Mazarin ,
Vous-mêmes prodiguez vos bienfaits à Morin : (15)
Ses yeux lisent un chiffre impénétrable aux vôtres :
Qu'il vous fasse trembler , faites trembler les autres.
D'une éternelle nuit le peuple menacé , (16)
Rappelle par ses écrits le soleil éclipsé.
Mais quel corps menaçant vient troubler la nature (17)
Par son étincelante & longue chevelure !
Qu'un si grand appareil annonce de fureur !
Vil peuple , il ne doit point te causer de terreur :
D'un important courroux ces députés sinistres ,
Si ce n'est pour des Rois , partent pour des Ministres.
Le Ciel a du loisir , ou nous fait trop d'honneur ;
Le seul cri d'un hibou peut nous flétrir le cœur. (18)
De tes astres , ô ciel , n'éteints pas la lumière :
Verrons-nous sans pâlir tomber notre salière ? (19)
Rassurez-vous , devins , charmes , enchantemens ,
Amulettes , anneaux , baguettes , talismans ; (20)
Et tant d'autres secours qu'embrasse une ignorance ,
Si folle dans sa crainte & dans son espérance.

De toutes nos erreurs quand le nombreux es-
fain, (21)

Dans l'Egypte produit, s'échappa de son sein,
L'amour d'un doux climat l'emporta dans la Grece.
Un peuple, qu'endormoient dans une longue ivresse
La musique, les vers, les danfes & les jeux,
D'Apelle, de Scopas, & d'Homere amoureux,
Consacrant aux beaux arts ses yeux & ses oreilles,
Du ciel & de la terre oublia les merveilles.

Leurs sages rarement en parurent frappés;
Et jamais les Romains n'en furent occupés.
Tout plein de son héros, au lieu de la nature, (22)
Lucrece leur chanta les rêves d'Epicurè.

Ambitieux de vaincre, & non de discourir,
L'art des enfans de Mars fut l'art de conquérir. (23)
L'étude a peu d'attraits pour les maîtres du monde.
Le soleil, disoient-ils, va se coucher dans
l'onde; (24)

La voûte dont le cercle a pour base la mer,
Sous son dôme brillant couvre la terre & l'air;
Et le vieux Océan, pere de la nature,
Etend autour de nous son humide ceinture.
Tels étoient leurs progrès, lorsque du vrai sa-
voir (25)

La fureur des combats éteignit tout espoir.

Foible par sa grandeur, ce n'étoit qu'avec peine
Que sur la terre encor Rome étendoit sa chaîne.
D'esclaves trop nombreux son empire accablé,
Malgré son double appui se sentit ébranlé; (26)
Et lorsque par les mains du conquérant Hérule,
Le trône des Césars tomba sous Augustule,

Sa chûte
Le fameu
Jeta les fo
Que, sou
Le peupl
Du jour
la gloire
Eut enfi

Jour c
Antique
Par la d
Le barb

Que r

Mais po
Sont-ils
L'igno
Que cr
Depuis
Trouv

Forme

Qui, l
Catég
Quand

De
Trouv
Et la

Chant cinquieme. 165

Sa chute fit trembler celui des Constantin.
Le fameux imposteur , suivi des Sarrafins ,
Jeta les fondemens d'un pouvoir formidable , (27)
Que , sous un autre nom , rendit plus redoutable
Le peuple que l'Euxin vomit de ses marais ;
Du jour que le second de ses fiers Mahomets ,
La gloire du Croissant , & la terreur du monde ,
Eut enfin foudroyé Byzance & Trébifonde.

Journal cruel ! jour fatal ! où , sur tant de trésors ,
Antiques monumens respectés jusqu'alors ,
Par la destruction signalant sa puissance ,
Le barbare étendit sa stupide vengeance.

Que nos plus beaux palais de cendres soient cou-
verts ! (28)

Mais pourquoi tant d'écrits , à nos regrets si chers ,
Sont-ils brûlés par toi , vainqueur impitoyable ?
L'ignorance à tes vœux sans doute est favorable.

Que crains-tu ? son empire est par-tout affermi ,
Depuis que du bon sens un savoir ennemi ,
Trouvant l'art d'obscurcir le maître des téné-
bres , (29)

Forme dans ses écrits tous ces docteurs céle-
bres , (30)

Qui , le dilemme en main , prétendent de l'abstrait
Catégoriquement diviser le concret.

Quand viendra ton vengeur , ô raison qu'on outrage ?

De tant de mots pompeux le superbe étalage
Trouvoit de tous côtés d'ardens admirateurs ,
Et la nature entière étoit sans spectateurs.

L'intérêt cependant va nous rapprocher d'elle.
Un Génois nous apprend , quelle étrange nou-
velle ! (32)

Qu'au-delà de ce monde il est un monde encor ,
Monde , dont l'habitant abandonne tout l'or.
Nous volons. Quel que soit l'objet qui nous anime,
Comment de tant de mers franchissons - nous l'a-
bîme ?

Si long-tems sur sa feuille attaché dans un coin ,
Par quel effort l'insecte a-t-il rampé si loin ?
Un aimant , (le hasard dans l'air le fit suspen-
dre) (32)

En regardant le pôle , aux yeux qu'il dut surprendre ,
Révéla cet amour qu'on ne soupçonnoit pas ;
Amour heureux pour nous , & fatal aux Incas. (33)
Nos flottantes forêts couvrent le sein de l'onde ;
La boussole nous rend les citoyens du monde.
Des deux Indes pour nous elle ouvre tous les ports ;
Et nous en rapportons par elle les trésors.
Tant d'objets différens, tant de fruits, tant de plan-
tes ,

(Que de l'esprit humain les conquêtes sont lentes !)
Donnent enfin naissance aux desirs curieux ;
Et la terre ramène à l'étude des cieux.

Foibles amas de sable , ouvrages de la cendre ,
Deux verres , (le hasard vient encor nous l'ap-
prendre) (34)

L'un de l'autre distans , l'un à l'autre opposés ,
Qu'aux deux bouts d'un tuyau des enfans ont pla-
cés ,

Font crier en Zélande , ô surprise ! ô merveille !

Et le Toi
De Ptol
Il brise l
Tout cha
La terre l
Dans un
Centre d
Va voir t
En vain l
Et six ans
D'un syst
La terre ,
Emporte

D'un
Vous tire
Pourquo
Veut-il n
Sans un
Celui qu
Ne nous
Et lorsqu
Où s'enf
Pour re

Vers de

A pein
A plus d
Que l'or
Naître l

Et le Toscan fameux à ce bruit se réveille.
De Ptolomée alors , armé de meilleurs yeux ,
Il brise les crystaux , les cercles & les cieux ;
Tout change : par l'arrêt du hardi Galilée ,
La terre loin du centre est enfin exilée.
Dans un brillant repos , le soleil , à son tour ,
Centre de l'univers , roi tranquille du jour , (35)
Va voir tourner le ciel & la terre elle-même,
En vain l'Inquisiteur croit entendre un blasphème ,
Et six ans de prison forcent au repentir , (36)
D'un système effrayant l'infortuné martyr ;
La terre , nuit & jour à sa marche fidelle ,
Emporte Galilée & son juge avec eile.

D'un monde encore nouveau , que d'habitans
obscurs (37)

Vous tirez du néant , illustres Réaumurs !
Pourquoi , sans spectateur , tout un peuple en silence
Veut-il nous dérober tant de magnificence ?
Sans un verre , nos yeux ne le connoïtroient pas.
Celui qui fit ces yeux pour veiller sur nos pas ,
Ne nous en donne point pour voir tous ses ouvrages ;
Et lorsque nous voulons percer jusqu'aux nuages
Où s'enferme ce Dieu , de ses secrets jaloux ,
Pour regarder si haut , quels yeux espérons-
nous ? (38)

Vers de terre , à la terre arrêtez votre vue.

A peine sa beauté , jusqu'alors inconnue ,
A plus d'une merveille eut su nous attacher ,
Que l'on vit en tous lieux , du soin de les chercher ,
Naître l'heureux dégoût des questions si folles ,

Dont l'antique tyran des bruyantes écoles ,
 Le héros de Stagyre animoit la fureur. (39)
 Du vide , la nature avoit encor horreur. (40)
 Rassurons - nous , pourtant. Le jour commence
 naître ;
 Nous allons tous penser : Descartes va paroître.

Il vit toujours caché ; mais ses brillans tra-
 vaux (41)
 Forment ses sectateurs , ainsi que ses rivaux.
 Ils tiennent tout de lui , leurs armes & leur gloire
 Et même ses vainqueurs lui doivent leur victoire.
 Nous pouvons aujourd'hui porter plus loin nos pas
 Nous courons ; mais sans lui nous ne marche-
 rions pas. (42)
 Si la France n'eût point produit cette lumière,
 Londres de son Newton ne seroit pas si fiere.

Par eux l'esprit humain , qu'ils honorent tous
 deux ,
 Instruit de sa grandeur , la reconnoît en eux.
 Mais si-tôt que trop loin l'un ou l'autre s'avance,
 L'esprit humain par eux apprend son impuissance.
 Descartes, le premier , me conduit au conseil , (43)
 Où du monde naissant Dieu regle l'appareil.
 Là , d'un cubique amas , berceau de la nature ,
 Sortent trois élémens de diverse figure ; (44)
 Là , ces angles qu'entre eux brise leur frottement,
 Quand Dieu, qui dans le plein met tout en mouve-
 ment ,
 Pour la première fois fait tourner la matière ,
 Se changent en subtile & brillante poussière.

Newton

Newton
 Dans un
 Exerçan
 Par les m
 Tandis q
 Vers un
 Qui peul
 Décrire l
 L'Algebr
 De ses h

Vous,
 eût pu c
 Des trav
 si j'ose v
 Dites-mo
 Ce corps
 La pesan
 Explique

Au sort
 Quel ord
 Et quel h
 Chercher
 Qui bien
 Se confo
 t
 Dans un
 v
 Commen
 r
 Attaquer
 Tome

Chant cinquieme. 169

Newton ne la voit pas ; mais il voit , ou croit voir ,
Dans un vide étendu tous les corps se mouvoir.
Exerçant l'un sur l'autre un mutuel empire , (45)
Par les mêmes liens l'un & l'autre s'attire ;
Tandis qu'au même instant , & par les mêmes loix ,
Vers un centre commun tous pesent à la fois.
Qui peut , entre ces corps de grandeur inégale , (46)
Décrire les combats de la force centrale ?
L'Algebre , avec honneur débrouillant ce chaos ,
De ses hardis calculs hériffe son héros.

— Vous , que de l'univers l'Architecte suprême (47)
Aût pu charger du soin de l'éclairer lui-même ,
Des travaux qu'avec vous je ne puis partager ,
Si j'ose vous distraire , & vous interroger ,
Dites-moi quel attrait à la terre rappelle
Ce corps que dans les airs je lance si loin d'elle ; (48)
La pesanteur... Déjà ce mot vous trouble tous.
Expliquez-moi du moins ce qui se passe en vous.

Au sortir d'un repas , dans votre sein paisible , (49)
Quel ordre renouvelle un combat invisible ?
Et quel heureux vainqueur a pu si promptement
Chercher , saisir , dompter , broyer cet aliment ,
Qui bientôt , liqueur douce , ira de veine en veine
Se confondre en son cours dans le sang qui l'en-
traîne ?
Dans un autre combat , non moins cher à nos
vœux , (50)
Comment peut une écorce , espoir d'un malheu-
reux ,

Attaquer , conquérir , enchaîner l'ennemie ,

Qui , tantôt en fureur , & tantôt endormie ,
 A fait treve avec nous le jour de son sommeil ;
 Mais au jour de colere , exacte à son réveil ,
 Elle rallume un feu qui dans nos yeux pétille.
 Tous nos esprits subtils , vagabonde famille ,
 S'égarant dans leur course, en désordre comme eux
 L'ame même s'oublie ; & , dans ce trouble affreux
 La mort , prête à frapper , déjà leve sa foudre.
 Que d'alarmes ! quels maux apaise un peu de poudre !

De systêmes savans épargnez-vous les frais ,
 Et ces brillans discours qui n'éclairent jamais (51)
 Avouez-nous plutôt votre ignorance extrême :
 Hélas ! tout est mystere en vous-même , à vous-même.

Et nous voulons encor qu'à d'indignes sujets ,
 Le Souverain du monde explique ses projets ;
 Quand ce corps , de notre ame esclave méprisable
 Lui cache ses secrets d'un voile impénétrable ,
 De la Religion si j'éteins le flambeau ,
 Je me creuse à moi-même un abîme nouveau.
 Délite , que pour toi la nuit devient obscure !
 Et de quel voile encor tu couvres la nature !
 A tes yeux , comme aux miens , peut-elle rappeler
 Celui qui pour un tems ne veut que m'exiler ?
 Si la terre n'est point un séjour de vengeance ,
 Peux-tu dans cet ouvrage admirer sa puissance ?
 La peste la ravage , & d'affreux tremblemens (52)
 Précèdent la fureur de ses embrâsemens.
 Le froid la fait languir ; la chaleur la dévore ;
 Et , pour comble de maux , son Roi la déshonore.
 L'être pensant , qui doit tout ordonner , tout voir

Dans ses
 Jouet in
 Est un Ro
 Et le jour
 Son Etat
 Tout pér
 Tu le fa
 Par quel
 Que n'av
 S'il ne l'a
 S'il ne l'a
 Tu t'effo
 D'arrach
 Pour mo
 Il suffit q
 J'en vois
 Qui con
 Oui , l
 L'univer
 Le temp
 Cet imm
 Doit , pa
 Et rendr
 Ce tribu
 Quand ,
 La natur
 Avec le c
 De l'hon

Chant cinquieme. 171

Dans ses tristes états, aveugle, & sans pouvoir,
Jouet infortuné de passions cruelles,
Est un Roi qui commande à des sujets rebelles; (53)
Et le jour de sa paix est le jour de sa mort.
Son Etat, tu le fais, attend le même sort:
Tout périra; le feu réduira tout en cendre. (54)
Tu le fais dès long-tems; mais sauras-tu m'apprendre
Par quel caprice un Dieu détruit ce qu'il a fait?
Que n'avoit-il du moins rendu le tout parfait?
S'il ne l'a pu, ce Dieu, qu'a-t-il donc d'admirable?
S'il ne l'a pas voulu, te semble-t-il aimable?
Tu t'efforces en vain, toi, qui prétends tout voir,
D'arracher le rideau qui fait ton désespoir.
Pour moi, j'attends qu'un jour Dieu lui-même l'en-
leve;
Il suffit qu'un instant la foi me le souleve.
J'en vois assez, & vais t'apprendre sa leçon,
Qui console à la fois le cœur & la raison.

Oui, le tout doit répondre à la gloire du Maître;
L'univers est son temple, & l'homme en est le
Prêtre: (55)

Le temple inanimé, sans le Prêtre, est muet.
Cet immense univers, de la main qui l'a fait,
Doit, par la voix de l'homme, adorer sa puissance,
Et rendre le tribut de la reconnoissance.
Ce tribut dura peu; l'ordre fut renversé,
Quand, par le Prêtre ingrat, le Dieu fut offensé:
La nature perdit toute son harmonie;
Avec le criminel la terre fut punie.
De l'homme & de ses fils le déplorable sort

Fut la pente au péché, l'ignorance & la mort. (56)
Mais ses fils n'étoient pas ; une race future....
 Lorsque le Créateur frappe sa créature,
 Est-ce à notre justice à mesurer ses coups ? (57)
 Et ce qu'un Dieu se doit , mortels , le savez-vous ?

La terre ne fut plus un jardin de délices. (58)
 Ministre cependant de nos derniers supplices,
 Et maintenant si prompt à les exécuter,
 La mort, sous un ciel pur, sembloit nous respecter.
 Hélas ! cette lenteur à prendre ses victimes,
 Ne fit que redoubler notre ardeur pour les crimes.
 Une seconde fois frappant notre séjour, (59)
 Le ciel défigura l'objet de notre amour.
 La terre, par ce coup jusqu'au centre ébranlée,
 Hideuse en mille endroits, & par-tout désolée,
 Vit sur son sein flétri les cavernes s'ouvrir, (60)
 Les pierres, les rochers, les sables la couvrir,
 Et s'élever sur elle en ténébreux nuages,
 De funestes vapeurs, meres de tant d'orages.
 Les saisons en désordre & les vents en courroux
 Fournissent à la mort des armes contre nous ;
 Et toute la nature, en ce tems de souffrance ;
 Captive, gémissante, attend sa délivrance ;
 Au criminel soumise, obéit à regret,
 Se cache à nos regards, & soupire en secret.
 Oui, tout nous est voilé, jusqu'au moment terrible,
 Moment inévitable, où Dieu, rendu visible,
 Précipitant du ciel tous les astres éteints,
 Remplacera le jour, & sera pour ses Saints (61)
 Cette unique clarté si long-tems attendue.
 Pour eux-mêmes sévère, ici bas à leur vue

Il se m
 Condu
 De qu
 Par gra
 Qui la
 Qui ne
 Ainsi d
 Dans u
 Et je ne
 Chatim

 Si ma
 Elle me
 Quel or
 L'unité
 Combie
 Historie
 Dogmes
 Tout s'
 A la vér
 Déistes,
 Nous sai
 Que vou
 Quand v

 Pourroit
 Permettr
 D'abuser

 Par que
 Ce menf
 f

Chant cinquieme. 173

Il se montre, il se cache ; & , par l'obscurité, (62)
Conduit ceux qu'autrefois perdit la vanité.
De quoi se plaindre ? Il peut nous ravir sa lumière ;
Par grace il ne veut pas la couvrir toute entière.
Qui la cherche, est bientôt pénétré de ses traits ;
Qui ne la cherche pas , ne la trouve jamais.
Ainsi de nos malheurs j'explique le mystère.
Dans un maître irrité , j'admire un tendre père ;
Et je ne vois par-tout que rigueurs & bontés,
Chatimens & bienfaits, ténèbres & clartés.

Si ma Religion n'est qu'erreur & que fable, (63)
Elle me tend , hélas ! un piège inévitable.
Quel ordre ! quel éclat ! & quel enchaînement !
L'unité du dessein fait mon étonnement.
Combien d'obscurités tout-à coup éclaircies !
Historiens , Martyrs , figures , prophéties ,
Dogmes , raisonnemens , écrits , tradition ,
Tout s'accorde , se suit ; & la séduction
A la vérité même en tout point est semblable.
Désistez , dites-nous quel génie admirable
Nous fait de toutes parts si bien envelopper ,
Que vous devez rougir vous-même d'échapper ?
Quand votre Dieu pour vous n'auroit qu'indiffé-
rence ,

Pourroit-il , oubliant sa gloire qu'on offense ,
Permettre à cette erreur , qu'il semble autoriser ,
D'abuser de son nom pour nous tyranniser ?

Par quel crédit encor , si loin de sa naissance, (64)
Ce mensonge en tous lieux a-t-il tant de puis-
sance ? (65)

De l'Islande à Java , du Mexique au Japon ,
 Du hideux Hottentot jusqu'au tranfi Lapon ,
 Nos Prêtres de leur zele ont allumé les flâmes ;
 Ils ont courû par-tout pour conquérir des ames ;
 Des esclaves par-tout ont chéri leurs vainqueurs :
 Que leur fable est heureuse à soumettre les cœurs !

Si des rives du Gange aux rives de la Seine , (66)
 Entraînés par l'ardeur qui vers eux nous entraîne ,
 D'éloquens Talapoins , munis d'un long ser-
 mon , (67)

Accouroient nous prêcher leur Sommonokodon ;
 Ou que , Prédicateurs au bon sens moins contraires,
 L'Alcoran dans leurs mains, des Derviches austeres,
 De par le grand Prophete , en termes foudroyans,
 Vinssent nous proposer d'être de vrais croyans :
 Quelle moisson de cœurs feroient de tels Apôtres ?
 Leurs peuples cependant ont tous reçu les nôtres.
 Un Dieu né dans le sein de la virginité ,
 Un Dieupauvre , souffrant, mort, & ressuscité, (68)
 Ne commande par eux que pleurs & pénitence.
 Est-ce de leurs discours la brillante éloquence ,
 Qui peut à sa pagode arracher un Chinois ? (69)
 Quel champ pour l'orateur que la crêche & la croix !

Celui qui l'a prédit opere ce miracle.
 Tout peuple, toute terre entendra son oracle. (70)
 Sa loi sainte sera publiée en tous lieux :
 Je me sou mets sans peine à ce joug glorieux.
 Quoique captive , enfin , la raison qui m'éclaire,
 N'y voit point de lumiere à la sienne contraire.
 Mais son flambeau s'unit au flambeau de la foi, (71)

Chant cinquieme. 175

Et toutes deux ne sont qu'une clarté pour moi.
Le Verbe s'est fait chair; je l'adore, & m'écrie :
Trois fois Saint est le Dieu qui m'a donné la vie.

De l'horreur du néant à ton ordre tout sort :
En toi seul est la vie, & sans toi tout est mort,
O sagesse ! ô pouvoir dont le monde est l'ouvrage,
Du Très-haut, ton égal, la parole & l'image !
Quand sous nos traits cachés, tu parus ici-bas,
Les ténèbres, grand Dieu ! ne te comprirent pas.
Aujourd'hui que ta gloire éclate à notre vue,
Que ta Religion est par-tout répandue ;
De superbes esprits, ivres d'un faux savoir,
Quand tu brilles sur eux, refusent de te voir.
Leur déplorable sort ne doit point nous surprendre ;
Les ténèbres jamais ne pourront te comprendre.
L'aveugle, environné de l'astre qui nous luit,
Couvert de ses rayons, est toujours dans la nuit.
En vain ces insensés parlent d'un premier Être :
Sanstoi, Verbe éternel, peuvent-ils le connoître ? (72)
Ouvre leurs cœurs, mes vers ne les pourront ouvrir.
Change-les. Mais pour eux quand je veux t'attendrir,
Moi-même ai-je oublié que ton arrêt condamne
Le pécheur insolent, dont la bouche profane,
Aux hommes, sans ton ordre, ose annoncer ta Loi ?
Et dois-je t'implorer pour d'autres que pour moi ?
L'impiété s'armoit d'une fureur nouvelle :
L'Arche sainte en péril m'a fait trembler pour
elle ; (73)

Et j'ai cru que ma main la pourroit soutenir ;
Oui, j'ai couru. Tu vas peut-être m'en punir ;
Et mon zele peut-être irrite ta colere,

176 *La Religion, Chant V.*

Quand je crains pour ta gloire & celle de ton Pere,
O crainte, que la foi doit chasser de mon cœur ! (74)
Tu n'as point parmi nous besoin d'un défenseur..
Du Prince des Enfers que la rage frémissé ;
Qu'il ébranle, s'il se peut, ton auguste édifice :
Quand mes yeux le verroient tout prêt à succomber,
L'Arche du Dieu vivant ne peut jamais tomber.

Fin du cinquieme Chant.

DU C

(1) « II

égal : i

» S'il n'a

» ce qu'i

» manqu

» fuet s

(2) Sp

sed ne scis

(3) Co

gnance e

certitud

& non d

vérité ré

démonst

tration,

C'est le

Répliqu

démonst

ment d'

la raiso

une pro

(4) I

sens, l

condui

NOTES

DU CINQUIEME CHANT.

(1) « **D**IEU ne produit nécessairement que son égal : il n'a créé tout le reste que par sa bonté. S'il n'avoit rien créé , l'être manqueroit à tout ce qu'il n'auroit pas voulu faire. Mais rien ne lui manqueroit , parce qu'il est celui qui est. M. Bos-
suet »

(2) *Spiritus ubi vult spirat, & vocem ejus audis ; sed nescis unde veniat, aut quò vadat.* JOAN. III.

(3) Ceux qui opposent aux Mysteres la répugnance de la raison, ne font pas attention que la certitude d'une vérité vient de sa démonstration , & non du consentement de notre raison. Or toute vérité révélée est démontrée : la révélation est la démonstration ; & toute vérité qui a une démonstration , a autant de certitude qu'elle en doit avoir. C'est le principe que Locke établit dans sa troisième Réplique à Stillinfiée. *La fidélité de Dieu est une démonstration à tout ce qu'il révèle , & le manquement d'une autre démonstration , (savoir celle que la raison y pourroit ajouter) ne rend pas douteuse une proposition démontrée.*

(4) Nous ne pouvons avoir que trois guides , les sens , la raison , la révélation. Les sens ne nous conduisent qu'aux choses matérielles , & encore

avec incertitude. L'ame étant enveloppée dans le corps, la raison, qui ne nous conduit aux choses spirituelles qu'avec incertitude, ne peut être le seul fondement d'une Religion, comme les Décistes le prétendent. La diversité des systèmes de métaphysique, prouve l'incertitude de la raison. Il faut donc un autre flambeau à des ames qui sont, comme dit Virgile, *clausa tenebris, & carcere cæco*.

(5) *Clausi sunt, signatique sermones usque ad præfinitum tempus.* Dan. XII.

(6) Salomon qui avoit reçu des connoissances si admirables, & qui avoit tant écrit sur les animaux & sur les plantes, fait cet aveu : *Intellexi quid omnium operum Dei, nullam possit homo invenire rationem eorum quæ fiunt sub sole, & quanto plus laboraverit ad querendum, tanto minus inveniat.* Nous pouvons dire aujourd'hui, ce que Salomon disoit alors. Combien de secrets sont encore cachés dans la majesté de la nature ! suivant l'expression de Pline : *Omnia in majestate naturæ abdita.* Devons nous donc être étonnés si les secrets divins sont cachés pour nous dans la majesté de la Religion ?

(7) Les faits mêmes ne sont pas toujours certains, lorsque, pour être découverts, ils demandent du tems, de la patience & de la sagacité. Les observateurs ne s'accordent pas toujours entr'eux.

(8) Les substances mélangées, auxquelles nous donnons le nom de *monstreuses*, ne produisent jamais. Voilà un fait que l'expérience rend certain, & dont la Physique n'explique point la cause.

Pourqu
Dieu
n'existo
tures,

(9) M
découv
plier

(10)
que, fi
Egyptie
» nuag

» à ob
» terre
» mens
» l'arpe

(11)
Médis
& M. C
turne q

(12)
avoit f
Nous a

pas reg
lie, qu
& d'esp

(13)
race. E
deux c
noms.

conféq
bizarre
(14)

du cinquieme Chant. 179

pourquoi le mulet n'a-t-il jamais de postérité? Dieu ne le veut pas. Les substances mélangées n'existoient pas, quand Dieu bénit toutes les créatures, & leur ordonna de multiplier.

(9) Nous nous vantons dans notre siècle d'avoir découvert l'électricité; quand pourrons-nous l'expliquer?

(10) L'astronomie, la géométrie, l'arithmétique, filles de l'intérêt, commencerent chez les Egyptiens. « Comme leur ciel étoit pur & sans nuage, dit M. Bossuet, ils furent les premiers à observer les astres; & pour reconnoître leurs terres, couvertes tous les ans par les débordemens du Nil, ils furent obligés de recourir à l'arpentage. »

(11) Les satellites de Jupiter furent appelés les *Médecis* par Galilée, qui vivoit sous les *Médecis*; & M. Cassini appella *Bourbons*, les satellites de Saturne qu'il découvrit sous Louis XIV.

(12) Un Historien a prétendu que cette raison avoit fait donner le surnom de *Juste* à Louis XIII. Nous avons vu M. le Comte de Boulainvilliers ne pas regarder l'astrologie judiciaire comme une folie, quoiqu'il eût d'ailleurs beaucoup de science & d'esprit.

(13) *Sen Libra, seu me Scorpius aspicit*, dit Horace. Et pourquoi cette différence si grande entre deux constellations si voisines? la différence des noms. Les laboureurs de l'Egypte ignoroient la conséquence qu'auroient un jour tous ces noms bizarres, qu'ils donnerent sans raison.

(14) Cardan, fameux Médecin & Astrologue, fut

un de ces hommes qui en imposent aux autres avec un peu de science, & beaucoup d'effronterie. Il eut l'impiété de tirer l'horoscope de Jésus-Christ. Il avoit prédit une vie longue & brillante à son fils aîné, qui cependant à l'âge d'environ trente ans eut la tête coupée à Milan, pour avoir empoisonné sa femme. Gassendi rapporte ce fait dans sa Mé-téorologie. On prétend que Cardan, qui avoit prédit le tems de sa mort, se laissa mourir de faim, quand le tems prédit arriva.

(15) Astrologue qui eut accès auprès de ces deux Ministres, & une pension du second.

(16) Cette folie de vouloir délivrer le soleil par de grand cris & des bruits de chaudron, se pratique encore en Egypte. Virgile prétend que le soleil fut attristé de la mort de César, *caput obscurâ nitidum ferrugine texit*, & que cet astre nous avertit des grands événemens: *Ille etiam cecos instare tumultus saepe monet*. Comme nos Astronomes ont enfin rassuré les peuples contre les éclipses, le soleil a beaucoup perdu de son crédit : mais quel crédit ne conserve pas encore la lune !

(17) Au rapport de Virgile, on ne vit jamais tant de comètes qu'à la mort de César, *nec divi toties arsere cometae*. N'étoit-il pas un homme assez important, pour en mériter ? Cette ancienne opinion commence à se dissiper. Dans une compagnie cependant où l'on se moquoit d'une pareille crainte, un Prince répondit fort sérieusement aux railleurs : *Il est aisé pour vous de rire des comètes ; vous n'êtes pas Princes*. Les comètes n'ont encore été fatales qu'aux Philosophes, par les folies qu'elles

qu'elles
ce fut u
trop pr
l'embrâ
même a
sardes qu
que l'aut
(18) F
croit Vir

Sola
Sape

(19) C
Romain
note ser
ceux qu'
comme
la renco
rouffe,
l'Ode In
qu'il a v
faire pâl
affronté
cause so
voleurs.
foiblesse

Som
Noë

(20) D
pêcheur
jours po
Tom

du cinquieme Chant. 181

qu'elles leur ont fait débiter. Whiston prétend que ce fut une comete, qui , approchant la terre de trop près, causa le déluge universel , & que l'embrâsement général du monde arrivera par le même accident. De pareilles idées, quelque absurdes qu'elles soient, frappent plus certaines gens, que l'autorité de la révélation.

(18) Funeste présage pour Didon , comme le croit Virgile.

*Solaque culminibus ferali carmine bubo
Sepe queri , & longas in fletum ducere voces.*

(19) Cette superstition qui passa des Grecs aux Romains , a passé des Romains jusqu'à nous. Ma note seroit longue , si à ce présage j'ajoutois tous ceux qu'il a plu aux hommes d'appeller funestes , comme les tintemens d'oreilles , les éternumens , la rencontre d'une chienne pleine , d'une louve rousse , & les autres dont parle Horace dans l'Ode *Impios parra* , &c. Le Spectateur Anglois dit qu'il a vu un clou rouillé , une épingle crochue , faire pâlir des guerriers qui avoient plusieurs fois affronté le canon , & qu'un hibou pendant la nuit cause souvent plus d'alarmes qu'une troupe de voleurs. Dans tous les tems , dans tous les pays , la foiblesse de notre esprit nous a fait craindre.

*Somnia , terrores magicos , miracula , sagas ,
Nocturnos lemures , &c. HOR.*

(20) Depuis que Dieu s'est retiré de l'homme pécheur , il ne lui a parlé que rarement , & toujours pour le rappeler à lui , & le rendre meilleur.

Tome I.

Q

leur ; cependant nous nous imaginons qu'il doit à tout moment satisfaire notre curiosité sur les frivoles questions. De-là , tous ces moyens ridicules que nous avons inventés pour l'interroger ; les oracles de l'antiquité , dont j'ai parlé au troisieme Chant , les entrailles des victimes , le vol des oiseaux , les chênes de Dodone , &c. De-là les talismans , les amulettes , les anneaux , les bulles , &c. De-là , le crédit dans lequel se sont maintenus , depuis si long-tems , tous ceux qui se vantent de prédire l'avenir , ou d'avoir la propriété de la baguette ; de - là tous les mystères des Cabalistes. J'ai vu des gens persuadés de l'existence d'un peuple élémentaire , & de substances aériennes. Si le premier qui l'a avancé de pareilles chimères , les a avancées sérieusement , il avoit un grand mépris pour le genre humain. C'est la réflexion que fait Pline sur une autre espece d'imposteurs. *Hæc serid quemquam dixisse summa hominum contemptio est.*

(21) L'Egypte fut la mere des sciences & des erreurs. Les unes & les autres passerent d'abord en Grece. Je ne sais pourquoi quelques-uns de nos savans ont prétendu trouver nos nouvelles découvertes dans la physique chez les Grecs. Si l'on juge de la physique des Grecs , par le traité de Plutarque , *des opinions des Philosophes* ; quel amas d'extravagances ! Anaximènes disoit que les étoiles étoient fichées dans le crystal du ciel , comme des têtes de clou. Anaxagore débitoit que le ciel étoit de pierre , & le soleil une pierre de feu , aussi grande que le Péloponese. Quand des Philosophes , fameux

dans une
la nation
occupés
nature.
devoit é
trevit l

(22) L
d'Epicur
sieurs de
Virgile ,
giques ;

(23) V
gloire d
Orabunt

(24) C
étoit po
Romain
rafraîch
comme
la terre

nion co
choit d
des jour
au bas

(25)
feroien
tems c
ture. N
nous y
comme
non fin
vestibul

du cinquieme Chant. 183

dans une nation , avancent de pareilles opinions , la nation n'est pas savante. Les sages de la Grece , occupés de la morale , négligerent l'étude de la nature. Thalès cependant se douta que le soleil devoit être plus grand que le Péloponese , & entrevit la rondeur de la terre.

(22) La physique de Lucrece , la même que celle d'Epicure , est un amas d'erreurs grossieres. Plusieurs de ces erreurs ont été honorées des vers de Virgile , toujours très-grand Poëte dans ses Géorgiques ; mais souvent mauvais Physicien.

(23) Virgile abandonne aux autres nations la gloire de tous les arts , même celle de l'éloquence : *Orabunt causas melius.*

(24) Quelques peuples s'imaginoient que la terre étoit portée par des éléphans. Les Grecs & les Romains croyoient que la nuit, les astres s'alloient rafraîchir dans la mer ; que le ciel nous couvroit comme une voûte , & que l'Océan environnoit la terre. Cosme l'Egyptien débite , comme l'opinion commune de son tems , que le soleil se couchoit derriere une montagne. De-là , l'inégalité des jours , suivant qu'il se couchoit au haut ou au bas de la montagne.

(25) Sénèque , prévoyant que les siècles futurs feroient plusieurs découvertes , disoit que de son tems on n'étoit que dans le vestibule de la nature. Nous avons avancé dans ce vestibule ; mais nous y restons toujours , & nous pouvons dire comme Sénèque , *Quæst. nat. 7. Natura sacra sua non simul tradit ; initiatos nos esse credimus , in vestibulo ejus hæremus.*

(26) L'Empire d'Orient & d'Occident.

(27) L'Empire des Califes , dont Mahomet jeta les fondemens , devint beaucoup plus formidable par l'union des Turcs & des Sarrafins.

(28) Quand Mahomet II se rendit maître de Constantinople , les palais des Empereurs , les statues , les tableaux , & des bibliotheques plus précieuses encore que tant de rares monumens de l'antiquité , furent brûlées par un peuple ennemi des arts & des sciences. Les Musulmans avoient déjà , en 641 , chauffé les bains d'Alexandrie avec les livres de cette fameuse bibliotheque. Le Calife , consulté sur ce qu'on devoit faire des livres , répondit : « S'ils sont contraires à l'Al- » coran , il faut les brûler ; s'ils n'y sont pas » contraires , il faut les brûler encore , parce que » l'Alcoran suffit. » Que de trésors nous a enlevé cette décision !

(29) Aristote , dont la longue & étonnante fortune commença par l'amour que les Arabes prirent pour ses écrits , qu'ils obscurcirent encore par leurs commentaires. Cicéron dit qu'Aristote est inconnu même aux Philosophes : *Aristoteles ipse Philosophis ignotus*. Le Pere Rabin , qui en a fait un pompeux éloge dans ses Réflexions sur la Philosophie , avoue cependant qu'il semble n'avoir écrit que pour n'être pas entendu , & pour donner de l'exercice aux siècles suivans. Aristote n'est pas coupable de son obscurité. Ses écrits sont venus jusqu'à nous très-défigurés.

(30) Les anciens Philosophes avoient négligé la nature ; ceux qui les suivirent la négligerent

encore p
tendit p
lastiques
& les
teur su
put fini
(31) I
une su
un aut
appare
dont i
tent ,
quelqu
Séneq
Prophe
mond
nient
rum
deme
auqu
Colo
la dé
la C
(32)
le se
qu'é
côté
dan
les
bell
for
ver

du cinquieme Chant. 185

encore plus. Pendant plusieurs siècles, on n'entendit parler que des inutiles subtilités des Scholastiques. La fameuse guerre entre les Nominaux & les Réalistes, où l'on vit d'un côté le Docteur subtil, de l'autre le Docteur invincible, ne put finir que par un édit de Louis XI.

(31) Les anciens, ayant toujours cru la terre une superficie plate, ne pouvoient soupçonner un autre hémisphere sous le nôtre. Il n'y a nulle apparence que Platon, par cette Isle Atlantique dont il parle, & sur laquelle les savans disputent, ait entendu l'Amérique. Cependant, par quelque tradition dont nous ignorons l'origine, Sénèque le Tragique annonce, avec un ton de Prophete, qu'un jour on découvrira un nouveau monde; mais que ce jour est très-éloigné. *Venient annis sacula feris, quibus Oceanus vincula rerum laxet; & ingens pateat tellus.* Sur quel fondement pouvoit-il prédire ce nouveau monde, auquel on ne songeoit point quand Christophe Colomb découvrit l'Amérique? Colomb lui-même la découvrit, dans le tems qu'il croyoit aller à la Chine.

(32) On savoit seulement que l'aimant attiroit le fer; &, jusqu'au douzieme siècle, on a ignoré qu'étant suspendu, il tourne toujours le même côté vers le même pôle du monde. J'ai observé, dans le troisieme Chant, que les arts les plus utiles ont dû leur naissance au hasard. Nos plus belles découvertes dans la Physique ont eu le même sort. Que l'esprit humain trouve de quoi s'élever, il trouve aussi de quoi s'humilier; parce que

tout lui rappelle sa foiblesse & sa grandeur. Il semble même que , pour mieux humilier ceux qui cultivent les sciences, Dieu ait permis que les plus belles découvertes aient été faites par hasard , & par ceux qui devoient moins les faire. La boussole n'a point été trouvée par un Marin, ni le télescope par un Astronome, ni le microscope par un Physicien, ni l'Imprimerie par un homme de lettres, ni la poudre à canon par un Militaire.

(33) Cette propriété de l'aimant, découverte, nous procura la boussole, avec laquelle nous entreprîmes des voyages de long cours. On connut la terre ; on étudia la nature & l'astronomie. Mais les Incas, qui étoient depuis six cents ans les Rois du Pérou, lorsque les Espagnols y arrivèrent, conduits par Pizarro, eurent bien sujet de détester la boussole & les Espagnols.

(34) Le télescope, trouvé dans la Zélande par les enfans d'un Lunetier, au commencement du dix-septième siècle, fut cause des découvertes importantes que Galilée fit dans l'astronomie. Ce fut alors qu'il vit, pour ainsi dire, un ciel tout nouveau.

(35) Puisqu'en poésie on appelle souvent l'univers, la terre seule ; on peut bien donner ce nom au tourbillon qui emporte la terre & les autres planètes.

(36) Le malheureux Galilée, pour avoir dit que la terre tournoit, & que le soleil étoit immobile, fut mis dans les prisons de l'Inquisition, & fut

obligé
à un sy

(37) I
servateu
un nom
pouvoi
vous en
nimaux
tems !

nus que

malia h

multa

Multa

(38)

» disoit

» voulo

pedes ne

(39)

nous po

soupirs.

(40)

croyoit.

aperçu

faits, l'

deux pi

fait, q

ment,

jusqu'à

découv

vingt-f

riences

teur de

du cinquieme Chant. 187

obligé de se rétracter. On s'est enfin accoutumé à un système, qui parut d'abord une hérésie.

(37) Le microscope a fait connoître aux observateurs, & sur-tout à l'illustre M. Réaumur, un nombre infini de merveilles, que nos yeux ne pouvoient découvrir sans ce secours. Nous pouvons encore dire, comme Sénèque : Combien d'animaux, que nous ne connoissons que depuis un tems ! & combien d'autres, qui ne seront connus que dans les siècles futurs ! *Quàm multa animalia hoc primum cognovimus sæculo ! & quidem multa venientis ævi populus ignota nobis sciet. Multa sæculis futuris reservantur.* Quæst. nat. 7.

(38) « Nous ne savons pas ce qui est à nos pieds, » disoit Démocrite, au rapport de Cicéron ; & nous » voulons parcourir les Cieux : » *Quod est ante pedes nemo videt, & cœli scrutamur plagas.*

(39) Aristote, dont le regne a été si long, que nous pouvons dire avoir été témoins de ses derniers soupirs.

(40) Aristote l'avoit dit, & Galilée lui-même le croyoit. Les Fontainiers du Grand-Duc s'étant aperçus que dans de grands tuyaux qu'ils avoient faits, l'eau ne s'élevoit pas au-dessus de trente-deux pieds, on demanda à Galilée la raison de ce fait, que le hasard apprenoit. Il répondit gravement, que la nature n'avoit horreur du vide que jusqu'à trente-deux pieds. Mais quand on vint à découvrir que le vif-argent ne s'élevoit que jusqu'à vingt-sept pouces, nouvel embarras. Les expériences faites par M. Pascal ont démontré la pesanteur de l'air, & on a compris enfin, qu'il valoit

mieux étudier la nature dans la nature même, que dans Aristote. Ainsi, jusqu'à ce hasard arrivé au tems de Galilée, on a ignoré le fait de l'eau & du vis-argent remontant à une certaine hauteur. La cause de ce fait, savoir, la pesanteur de l'air, n'a été connue que long-tems après, & la cause de cette pesanteur est toujours inconnue. Nous savons quelques faits, jamais les causes primitives.

(41) Retiré tantôt en Hollande, tantôt en Suede, où il est mort, que de contradictions il essuya ! & que d'ennemis eut à combattre parmi nous le vainqueur de la raison ! Lorsque ses os furent rapportés de Suede à Paris en 1667, le P. Lallemand qui avoit préparé une Oraison funebre pour le Service qui devoit se faire à Sainte Genevieve, reçut ordre de ne la pas prononcer.

(42) Nous serions encore égarés dans la nuit des *qualités occultes*, s'il ne nous avoit appris à chercher le mécanisme de la nature. On ne le connoît que par les expériences ; & si nous sommes attachés avec raison à la physique expérimentale, nous en avons l'obligation à Descartes.

(43) Il n'a donné lui-même son système du monde, que comme une hypothese.

(44) Cet amas de parties cubiques que Dieu, suivant Descartes, fit tourner sur leur centre, d'où sortit la matiere globuleuse, & la matiere striée, & dont les angles, en se brisant, formerent la matiere subtile, qui, poussée au centre, composa le corps du soleil.

(45) Suivant le système de Newton, les corps mûs dans le vide s'attirent entr'eux en raison

directe de
leurs dista
tion sont

(46) Q
respect,
ne les ad
l'impuiss
passer les

(47) C
à ce Ro
pour pré
monde,
lui de bo

(48) L
tombe,
qu'il do
Mais po
de dire
que Die
sons les

(49) L
les deu
prouve

(50)
avoir fa
est la
Médec
de l'ar
combi
sang?

que q
du cõ

du cinquieme Chant. 189

directe de leurs masses, & inverse du carré de leurs distances, & par les mêmes loix de l'attraction sont poussés vers le centre commun.

(46) Qu'on ne m'accuse point de manquer de respect, ni pour Newton, ni pour Descartes. Si je ne les admirois pas, je ne prouverois pas par eux l'impuissance de l'esprit humain, quand il veut passer les bornes prescrites à ses connoissances.

(47) Que de Philosophes on pourroit comparer à ce Roi de Castille, Alphonse X, assez hardi pour prétendre, que si Dieu, à la création du monde, l'eût appelé à son conseil, il eût reçu de lui de bons avis!

(48) La progression de la vitesse d'un corps qui tombe, nous est connue: nous calculons les vitesses qu'il doit avoir dans tous les instans de sa chute. Mais pourquoi tombe-t-il? Newton se contente de dire que la pesanteur est une premiere qualité que Dieu a imprimée à la matiere. Nous connoissons les faits, nous raisonnons sur les causes.

(49) Est-ce la trituration ou la fermentation, ou les deux ensemble? La différence des sentimens prouve l'incertitude de la cause.

(50) La partie de la physique où nous devrions avoir fait le plus grand progrès pour notre intérêt, est la médecine. Pendant combien de siècles les Médecins n'ont-ils eu qu'une connoissance grossiere de l'anatomie, de la botanique, &c? Pendant combien de tems ont-ils ignoré la circulation du sang? On avoit soutenu, jusqu'au seizieme siècle, que quand le mal est du côté droit, il faut saigner du côté gauche. Brissot osa avancer le contraire,

& alluma une guerre très-vive en Espagne. On eut recours aux Magistrats. Arrêt rendu portant défense de saigner contre l'ancienne opinion. Appel de cet arrêt à l'Empereur Charles-Quint. Il alloit décider en faveur de l'ancienne pratique, lorsque le Duc de Savoie mourut, quoique saigné dans une pleurésie, suivant cette pratique. Cette mort dérouta Charles-Quint, qui n'osa prononcer; & le procès resta indécis. Quelle guerre n'a point causé parmi nous l'antimoine? Arrêts obtenus, tantôt pour le défendre, tantôt pour le permettre. Le quinquina, qui guérissoit si promptement la fièvre, eut parmi nos Médecins beaucoup d'ennemis. Ils s'opposoient à un remède si contraire aux maux dont *l'art fait son domaine*, dit La Fontaine dans son Poëme du quinquina. L'animosité de Moliere, contre les Médecins, vint de l'entêtement que plusieurs conservoient alors pour les anciennes erreurs. On fait le sujet de l'Arrêt burlesque de Boileau. La plaisanterie du Poëte sauva l'honneur de plus d'un Philosophe, & de plus d'un Magistrat.

(51) Après nous être moqués des anciens Philosophes, nous semblons y revenir : par ces mots d'attraction, gravitation, &c. nous rappelons les qualités occultes, les atômes indivisibles, le vide, &c. Nous circulons de systèmes en systèmes, & nous revenons toujours au même point qui est l'ignorance.

(52) L'origine du mal physique a toujours causé une grande difficulté. Maxime de Tyr, Platonicien, dans son Traité *d'où viennent les maux*, puis-

que Dieu incendie
Dieu ; m
de son ou
ties fait l
tit, *cujus*
cipe, de
aussi celu
puissance
une foibl
si grande
pâs rend
rinthe on
gion !

(53)
Xénopho
Saint Pau
l'expliqu
l'homme
pas, fai
comme j
seau ?

(54)
très-anci
peuples
diloit Sé
tera finir

Exit

La ter

du cinquieme Chant. 191

que Dieu est l'auteur des biens, dit que la peste, les incendies, &c. ne sont point dans l'intention de Dieu ; mais une suite nécessaire à la conservation de son ouvrage, parce que la destruction des parties fait la conservation du tout. *Deus totum respicit, cujus causâ necesse est corrumpi partes.* Ce principe, devenu aujourd'hui si commun, & qui est aussi celui de Pope, borne d'une étrange façon la puissance divine. Tantôt nos raisonneurs en ont une foible idée ; tantôt ils affectent d'en avoir une si grande, qu'ils n'osent décider si Dieu ne peut pas rendre la matiere pensante. Dans quel labyrinthe on s'égare, quand on perd le fil de la Religion !

(53) Cette guerre continuelle qui fait dire à Xénophon qu'il trouve en lui deux ames, & à Saint Paul, qu'il trouve en lui deux loix, comment l'expliquer, si l'on ne remonte à l'origine de l'homme ? Pope, qui dans son Poëme n'y remonte pas, fait donc une fausse apologie des passions, comme je le fais voir dans mon Epître à M. Rousseau ?

(54) L'attente d'un embrâsement général est très-ancienne, & commune à presque tous les peuples, au rapport des voyageurs. Il arrivera, ditait Sénèque, *cum Deo visum ordiri meliora, vetera finire*. Puisque rien n'est éternel, dit Lucrece,

Fateare necesse est

Exitium quoque terrarum, cœlique futurum.

La terre, suivant sa conjecture, ayant par la

suite des tems perdu toute son humidité , deviendra combustible par l'action du soleil sur elle.

*Cùm sol & vapor omnis ,
Omnibus epotis humoribus , exuperarint.* L. 7.

D'autres Philosophes conjecturent que les planetes trouvant une résistance continuelle à traverser l'éther , leur force centrifuge s'affoiblit peu à peu , & cet affoiblissement insensible , multiplié par la suite des siècles , sera cause que la terre & les autres planetes se précipiteront enfin sur le soleil. Ne demandons point aux Philosophes si leurs conjectures sont vraisemblables ou non : demandons-leur seulement pourquoi ils les font. Qui leur a dit que le monde finiroit , & qu'il finiroit par le feu ? La physique n'a jamais annoncé cet événement. Je dirai à la fin du sixieme Chant , quelle a pu être l'origine de cette ancienne tradition.

(55) Montagne veut se moquer de ce privilège que l'homme s'attribue , d'être le seul dans l'univers , qui en puisse connoître la beauté , & en rendre grâces à l'Architecte. *Qui lui a scellé ce privilège* , dit-il ? *Qu'il nous montre les lettres de cette belle & grande charge.* Il est le seul Etre pensant : voilà son privilège , & les lettres de sa charge.

(56) « L'homme , livré à la concupiscence , dit » *M. Bossuet dans ses Elévations* , la transmet à » la postérité : si-tôt que tout naît dans la concupiscence , tout naît dans le désordre , tout naît » odieux à Dieu. Quel crime a commis cet enfant ? Il est enfant d'Adam : voilà son crime. »

(57)

(57) N
vine par
égal : la
du Créat
même ne
crimes de
loix qui
criminel
paroissen
ce Poème
de la Bull
« Bien q
» plice ,
» servon
» frustré
» sent es
» languis
» trouve
» supplic
» oferon
» infami
d'interce
d'Or, qu
plice, est
12 à Bru
les enfan
l'ont sag
pour leu
trie. Ain
enfants ,
Nec vero
lera filio
Tome

du cinquieme Chant. 193

(57) Nous ne devons pas juger de la justice divine par la nôtre. La nôtre est une justice d'égal à égal : la divine est une justice de l'infini au fini , du Créateur à la créature. Cependant notre justice même ne punit-elle pas quelquefois les enfans des crimes de leurs peres , & n'avons-nous pas des loix qui dégradent de noblesse , non-seulement le criminel , mais toute sa postérité ? Ces loix ne nous paroissent pas injustes. Le Traducteur Allemand de ce Poëme rapporte ici un passage très-remarquable de la Bulle d'Or , sur un criminel de lèse-Majesté. « Bien qu'il fût juste de punir ses fils du même supplice , par une bonté particuliere nous leur conservons la vie ; mais nous voulons qu'ils soient frustrés des biens paternels , & qu'ils n'en puissent espérer de leurs parens & amis , afin qu'ils languissent dans une nécessité continuelle , qu'ils trouvent leur soulagement dans la mort , & leur supplice dans la vie. Nous voulons que ceux qui oseront intercéder pour eux , soient notés d'une infamie perpétuelle. » Dieu a permis à son fils d'intercéder pour nous. Ce qui est dit dans la Bulle d'Or , qu'il seroit *juste de punir les fils du même supplice* , est reconnu également juste par Cicéron , *Ep. 12 à Brutus*. J'avoue , dit-il , qu'il est dur de punir les enfans du crime de leurs peres ; mais les loix l'ont sagement établi , afin que l'amour des peres pour leurs enfans , les rende plus attachés à la patrie. Ainsi c'est Lépide qui a été cruel envers ses enfans , & non celui qui a jugé Lépide en ennemi. *Nec vero me fugit quàm sit acerbum , parentum scelera filiorum pœnis lui ; sed hoc præclarè legibus com-*

paratum est, ut caritas liberorum amiciores parentes, reipublica redderet. Itaque Lepidus crudelis in liberos, non is qui Lepidum hostem judicat. Nous devons dire, suivant ce beau mot de Cicéron, que c'est Adam qui a été cruel envers nous, & non pas Dieu, & en conclure l'obligation que nous avons à Jésus-Christ, qui non-seulement a intercédé pour nous, mais a satisfait.

(58) Milton, qui ne croyoit pas qu'actuellement *tout est bien*, nous dépeint aussi-tôt après la désobéissance d'Adam, le péché & la mort sortant de l'enfer où ils avoient été enfermés jusqu'alors, & bâtissant un pont de communication avec notre monde : ils affermissent avec des clous & des chaînes de diamant l'arcade de ce pont. En même tems les Anges, par l'ordre de Dieu, dérangeant la situation de la terre, du soleil, des astres, &c. Nous allons voir des savans soutenir que ce dérangement que Milton décrit poétiquement, arriva en effet après le déluge. Comme je ne veux rien donner ni aux fictions poétiques, ni aux conjectures les plus vraisemblables, je n'avance rien que de certain, & ce que j'avance suffit, à ce que je crois, pour expliquer l'origine du mal physique. Dieu maudit la terre, & prédit qu'elle produiroit pour nous des ronces & des épines. Elle ne fut plus un jardin de délices : voilà son premier supplice.

(59) Voilà le second supplice de la terre, le déluge. On ne peut nier que ce bouleversement général n'ait flétri sa beauté, altéré la pureté de l'air, & n'ait été cause que la vie de l'homme a été depuis si abrégée. Mais Dieu déranga-t-il l'axe de

la terre :
le déluge
parlé,
comme
tout ce
la Nature
pour ap
à dire q
laissons
endroits
été fra
comme
tura re
enim cr
tura ing
fique,
même
(60)
la post
qui dég
futaie
& les f
teaux
gneur.
Dieu,
terre,
l'hom
de le p
(61)
luna :
ejus e
(62)

du cinquieme Chant. 195

la terre ? Y avoit-il un équinoxe perpétuel avant le déluge ? & le printems dont les Poëtes ont parlé , *ver erat aeternum* , a-t-il été véritable , comme Burnet l'a prétendu ? On lit avec plaisir tout ce que M. Pluche a écrit dans le Spectacle de la Nature , & dans la révision de l'histoire du Ciel , pour appuyer cette conjecture ; mais je me borne à dire que par ses sables , ses crevasses , ses exhalaisons funestes , la terre nous présente en mille endroits les marques du grand coup dont elle a été frappée ; que la nature souffre & gémit , comme le dit Saint Paul , Rom. 8. *Expectatio creatura revelationem filiorum Dei expectat. Vanitati enim creatura subiecta est non volens... Omnis creatura ingemiscit & parturit...* L'origine du mal physique , ainsi que celle du mal moral , est donc la même ; c'est-à-dire , le péché du premier homme.

(60) Je viens de parler de nos loix qui dégradent la postérité d'un criminel. Nous en avons aussi qui dégradent sa terre , en ordonnant que la haute futaie sera coupée jusqu'à une certaine hauteur , & les fossés du château comblés ; afin que ces châteaux soient comme punis du crime de leur Seigneur. Pourquoi donc ne voulons-nous pas que Dieu , qui avoit donné à l'homme l'empire de la terre , ait flétri la beauté de cet empire , lorsque l'homme , par sa désobéissance , se rendit indigne de le posséder ?

(61) La Jérusalem céleste *non eget sole , neque luna : nam claritas Dei illuminabit eam , & lucerna ejus est Agnus*. Apoc. 21.

(62) Puisque c'est la foi qui nous sauve , nous

devons marcher dans l'obscurité. Si les dons du Saint-Esprit eussent toujours été visibles dans l'Eglise comme dans la naissance, si les miracles y eussent été aussi fréquens, si chaque Pape eût été un Saint Pierre, & chaque Evêque un Saint Paul, la présence de Jésus-Christ, dans son Eglise, eût été si sensible, que notre foi n'auroit eu aucun mérite.

(63) Cette pensée de La Bruyere est fameuse : *Si ma Religion étoit fausse, voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer. Il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers, &c.* Cette pensée est imitée de ces belles paroles de Richard de Saint-Victor : *Domine, si error est quem credimus, à te decepti sumus ; quoniam iis signis prædita est Religio, quæ non nisi à te esse potuerunt.*

(64) Je ne parle pas des conversions faites par violence, de tant de Saxons que Charlemagne fit Chrétiens, de tant de Mores baptisés par Ximènes, & des conversions faites dans l'Amérique. On ne peut nier qu'il n'y en ait eu un très-grand nombre faites dans les Indes par nos Missionnaires, par voie de persuasion. Il n'est pas nécessaire que la Religion Chrétienne soit par-tout la Religion régnante ; mais qu'il y ait des Chrétiens par toute la terre.

(65) Plusieurs Souverains, quoique barbares, reçurent favorablement les premiers Missionnaires. Ceux qu'en 597 Saint Grégoire le Grand envoya en Angleterre, y trouverent un Roi fort doux, qui, après les avoir entendu parler d'une félicité éternelle, leur répondit : « Voilà de belles promesses, » mais nouvelles & incertaines. Je ne dois pas

» tout
» préle
» bonh
» cevr
» à vo
» der.
Chine
res ; &
faire d

(66) ()
» l'on
» bass
» Tres
» pern
» poin
» pour
» nos
» quel
» choi
» à to
» leur
» supp
» fait
» forc

(67)
nomme
à sout
la divin

(68) ()
le Roi
entraîn

du cinquieme Chant. 197

» tout d'un coup renoncer à ce que j'ai cru jusqu'à
» présent. Cependant, puisque votre zele pour notre
» bonheur vous a fait venir de si loin, je vous re-
» cevrai bien, & je ne vous empêche pas d'attirer
» à votre Religion ceux que vous pourrez persua-
» der. » M. Fleury, L. 36. Les Empereurs de la
Chine reçurent de même nos premiers Missionnai-
res; & si les Jésuites n'eussent jamais songé qu'à
faire des Chrétiens, ils en eussent fait beaucoup.

(66) Cette pensée est encore dans La Bruyere. « Si
» l'on nous assuroit que le motif secret de l'am-
» bassade des Siamois, a été d'exciter le Roi
» Tres-Chrétien à renoncer au Christianisme, à
» permettre l'entrée de son Royaume aux Tala-
» pons, qui eussent pénétré dans nos maisons,
» pour persuader leur Religion à nos femmes, à
» nos enfans, à nous-mêmes; avec quelles risées,
» quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des
» choses si extravagantes? Nous faisons cependant
» à tous ces Peuples des propositions qui doivent
» leur paroître très-folles & très-ridicules, & ils
» supportent nos Religieux & nos Prêtres. . . Qui
» fait cela en eux & en nous? ne seroit-ce pas la
» force de la vérité? »

(67) Prêtres des Siamois dont le Dieu, qu'ils
nomment *Sommonokodon*, eut une grande guerre
à soutenir contre son frere Theratar, & parvint à
la divinité par ses grandes actions.

(68) L'Histoire Eccl. Fleury, L. 41. rapporte que
le Roi des Frisons, prêt à recevoir le Baptême,
entrant déjà dans les Fonts, demanda s'il trouve-

roit dans le Paradis les Rois ses aïeux ? L'Evêque lui ayant répondu qu'ils étoient en Enfer, le Roi sortit des Fonts, en disant : *Je ne quitterai point a compagnie des Princes mes aïeux, pour aller dans votre Paradis chercher ces pauvres que je ne connois point; je ne puis croire ces nouveautés.* Elevés dans les vérités de notre Religion, nous ne comprenons point assez la répugnance que doivent trouver à s'y soumettre, ceux qui en entendent parler pour la premiere fois,

(69) Nom qu'on donne aux Temples des Indiens, & aux idoles adorées dans ces Temples. Le peuple de la Chine a aussi ses pagodes.

(70) Il n'est pas nécessaire que toute la terre ait été convertie ; il suffit qu'elle ait entendu. Ce qui a été prédit est accompli.

(71) *La raison, dit Locke, est la révélation naturelle, & la révélation est la raison augmentée par un nouveau fonds de découvertes, émanées immédiatement de Dieu.* Ces deux révélations nous apprennent ce que nous devons savoir pour le bien présent de nos corps, & le bien futur de nos ames. Quand nous voulons pousser plus loin notre curiosité, & exercer sur les ouvrages de Dieu un droit d'examen, la nature même nous apprend que nous ne l'avons pas. J'ai fait voir, dans le deuxieme Chant & dans celui-ci, les erreurs de ceux qui ont voulu la connoître. Ce ne sont que systèmes qui se détruisent tour-à-tour. Les Philosophes anciens ont voulu expliquer la nature par le moyen de l'eau, de l'air, du feu, ou de quelque autre prin-

cipe
éléme
eu re
l'écor
tantô
bles
huma
ligible
nuée
de Di
opini

(72)

Depu
ne po
sujet
si qu
grace
disgr
raison
Relig
font
avoir
Relig
sent
con
un
com
vag
nou
que
Juis

du cinquieme Chant. 199

cipe génératif; ensuite par les atômes, les quatre élémens, le sec & l'humide. Nos modernes ont eu recours, tantôt aux trois élémens sortis de l'écornement des cubes, tantôt à l'attraction, tantôt à des monades actives & passives, & capables de penser. Quelle contrariété dans l'esprit humain qui, sans preuves, croit ces choses inintelligibles, & résiste à une Religion prouvée par une nuée de témoins ! Les plus incrédules à la parole de Dieu, sont souvent les plus crédules aux folles opinions des hommes.

(72) On peut ne connoître le Pere que par le Fils. Depuis le péché, Dieu s'étant retiré de nous, nous ne pouvons revenir à lui sans être rappelés. Un sujet disgracié & exilé pourra-t-il revoir son maître, si quelqu'un ne vient de sa part lui annoncer sa grace & son rappel ? Le Déiste, qui ne croit ni disgrâce ni rappel, peut établir sa Religion sur la raison seule, sans révélation. La différence des Religions qui sont sur la terre, le persuade qu'elles sont toutes fausses, parce que, dit-il, si Dieu en avoit établi une, elle seroit unique. Toutes ces Religions qui lui paroissent si différentes, se réduisent à trois, qui toutes trois s'accordent à déposer contre lui, qu'il y a eu une révélation. Excepté un petit nombre d'idolâtres qui reste encore, comme pour nous rappeler les anciennes extravagances du genre humain sans révélation ; que nous offrira la terre, si nous la parcourons ? Ce que nous y trouverons d'hommes, seront tous ou Juifs, ou Chrétiens, ou Mahométans. Le Chrétien,

rappelé au Pere par le Fils, respecte les Prophetes qui annoncerent ce Fils aux Juifs; il regarde sa Religion comme l'accomplissement de celle des Juifs, & toutes les deux n'en font qu'une. Le Mahométan respecte les Prophetes des Juifs, & le Messie des Chrétiens auquel il fait succéder un Prophete imaginaire. Sa Religion, qui n'est ni la Juive, ni la Chrétienne, mais un mélange bizarre de toutes les deux, avoue que l'une & l'autre l'a précédée, & se croit, comme elles, fondée sur la révélation. Voilà donc les trois Religions d'accord entre elles pour confondre le Désiſte: voilà tous les hommes réunis, pour lui dire que toute Religion doit être fondée sur la révélation, & qu'il y a eu une révélation. Ainsi le Désiſte, qui ne reconnoît ni disgrâce ni rappel, qui croit seul suivre la raison, & honorer Dieu par elle, est encore plus éloigné de Dieu & de la raison, que le Juif, & même que le Mahométan.

(73) Personne n'ignore la punition terrible d'Oſa, qui voyant l'Arche prête à tomber, courut pour la soutenir.

(74) La fureur avec laquelle elle est attaquée depuis quelque tems, est cause que la main invisible qui la soutient, ne doit plus être invisible pour nous. L'Evêque de Londres, comme je l'ai rapporté dans le troisieme Chant, se plaignoit autrefois de ce que son Diocese étoit le *théâtre des attentats contre la Religion*. Ce théâtre a changé de place; & la France, qui dans le siecle précédent voyoit la Reli-

gion dé
avoit al
dée d'ou
Religion
par ces
atttrait q
de l'Edu
& qui f
& à Ger
traduit
duire,
feront e
de Jésus
» crie c
» si sub
» que c
» hom
» cœur
» parfa
» plus
ce mor
lui disa
Cepen
ne peu
dans u
tifice
ges de
conqu
aux h
un no
tinctio
& des

du cinquieme Chant. 201

gion défendue par ses grands hommes , (elle en avoit alors en tout genre) se voit aujourd'hui inondée d'ouvrages , dont l'objet est de renverser toute Religion ; qui ne sont pas à la vérité composés par ces grands hommes , mais auxquels un certain attrait qui les fait lire , ne manque jamais. Le Livre de l'*Education* qui a paru au mois de juin 1762 , & qui fut aussi-tôt condamné à être brûlé à Paris & à Geneve , patrie de l'Auteur , & en même tems traduit à Londres , est un des plus capables de séduire , à cause que les personnes simples se laisseront enchanter par l'éloge qu'elles y trouveront de Jésus-Christ & de l'Evangile. « Se peut-il , s'é-
» crie cet impie , qu'un livre à la fois si simple &
» si sublime soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il
» que celui dont il fait l'histoire , ne soit qu'un
» homme lui-même ? L'Evangile qui parle à mon
» cœur , a des caracteres de vérité si frappans , si
» parfaitement admirables , que l'inventeur en seroit
» plus étonnant que le héros. » Qui ne croiroit en ce moment voir l'Auteur aux pieds de Jésus-Christ , lui disant comme l'aveugle né : *Credo , Domine ?* Cependant c'est en ce moment qu'il déclare qu'il ne peut se résoudre à le croire , & qu'il reste dans un doute *respectueux*. Reconnissons l'artifice du démon ; quand il voit que les ouvrages de nos Matérialistes ne font pas assez de conquêtes , parce qu'on ne persuade pas aisément aux hommes qu'ils ne sont que matière , il suscite un nouveau Philosophe : par lui il prouve la distinction des deux substances ; il annonce des peines & des récompenses dans une autre vie ; il loue la

202 *Notes du cinquieme Chant.*

vertu , il loue l'Evangile , il loue & admire Jéfus-Christ , & son poison le plus subtil est renfermé dans ses louanges. Malgré tous les systêmes auxquels il a recours ,

L'Arche du Dieu vivant ne peut jamais tomber.

Fin des Notes du cinquieme Chant.

CH
N
Ne me f
Jene di
Qui m'i
Dans un
Mais il e
Que me
Et, con
Il a dit ,
Ma raiso

Mais p
Ce Dieu
Je m'ai
Toujour

(Sacrific
Couper
Il veut

De nos c
Suis-je u
De l'or ,
Ne lui ra
Faut-il à

CHANT SIXIEME.

NON, des mysteres saints l'auguste obscurité
 Ne me fait point rougir de ma docilité ;
 Jene dispute point contre un Maître suprême.
 Qui m'instruira de Dieu, si ce n'est Dieu lui-même ?
 Dans un sombre nuage il veut s'envelopper ;
 Mais il est un rayon qu'il en laisse échapper.
 Que me faut-il de plus ? Je marche avec courage ;
 Et, content du rayon, j'adore le nuage.
 Il a dit, & je crois. Aux pieds de son Auteur,
 Ma raison peut sans honte abaisser sa hauteur.

Mais pourquoi, non content de ce grand sacrifice,
 Ce Dieu veut-il encor que l'homme se haïsse ? (1)
 Je m'aime : faut-il donc que m'armant de rigueur,
 Toujours le glaive en main, j'aïlle au fond de mon
 cœur,

(Sacrifice sanglant ! guerre longue & cruelle !)

Couper de cet amour la racine éternelle ?

Il veut, jaloux d'un bien qu'il n'a fait que pour
 lui,

De nos cœurs isolés être le seul appui.

Suis-je un objet si grand pour tant de jalousie ?

De l'or, ni des honneurs l'indigne frénésie,

Ne lui ravira point ce cœur qu'il doit avoir.

Faut-il à si bas prix sortir de son devoir ? (2)

Mais , pour quelque douceur rapidement goûtée ,
 Qui console en sa soif une ame tourmentée ,
 Croirons-nous qu'en effet il s'irrite si fort ?
 Et , pour un peu de miel , condamne-t-il à mort ? (3)
 Je sais qu'il nous demande un amour sans partage.
 Mais enfin la nature est aussi son ouvrage ;
 Et , lorsqu'à tant de maux tu mêles quelques biens ,
 O nature ! tes dons ne sont-ils pas les siens ?
 Cen'est pas , qu'attendant de toi les biens solides ,
 Chez tes amis fameux je choisisse mes guides.
 L'arbitre renommé du plaisir élégant (4)
 M'étaleroit en vain tout son luxe savant ;
 L'art de se rendre heureux ne s'apprend point d'un
 maître ,

Habile seulement à ne se point connoître ;
 Qui , mettant de sang froid la prudence à l'écart ,
 Veut vivre à l'aventure , & mourir au hasard.
 Ce Rimeur enjoué m'inspire la tristesse ; (5)
 Et que m'importe à moi sa goutte & sa vieillesse ?
 L'ennui de ses malheurs dicta ses vers badins ;
 Il m'y dépeint sa joie , & j'y lis ses chagrins.
 Il me chante l'amour d'une voix affligée ;
 Et , suivant mollement sa Muse négligée ,
 Du mépris de la mort me parle à chaque pas :
 Il m'en parleroit moins , s'il ne la craignoit pas.
 Illustres paresseux dont Pétrone est le maître ,
 O vous , mortels contents , puisque vous croyez
 l'être ,

Vous me vantez en vain vos jours délicieux !
 Ne me comptez jamais parmi vos envieux.
 Hélas ! dans ce tems même à vos cœurs favorable ,
 Règne affreux de Vénus , quand l'homme déplorable

Consacra

Consacr
 Et de ses
 Le sage
 Encenser
 Leurs ch
 Malheur
 Mais com
 Faut-il f
 Un seul
 Et le Die
 Quand il
 Pour lui
 J'étouffe
 Je gourn

Dans sa
 Quand i

Ainsi p
 Une Reli
 Frappé d
 Troublé
 Il repou
 Achevon
 Et , cher
 Chasson

A la R
 C'est la r
 A la divi
 Celle de

Tem

Consacra ses plaisirs sous des noms empruntés ,
 Et de ses passions fit ses divinités ;
 Le sage dut toujours , honteux de sa foiblesse ,
 Encenser à regret les dieux de la mollesse.
 Leurs charmes quelquefois peuvent nous entraîner ;
 Malheureux , sous leur joug qui se laisse enchaîner.
 Mais contre un ennemi , qui souvent est aimable ,
 Faut-il faire à toute heure une guerre implacable ?
 Un seul moment de paix me rend-il criminel ?
 Et le Dieu des Chrétiens n'est-il pas trop cruel ,
 Quand il veut que pour lui , renonçant à moi-même ,
 Pour lui , mettant ma joie à fuir tout ce que j'aime ,
 J'étouffe la nature , & , maître infortuné ,
 Je gourmande en tyran ce corps qu'il m'a donné ? (6)
 Dans sa morale enfin trouverai-je des charmes ,
 Quand il appelle heureux , ceux qui versent des
 larmes ?

Ainsi parle un mortel , qui combat à regret (7)
 Une Religion qu'il admire en secret.
 Frappé de sa grandeur , il la croit , il l'adore ;
 Troublé par sa morale , il veut douter encore.
 Il repousse le Dieu dont il craint la rigueur.
 Achéons le triomphe en parlant à son cœur ;
 Et , cherchant un accès dans ce cœur indocile ,
 Chassons l'impiété de son dernier asyle.

A la Religion si j'ose résister , (8)
 C'est la raison du moins que je dois écouter.
 A la divine loi quand je crains de souscrire ,
 Celle de la nature a sur moi tout l'empire.

Je veux choisir mon joug , & qu'entre ces deux loix,
 Mon intérêt soit juge , & décide mon choix.
 Sans doute qu'indulgente à nos ames fragiles ,
 La raison ne prescrit que des vertus faciles.
 N'allons point toutefois les chercher dans Platon ;
 Et laissons déclamer Sénèque & Cicéron.
 Ces fastueux censeurs de l'humaine foiblesse ,
 Inspirés par l'orgueil plus que par la sagesse ,
 Peut-être en leurs écrits , remplis d'austérité ,
 Ont suivi la raison moins que leur vanité.
 Faisons parler ici des Docteurs moins rigides ;
 Que les Poètes seuls soient nos aimables guides.
 De leurs vers enchanteurs , où tout doit nous char-
 mer ,
 La morale n'a rien qui nous doive alarmer.
 Cherchons-y ces devoirs , qui , tous tant que nous
 sommes ,
 Nous attachent au Ciel , à nous , à tous les hommes.

- « De Jupiter par-tout l'homme est environné. (10)
 » Rendons tout à celui qui nous a tout donné.
 » Jetons-nous dans le sein de sa bonté suprême :
 » Je suis cher à mon Dieu beaucoup plus qu'à moi-
 » même. (11)
 » Notre encens pourroit-il , par sa stérile odeur ,
 » D'un Etre souverain contenter la grandeur ?
 » D'un méchant qui le prie, il rejette l'offrande : (12)
 » Un cœur juste , un cœur saint , voilà ce qu'il de-
 » mande.
 » A l'un de ses côtés , la justice , debout , (13)
 » Jette sur nous sans cesse un coup - d'œil qui voit
 » tout ;

» Et ,
 » Pré-
 » Mai-
 » Lui p-

» Qu-
 » N'e-
 » Je pl-
 » Et j'-
 » Si je-
 » Que-
 » Je d-
 » Mon-
 » Il m-
 » Cella-
 » Ma d-
 » Je fu-

» Le-
 » Et m-
 » Des-
 » Les f-
 » D'un-
 » Un-
 » L'am-
 » Des h-
 » Vou-

» Et, le glaive à la main, demandant ses victimes,
» Présenté devant lui la liste de nos crimes.
» Mais, de l'autre côté, la clémence à genoux,
» Lui présentant nos pleurs, désarme son courroux.

» Quand pour moi si souvent j'implore la clémence,

» N'en aurai-je jamais pour celui qui m'offense ?
» Je plains le malheureux qui prétend m'outrager,
» Et j'abandonne au Ciel le soin de me venger. (14)

» Si je n'ose haïr l'ennemi qui m'afflige,
» Que ne dois-je donc pas à l'ami qui m'oblige ?
» Je donne à ses défauts des noms officieux ; (15)

» Mon cœur, pour l'excuser, me rend ingénieux.
» Il m'excuse à son tour ; &, de mon indulgence,
» Celle qu'il a pour moi devient la récompense.

» Ma charité s'étend sur tous ceux que je voi.
» Je suis homme ; tout homme est un ami pour
» moi. (16)

» Le pauvre & l'étranger, le Ciel me les en-
» voie ; (17)

» Et mes mains avec eux partagent avec joie
» Des biens, qui pour moi seul n'étoient pas desti-
» nés :

» Les solides trésors sont ceux qu'on a donnés. (18)
» D'une ame généreuse, ô volupté suprême !
» Un mortel bienfaisant approche de Dieu mê-
» me. (19)

» L'amour de ses pareils fera toujours en lui
» Des humaines vertus l'inébranlable appui.
» Voudroit-il, alarmant ma tendresse jalouse,

- » Me faire soupçonner la foi de mon épouse ? (20)
 » O crime , qui des loix crains par-tout la rigueur ,
 » A tes premiers attraits il a fermé son cœur !
 » Qui nourrit en secret un desir téméraire , (21)
 » Même dans un corps pur porte une ame adultère.
 » La pudeur est le don le plus rare des Cieux ; (22)
 » Fleur brillante , l'amour des hommes & des
 » Dieux ,
 » Le plus riche ornement de la plus riche plaine ,
 » Tendre fleur que flétrit une indiscrete haleine. (23)
 » L'amour , le tendre amour , flatte en vain mes
 » desirs ; (24)
 » L'hymen , le seul hymen en permet les plaisirs.

 » Des passions sur moi je réprime l'empire.
 » Le monde à mes regards n'offre rien que j'ad-
 » mire. (25)
 » Libre d'ambition , de soins débarrassé , (26)
 » Je me plais dans le rang où le Ciel m'a placé ;
 » Et pauvre sans regret , ou riche sans attache , (27)
 » L'avarice jamais au sommeil ne m'arrache.
 » Je ne vais point, des grands esclaves fastueux , (28)
 » Les fatiguer de moi , ni me fatiguer d'eux.
 » Faux honneurs ! vains travaux ! vrais enfans que
 » vous êtes ,
 » Que de vide , ô mortels , dans tout ce que vous
 » faites ! (29)
 » Dégouté justement de tout ce que je voi ,
 » Je me hâte de vivre , & de vivre avec moi. (30)
 » Je demande , & saisis avec un cœur avide ,
 » Ces momens que m'éclaire un soleil si rapide ;
 » Dons à peine obtenus, qu'ils nous font emportés

» Mon

» L'est

» J'évi

» Que

» Coul

» Ce j

» Trop

» Je l'a

» Je ne

» L'ex

» Lâch

» Dem

» Et s'

» Part

» Un r

» Sur t

» Quel

» Que

» Ah !

» Voil

» Cette r

» Quoi !

» Catulle

» Tibulle

» Lorst

Chant sixieme. 209

» Momens que nous perdons , & qui nous sont
» comptés.

» L'estime des mortels flatte peu mon envie.

» J'évite leurs regards , & leur cache ma vie. (31)

» Que mes jours pleins de calme & de sérénité ,

» Coulent dans le silence & dans l'obscurité :

» Ce jour même des miens est le dernier peut-
» être : (32)

» Trop connu de la terre , on meurt sans se con-

» noître. (33)

» Je l'attends cette mort sans crainte ni desir :

» Je ne puis l'avancer ; je ne puis la choisir.

» L'exemple des Catons est trop facile à suivre.

» Lâche qui veut mourir , courageux qui peut
» vivre. (34)

» Demeurons dans le poste où le Ciel nous a mis.

» Et s'il nous en rappelle , à ses ordres soumis ,

» Partons. Heureux alors qui tournant en arriere

» Un regard , sur les pas de toute sa carrière ,

» Sur tant de jours passés , qu'il se rend tous pré-
» sents ,

» Quelque nombreux qu'ils soient , les voit tous
» innocens !

» Quel doux contentement goûte une ame ravie !

» Ah ! c'est jouir deux fois du plaisir de la vie. » (35)

Voilà donc cette loi si pleine de douceurs ,
Cette route où j'ai cru marcher parmi les fleurs !

Quoi ! je trouve par-tout la morale cruelle.

Catulle m'y ramene ; Horace m'y rappelle.

Tibulle m'en réveille un triste souvenir ,

Lorsque de sa Délie il croit m'entretenir.

La regle de mes mœurs , cette loi si rigide ,
 Est écrite par-tout , & même dans Ovide.
 Oui , c'est dans ces écrits dont j'étois amoureux ,
 Que la raison m'impose un joug si rigoureux.
 Que m'ordonne de plus , à quel joug plus pénible
 Me condamne le Dieu qu'on m'a peint si terrible ?
 Mon choix n'est plus douteux , je ne balance pas.

Eh quoi ! de la vertu respectant les appas ,
 L'amour de mon bonheur me pressoit de la suivre.
 Doux , chaste , bienfaisant , pour moi seul j'allois
 vivre. (36)

O grand Dieu , sans changer j'obéis à ta loi !
 Doux , chaste , bienfaisant , je vais vivre pour toi.
 Loin d'y perdre , Seigneur , j'y gagne l'assurance
 De tant de biens promis à mon obéissance.
 Que dis-je ! La vertu qui m'avoit enchanté ,
 Sans toi , que m'eût servi de chérir sa beauté ?
 De ses attraits , hélas ! admirateur stérile ,
 J'aurois poussé vers elle un soupir inutile.

Qu'étoit l'homme en effet , qu'erreur , illusion ,
 Avant le jour heureux de la Religion ?
 Les sages dans leurs mœurs démentoient leurs maxi-
 mes. (37)

Quand Lycurgue s'oppose au torrent de nos crimes ,
 Législateur impur , il en grossit le cours.
 Ovide est quelquefois un Sénèque en discours ;
 Sénèque dans ses mœurs est souvent un Ovide. (38)
 A l'amour , qui ne prend que sa fureur pour guide ,
 Des mains de Solon même un temple fut construit.
 De tes loix , ô Solon ! quel sera donc le fruit ?

Et quel
 Quand

Toute l
 Et souv
 Je détel
 En m'ég
 De l'hu
 Quand

Il n'aim
 Il faut,
 Mais q

De la R
 Elle seu
 Recon

Le ce
 Par un
 Et tout
 Si-tot
 L'hom

Aimez
 Nouve

Allume
 L'hom
 Plein d
 Tout e
 Tout e

Et quel voluptueux rougira de ses vices ,
Quand ses réformateurs deviennent ses compli-
ces ? (39)

Toute lumiere alors n'étoit qu'obscurité ,
Et souvent la vertu n'étoit que vanité.
Je déteste ces jeux d'où Caton se retire , (40)
En méprisant Caton , qui veut que je l'admire.
De l'humaine vertu reconnoissant l'écueil ,
Quand l'homme n'est qu'à lui , tout l'homme est
à l'orgueil.

Il n'aime que lui seul : dans ce désordre extrême ,
Il faut , pour le guérir , l'arracher à lui-même.
Mais qui pourra porter ce grand coup dans son
cœur ?

De la Religion le charme est son vainqueur ; (41)
Elle seule a détruit le plus grand des obstacles :
Reconnoissons aussi le plus grand des miracles.

Le cœur n'est jamais vide. Un amour effacé ,
Par un nouvel amour est toujours remplacé ;
Et tout objet qu'efface un objet plus aimable ,
Si-tot qu'il est chassé , nous paroît haïssable.
L'homme s'aimoit ; Dieu vient , il nous dit : *Ai-*
mex-moi ,

Aimez-vous ; l'amour seul comprend toute ma loi.
Nouveau commandement : le Maître qui le
donne , (42)

Allume dans les cœurs cet amour qu'il ordonne.
L'homme se sent brûler d'une ardeur qui lui plaît ;
Plein du Dieu qui l'enchanté , aussi-tôt il se hait.
Tout en lui jusqu'alors lui parut admirable ;
Tout en lui maintenant lui paroît méprisable.

Il s'abaisse ; du sein de son humilité ,
 Sort un homme nouveau qu'a fait la charité :
 Quand ce n'est plus pour lui , mais pour son Dieu
 qu'il s'aime ,
 Il se réconcilie alors avec lui-même.

Si-tôt que par l'amour l'ordre fut rétabli ,
 Des plus grandes vertus l'univers fut rempli. (43)
 Et qu'est-ce que l'amour trouveroit de pénible ?
 Les supplices, la mort, n'ont rien qui soit terrible :
 D'innombrables Martyrs se hâtent d'y courir.
 Dieu ne veut plus de sang ; amoureux de souffrir,
 Les Saints s'arment contre eux de rigueurs salu-
 taires. (44)

Les déserts sont peuplés d'exilés volontaires , (45)
 Qui toujours innocens se punissent toujours. (46)
 A la virginité l'on consacre ses jours ;
 Le corps n'a plus d'empire , & l'ame toute pure
 Impose pour jamais silence à la nature.
 Deux cœurs tendres qu'unit la main qui les a faits,
 Goûtent dans leurs plaisirs une innocente paix ,
 Et leur chaîne est pour eux aussi sainte que chère.
 Le pauvre & l'orphelin dans le riche ont un pere.
 Au plus juste courroux qui peut s'abandonner ,
 Quand le Prince lui-même apprend à pardonner ?
 Théodose est en pleurs , Ambroise en est la
 cause : (47)

J'admire également Ambroise & Théodose.

A ces traits éclatans reconnoissons les fruits ,
 Que fertile en héros l'amour seul a produits.
 Un culte sans amour n'est qu'un stérile hommage !

L'honn

Ses term

Doit av

Si vous

Tout re

Quel au

Le term

Ne forg

Comme

De tout

Ecouton

« La

» Et jan

» Ma se

» Mön p

» Je ne

» Qu'in

» Maglo

» C'est e

» Tu me

» Au mi

» Les ho

» Les ho

» Ceux

» Qu'au

» O men

Chant sixieme.

213

L'honneur qu'on doit à Dieu n'admet point de partage.

Ses temples sont nos cœurs. Quel terme, direz-vous, Doit avoir cet amour qu'il exige de nous ?

Si vous le demandez, vous n'aimez point encore.

Tout rempli de l'objet dont l'ardeur le dévore ,

Quel autre objet un cœur pourroit-il recevoir ?

Le terme de l'amour est de n'en point avoir. (48)

Ne forgeons point ici de chimere mystique. (49)

Comment faut-il aimer ? La nature l'explique.

De toute autre leçon méprisant la langueur ,

Ecoutons seulement le langage du cœur.

« La grandeur , ô mon Dieu ! n'est pas ce qu'il

» m'enchanté ,

» Et jamais des trésors la soif ne me tourmente.

» Ma seule ambition est d'être tout à toi ;

» Mon plaisir, ma grandeur, ma richesse est ta loi.

» Je ne soupire point après la renommée.

» Qu'inconnue aux mortels, en toi seul renfermée,

» Magloire n'ait jamais que tes yeux pour témoins.

» C'est en toi que je trouve un repos dans mes soins.

» Tu me tiens lieu du jour dans cette nuit profonde.

» Au milieu d'un désert tu me rends tout le monde.

» Les hommes vainement m'offriroient tous leurs

» biens :

» Les hommes ne pourroient me séparer des tiens.

» Ceux qui ne t'aiment pas, ta loi leur fait

» entendre ,

» Qu'aux malheurs les plus grands ils doivent tous

s'attendre :

» O menace, mon Dieu , qui ne peut m'alarmer !

» Le plus grand des malheurs est de ne point t'aimer.
 » Que ta croix dans mes mains soit à ma dernière
 » heure, (50)
 » Et que les yeux sur toi, je t'embrasse & je meure.
 C'est dans ces vifs transports que s'exprime l'arhour.

Hélas ! ce feu divin s'éteint de jour en jour :
 A peine il jette encor de languissantes flâmes.
 L'amour meurt dans les cœurs, & la foi dans les
 ames.

Qu'êtes-vous devenus, beaux siècles, jours naissans,
 Tems heureux de l'Eglise, ô jours si florissans !
 Et vous, premiers Chrétiens, ô mortels admirables !
 Sommes-nous aujourd'hui vos enfans véritables ?
 Vous n'aviez qu'un trésor & qu'un cœur entre vous
 Et sous la même loi nous nous haïssons tous.
 Haine affreuse, ou plutôt impitoyable rage,
 Quand par elle aveuglés, nous croyons rendre
 hommage

Au Dieu qui ne prescrit qu'amour & que pardon.
 Dieu de paix, que de sang a coulé sous ton nom ! (51)
 N'ont-ils jamais marché que sous ton oriflâme ?
 Imprimoient-ils aussi ton image en leur ame
 Tous ces Héros croisés, qui, d'infidelles mains, (52)
 Ne vouloient, disoient-ils, qu'arracher les lieux
 saints ?

Leurs crimes ont souvent fait gémir l'infidele.
 En condamnant leurs mœurs, vantons du moins
 leur zele.

Mais détestons toujours celui qui parmi nous (53)
 De tant d'affreux combats alluma le courroux.
 Quels barbares Docteurs avoient pu nous apprendre

Qu'en
Armés
Dans u

A la f
Et si je
Vous m
Vous q
Enfans
Suivez u
Unis to
Qu'il'a v
Vos per
Vous le
Avez-vo
Accour
De comp
Ils vous
Revenez
Par le P
Songez,
Aux rest
Ce Dieu
Contre

Oui,
Il se rap
Il n'a p
L'arbre
Ils sont
L'enfant
Trembl

Qu'en soutenant un dogme, il faut, pour le défendre,
Armés du fer, saisis d'un saint emportement,
Dans un cœur obstiné plonger son argument ?

A la fin de mes Chants je me hâte d'atteindre,
Et si je ne sentoîs ma voix prête à s'éteindre,
Vous me verriez peut-être attaquer vos erreurs,
Vous qui de l'hérésie épousant les fureurs,
Enfans du même Dieu, nés de la même Mere,
Suivez un étendard au nôtre si contraire.
Unis tous autrefois, maintenant écartés,
Qu'il'a voulu ? C'est vous qui nous avez quittés. (54)
Vos peres ont été les freres de nos peres,
Vous le savez ; pourquoi n'êtes-vous plus nos freres ?
Avez-vous pour toujours rompu des nœuds si chers ?
Accourez, accourez ; nos bras vous sont ouverts.
De coupables aïeux, déplorables victimes,
Ils vous ont égarés ; vos erreurs sont leurs crimes.
Revenez au drapeau qu'ils ont abandonné.
Par le Pere commun tout sera pardonné.
Songez, songez que même à nos aînés perfides,
Aux restes odieux de ses fils parricides,
Ce Dieu tant outragé doit pardonner un jour ;
Contre toute espérance, espétons leur retour. (55)

Où, le nom de Jacob réveillant sa tendresse,
Il se rappellera son antique promesse.
Il n'a point épuisé pour eux tout son trésor :
L'arbre long-tems séché doit refleurir encor.
Ils sont prédits les jours, où par des pleurs sinceres
L'enfant effacera l'opprobre de ses peres.
Tremblons à notre tour ; ils sont aussi prédits

Les jours où l'on verra tous nos cœurs refroidis :
 Ce tems fatal approche. O liens salutaires ,
 Vous captivez encor quelques ames vulgaires !
 Mais un sublime esprit vous brave hautement ,
 Et se vante aujourd'hui de penser librement.
 Il doute, il en fait gloire, & , sans inquiétude ,
 Porte jusqu'au tombeau sa noble incertitude. (56)
 Tout étoit adoré dans le siècle payen :
 Par un excès contraire on n'adore plus rien.
 Il faut qu'en tous ses points l'oracle s'accomplisse :
 Il faut que par degrés la foi tombe & périsse , (57)
 Jusqu'au terrible jour tant de fois annoncé ;
 Ce jour dont l'univers fut toujours menacé ; (58)
 Jour de miséricorde , ainsi que de vengeance.
 Déjà je crois le voir ; j'en frémis par avance.
 Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés ;
 Déjà je vois pâlir les astres ébranlés :
 Le feu vengeurs s'allume , & le son des trompettes
 Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites.
 Ce jour est le dernier des jours de l'univers.
 Dieu cite devant lui tous les peuples divers ;
 Et , pouren séparer les Saints , son héritage
 De sa Religion vient consommer l'ouvrage.
 La terre , le soleil , le tems , tout va périr ;
 Et de l'éternité les portes vont s'ouvrir.

Elles s'ouvrent. Le Dieu , si long-tems invisible ,
 S'avance , précédé de sa gloire terrible ;
 Entouré du tonnerre , au milieu des éclairs ,
 Son trône étincelant s'élève dans les airs :
 Le grand rideau se tire , & ce Dieu vient en maître.
 Malheureux, qui pour lors commence à le connoître !

Ses

 Ses Ang
 Et , fo
 Le gen

 Ne voit
 Ebloui
 L'impie
 Il n'est p
 Et tomb
 Lieu de
 Dans ce
 Infidèle
 Quand,
 (Hélas
 Y sont p
 Lorsque
 Quand l
 Appren
 Il ne fit
 De sa cl
 Le para
 Et, loir
 Ne trou
 Le vrai

 Et sur c
 Il voit l
 L'objec
 Mais il
 Un éter

 SAINT
 To

Ses Anges ont par-tout fait entendre leur voix ;
Et, sortant de la poudre une seconde fois , (59)
Le genre humain tremblant, sans appui, sans
refuge ,
Ne voit plus de grandeur que celle de son Juge.
Ebloui des rayons dont il se sent percer ,
L'impie avec horreur voudroit les repousser.
(60)
Il n'est plus tems ; il voit la gloire qui l'opprime ,
Et tombe enseveli dans l'éternel abîme ,
Lieu de larmes , de cris & de rugissemens.
Dans ce séjour affreux , quels seront vos tourmens ,
(57)
Infideles Chrétiens , cœurs durs , ames ingrates ,
Quand, malgré leurs vertus, les Titus, les Socrates ,
(58)
(Hélas ! jamais du Ciel ils n'ont connu les dons.)
Y sont précipités ainsi que les Catons ?
Lorsque le Bonze étale en vain sa pénitence ; (60)
Quand le pâle Bramine , après tant d'abstinence ,
Apprend que contre soi, bizarrement cruel,
Il ne fit qu'avancer son supplice éternel ?
De sa chute surpris, le Musulman regrette
Le paradis charmant, promis par son Prophete ; (61)
Et, loin des voluptés qu'attendoit son erreur ,
Ne trouve devant lui que la rage & l'horreur.
Le vrai Chrétien , lui seul , ne voit rien qui l'é-
tonne ;
Et sur ce tribunal , que la foudre environne ,
Il voit le même Dieu qu'il a cru , sans le voir ,
L'objet de son amour , la fin de son espoir
Mais il n'a plus besoin de foi , ni d'espérance ;
Un éternel amour en est la récompense.

SAINTÉ RELIGION , qu'à ta grandeur offerts

Tome I.

T

218 *La Religion , Chant VI.*

Jusqu'à ce dernier jour puissent durer mes vers ! (62)
 D'une Muse , toujours compagne de ta gloire ,
 Autant que tu vivras , fais vivre la mémoire.
 La sienne.... Qu'ai-je dit ? Où vais-je m'égarer ?
 Dans un cœur tout à toi l'orgueil veut-il entrer ?
 Sois de tous mes desirs la règle & l'interprete ,
 Et que ta seule gloire occupe ton Poëte.

Fin du sixieme & dernier Chant.

(1) « J
 » pose
 » mém
 » sensu
 » pres
 » dans
 » quitte
 » atten
 (2) 12
 ment sè
 persuade
 seule va
 chement
 sens ne
 nous y e
 toujours
 avare , n
 il a de la
 (3) Al
 guilavi p
 (4) Sa
 la volupt
 Dans son
 ne point

N O T E S

DU SIXIEME CHANT.

(1) « JÉSUS-CHRIST, dit M. Bossuet, nous propose l'amour de Dieu, jusqu'à nous haïr nous-mêmes. Il nous propose la modération des desirs sensuels, jusqu'à retrancher tout-à-fait nos propres membres, renoncer à tout plaisir, vivre dans le corps comme si l'on étoit sans corps, quitter tout, vivre de peu, presque de rien, & attendre ce peu de la Providence. » *Hist. univ.*

(2) *Il y a des gens*, dit M. Pascal, *qui se damnent si sottement*. Celui que je fais parler ici, est persuadé que les plaisirs imaginaires que notre seule vanité réalise, ne méritent pas notre attachement; il est persuadé aussi que les plaisirs des sens ne le méritent pas; mais comme la nature nous y entraîne, il est effrayé d'une loi qui s'oppose toujours à la nature. Ainsi, quoiqu'il ne soit ni avare, ni ambitieux, ni Epicurien, ni Pirrhoneien, il a de la peine à être Chrétien sincèrement.

(3) Allusion aux paroles de Jonathas : *Gustans gustavi paululum mellis, & ecce morior.*

(4) Saint-Evremond, fameux par l'esprit & par la volupté, fut appelé le Pétrone de son siècle. Dans son Discours sur les plaisirs, il se vante de ne point se connoître. « Je ne veux avoir sur rien

» un commerce trop long & trop sérieux avec
 » moi-même... Puisque la prudence a eu si peu de
 » part aux actions de ma vie, il me fâcherait
 » qu'elle se mêlât d'en régler la fin. »

(5) L'Abbé de Chaulieu, dans les Poésies qu'on a imprimées sous son nom, revient à tout moment, à son âge, à sa goutte, & à son inépris pour la mort. *Plura de extremis loqui, pars ignavia est.* Tacite.

(6) Les Philosophes payens avoient raisonné de plusieurs façons différentes sur le souverain bien. Jésus-Christ commença son sermon sur la montagne, par décider cette grande question: *Heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent, &c.* Et le premier à qui il assure, suivant la réflexion de M. Bossuet, une place dans son Paradis, est un compagnon de sa croix, mourant sur elle à côté de lui.

(7) *Les hommes, dit Abadie, sont incrédules, parce qu'ils veulent l'être; & ils veulent l'être, parce que c'est l'intérêt de leurs passions.* Ce n'est point ordinairement l'incrédulité qui fait les voluptueux; c'est la volupté qui fait presque tous les incrédules.

(8) *Ratio est vera lex*, disent les Spinozistes dans le *Panthéisticon* imprimé en Angleterre, livre dont la morale, qui n'a pour but que la tranquillité de l'ame, est cependant très-sévère, puisqu'elle ordonne toujours la résistance aux passions. Bayle demande, dans son Traité sur la Comète, si une société d'Athées se feroit des principes de morale & de probité. Ce livre en est la preuve; mais qui

pratique
 bientôt
 la tran
 aiséme

(9)
 Philoso
 science
 des vér
 vérités
 Cicéron
 vent m
 abrégé
 devoirs
 vers no

(10)
 pium; l

(11)

(12)

recessus

(13)

Hésiod

Theb. r

(14)

d'un pe

luptas

(15)

Ce bel

(16)

Ter.

(17)

dans l'

Dieux.

du sixieme Chant. 221

pratiqueroit sincerement cette morale , se laisseroit bientôt de n'en espérer d'autre récompense que la tranquillité de l'ame. L'honnête homme est aisément Chrétien.

(9) Dans la science de la nature , les anciens Philosophes n'ont débité que des erreurs. Dans la science de la morale , ils ont débité les plus grandes vérités ; parce que la loi naturelle grave ces vérités dans nos cœurs. Quel sévere Casuiste que Cicéron dans ses Offices ! Mais ces vérités se trouvent même chez les Poëtes , d'où l'on peut tirer un abrégé de morale , & les grands principes sur nos devoirs envers Dieu , envers les hommes , & envers nous-mêmes.

(10) *Jovis omnia plena.* Virg. *Hinc omne principium ; huc refer exitum.* Hor.

(11) *Carior est illis homo , quàm sibi.* Juven.

(12) *Compositum jus , fasque animi , sanctosque recessus mentis ,* &c. Perse.

(13) Cette image de la justice divine , est dans Hésiode , & celle de la clémence , est dans Stace. *Theb.* 12.

(14) La vengeance , dit Juvénal , est le partage d'un petit esprit. *Infirmi est animi exiguique voluptas ultio.*

(15) *At pater ut nati , sic nos debemus amici ,* &c. Ce bel endroit d'Horace est su de tout le monde.

(16) *Homo sum , humani nil à me alienum puto.* Ter.

(17) Les pauvres & les étrangers , dit Homere dans l'Odyssée , nous viennent de la part des Dieux.

(18) Fameuse Epigramme de Martial : *Solas, quas dederis, semper habebis opes.*

(19) Rien, dit Cicéron, n'approche plus les hommes des Dieux, que de faire du bien. Ceux qui, *sui memores alios fecere merendo*, sont placés par Virgile dans les Champs Elisés.

(20) *Hoc fonte derivata clades, &c.* Horace attribue à l'adultère tous les malheurs qui affligent les Romains. Tacite, en décrivant les mœurs des Germains, peuples très-féroces, remarque que chez eux l'adultère étoit rare, & sévèrement puni ; ce qui lui fait dire ce beau mot : Chez eux on ne rit pas du crime, & la galanterie n'est pas appelée la mode du siècle. *Nemo illic vitia ridet, nec corrumpere aut corrumpi, saculum vocatur.*

(21) C'est Ovide qui parle ainsi de la pensée criminelle : *Quæ quia non licuit, non facit, illa facit.* Et ailleurs : *Omnibus exclusis intus adulter erit.*

(22) Cette sentence est dans Euripide.

(23) *Ut flos in septis secretus nascitur hortis ; sic Virgo dum intacta manet.* Catulle.

(24) Catulle dit à l'Hymen : *Nil potest sine te, Venus, fama quod bona comprobet, commedi capere, &c.*

(25) *Nil admirari propè res est una, &c.* Hor.

(26) *Quod sis esse velis, nihilque malis.* Mart.

(27) C'est le sage dont parle Virgile : *Nec ille aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.*

(28) *Dulcis inexpertis cultura potentis amici ; expertus metuet, &c.* Hor.

(29) inane

(30) effuger

imput

(31)

vide.

(32)

Grata

(33)

omnib

(34)

R

Plat

permi

sans l

damn

raison

conde

(35)

lard c

terito

dire

(36)

tente

lumu

intell

du sixieme Chant. 223

(29) *O curas hominum ! ô quantum est in rebus inane !* Persf.

(30) *Sed neuter sibi vivit heu ! bonosque soles effugere atque abire sentit, qui nobis pereunt, & imputantur.* Mart.

(31) *Bene qui latuit, bene vixit.* Maxime d'Ovide.

(32) *Omnem crede diem tibi diluxisse supremum. Grata superveniet, &c.* Hor.

(33) *Illi mors gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur sibi.* Sénèque. Trag.

(34) c'est Martial qui l'a dit :

Rebus in angustis facile est contemnere vitam.

Fortius ille facit, qui miser esse potest.

Platon & Cicéron, en disant qu'il n'est pas permis à une sentinelle de sortir de son poste, sans l'ordre de celui qui l'y a placée, ont condamné l'homicide de soi-même par une meilleure raison. Il n'est pas étonnant que les Payens aient condamné ce que rien ne peut justifier.

(35) Belle Epigramme de Martial, sur un vieillard qui ne se repent d'aucun jour de sa vie. *Præteritosque dies, & tutos respicit annos* ; ce qui fait dire à Martial :

Ampliat ætatis spatium sibi vir bonus hoc est

Vivere bis, vitâ posse priore frui.

(36) Cicéron dépeint dans ses Offices ce contentement d'une ame vertueuse. *Si considerare volumus quæ sit in naturâ excellentia & dignitas ; intelligemus quàm sit turpe diffinere luxuriâ & de-*

licatè ac molliter vivere, quàmque honestum, parcè, continenter, severè, sobriè.

(37) On peut dire du plus sage des Payens, sans en excepter aucun, ce mot de Saint Augustin : *Agebat quod arguebat ; quod culpabat adorabat.* Les femmes furent communes sous les loix de Lycurgue. Platon défendoit de s'enivrer, excepté aux fêtes de Bacchus. Aristote interdisoit les images deshonnêtes, excepté celles des Dieux. Solon établit à Athenes le temple de l'amour impudique. *Toute la Grece, dit M. Bossuet, étoit pleine de temples consacrés à ce Dieu, & l'amour conjugal n'en avoit pas un.*

(38) Sénèque, aussi faux Philosophe que faux bel-esprit, rend sa morale haïssable par le ton fastueux avec lequel il la débite. Je pourrois citer des passages des anciens, peu favorables à ses mœurs, & parler de ses richesses immenses ; mais il suffit, pour connoître ce Stoïcien si sévère en ses discours, de savoir qu'il étoit un servile adulateur du monstre dont il avoit été le précepteur, jusques-là qu'il fut capable de le justifier sur le meurtre de sa mere. *Tac. ann. 15.* J'ai rapporté au second Chant la parole superstitieuse de Socrate mourant. Que dire de Sénèque mourant, qui prend de l'eau de son bain, & en arrose ceux qui l'environnent, en disant : *Jovi liberatori.*

(39) Les Prédicateurs de la raison humaine, les Platoniciens, les Stoïciens, ont précédé les Prédicateurs de l'Evangile. Les premiers n'ont rien changé ; les seconds ont en un moment peuplé la terre de citoyens plus parfaits que ceux que

Platon
Tous
hommes
(40)
des li
toit,
sence
leurs
toute
» que
» pou
» n'y

La r
va pas
à des
n'est p
il voit
indign
(41)
ciété ;
& le c
Ils son
turels
les ré
cepte
les Pa
mille,

du sixieme Chant. 225

Platon avoit en idée , & que le sage des Stoïciens. Tous les efforts de la raison pour réformer les hommes , ont servi de triomphe à la grace.

(40) Les jeux de Flore se représentoient avec des licences très-scandaleuses. Caton qui y assistoit , s'appercevant que , par respect pour sa présence , le peuple n'osoit demander aux Acteurs leurs licences ordinaires , se retira pour laisser toute liberté ; ce qui a fait dire à Martial : « Puis-
» que tu savois ce qui se passoit à ces jeux ,
» pourquoi , sévère Caton , y venois-tu ? Tu
» n'y venois donc que pour en sortir ? »

*Nosces jocosa dulce cum sacrum Flore ,
Festosque lusus , & licentiam vulgi ,
Cur in theatrum , Cato severe , venisti ?
An ideò tantùm veneras , ut exires ?*

La réflexion de Martial est juste ; mais elle ne va pas assez loin. Caton est condamnable de venir à des jeux où la pudeur défend d'assister. Caton n'est pas moins condamnable de s'en retirer , quand il voit que sa présence contient le peuple. Son indigne complaisance est la preuve de sa vanité.

(41) Les hommes sont faits pour vivre en société ; c'est ce que prouvent leurs besoins mutuels , & le don de la parole , qui suppose des auditeurs. Ils sont d'abord unis en société par les liens naturels ; la Religion , qui perfectionne la nature , les réunit par des liens plus étroits , par le précepte de l'amour , les prières , les sacrements , & les Pasteurs. Les Chrétiens ne font qu'une famille , sous un chef qui est le centre de l'unité.

La raison seule ne peut donc , comme les Déistes le prétendent , être le seul fondement d'une Religion , puisqu'elle ne peut même être le seul fondement de la société. L'autorité des loix soutient les Etats.

(42) Le nouveau commandement de l'amour , quoique de la loi naturelle , & renouvelé par le Décalogue , est appelé nouveau dans la loi nouvelle , parce que Jésus-Christ , qui en est venu donner l'exemple , l'a gravé dans les cœurs par sa grace ; & , en nous le faisant pratiquer , nous a renouvelés nous-mêmes. *Ideo novum dicitur , quia innovat.* S. Aug.

(43) Rien n'est difficile à l'amour , dit S. Augustin. *Ubi amatur , non laboratur ; aut si laboratur , labor certè amatur.* Nous apprenons par les Payens mêmes , combien les mœurs des premiers Chrétiens étoient admirables. La fameuse lettre de Pline à Trajan leur rend un témoignage non suspect. Lucien , qui n'épargne personne , a raillé les Chrétiens ; mais ses railleries même leur font honneur. Il nous apprend dans la mort de Peregrinus , avec quel zèle les premiers Chrétiens se soutenoient les uns les autres. « Car , » dit-il , leur législateur leur a fait accroire qu'ils » sont tous freres ; de sorte qu'ils croient que » tout est commun : ils méprisent tout , & la » mort même , sur l'espérance de l'immortalité. »

(44) Dans les trois premiers siècles de l'Eglise , on ne voit que supplices : dans le siècle suivant , on ne voit qu'austérités. Aux victimes des tyrans suc-

ced
étom
l'Ori
baïde
le thé
de la
peupl
& s'a
faire ,
ces ho
le céle
dont i
les m
pou
un vie
pond
maines
vieilla
(45)
offre c
voulu
prêché
mais c
la scien
pas lire
prière &
(46)
» c'est
» & le
» dues
» ont p
» cette

cedent les victimes de la pénitence , dont le nombre étonne. Que d'Anachorettes ou de Cénobites dans l'Orient ! L'Egypte en est remplie ; toute la Thébaïde n'est qu'un Monastere. Cette Egypte, autrefois le théâtre d'une sagesse orgueilleuse , où les Savans de la Grece alloient chercher des lumieres , est peuplée d'hommes qui ne veulent que se cacher & s'anéantir , & qui ayant la seule science nécessaire , renoncent à toute autre science. C'est parmi ces hommes si simples , que va passer quarante ans le célèbre Arsene , tandis que les deux Princes , dont il a été le Gouverneur & le Précepteur , sont les maîtres du monde ; & lorsqu'on lui demande pourquoi dans ce désert il va consulter si souvent un vieux solitaire fort ignorant : *Je suis habile , répond Arsene , dans les Lettres Greques & Romaines ; mais je ne suis pas encore à l'alphabet de ce vieillard.*

(45) Après le spectacle des Martyrs, la Religion offre celui des Solitaires. Il semble que Dieu ait voulu les opposer à ces Philosophes qui avoient prêché à leurs Disciples la retraite & le silence ; mais ces Disciples de Jésus-Christ, loin de chercher la science dans leur retraite , souvent ne savoient pas lire ; ils ne cherchoient que les austérités , la priere & l'oubli du monde.

(46) « Le miracle des miracles, dit M. Bossuet , » c'est qu'avec la foi , les vertus les plus éminentes » & les pratiques les plus pénibles se sont répar- » dues par toute la terre. . . . Les innocens même » ont puni en eux avec une rigueur incroyable , » cette pente prodigieuse que nous avons au péché.

» Les déserts ont été peuplés , & il y a eu tant de
 » Solitaires , que des Solitaires plus parfaits ont
 » été contraints de chercher des solitudes plus pro-
 » fondes. »

(47) Saint Ambroise lui imposa la pénitence publique , à cause du meurtre de Thessalonique. Théodose s'y soumit , & n'ayant pas la permission d'entrer dans le sanctuaire , resta prosterné devant la porte de l'Eglise , dépouillé de ses ornemens impériaux , arrosant le pavé de ses larmes , & demandant miséricorde. Que doit-on plus admirer , ou de l'humilité de l'Empereur , ou de la fermeté de l'Evêque ?

(48) C'est Saint Bernard qui parle ainsi : *Modus amandi Deum , est amare sine modo.*

(49) Ces termes de *pur amour* , *amour désintéressé* , *déluge & bouillonnement d'amour* , *union* , *liquéfaction* , *rien de l'ame abîmée dans le tout de Dieu* , *parfaite nudité* , & tant d'autres qu'ont inventé certains Mystiques.

(50) Un homme plein de ces sentimens est toujours heureux : ainsi la Religion seule procure cette paix de l'ame , à laquelle les Athées croient pouvoir parvenir par la Raison. L'Auteur du *Panthéisticon* parle ainsi à celui qu'il veut rendre heureux par son système. *Sortem tuam , quæcumque sit , æquo animo feres : stultam ambitionem & rodentem invidiam procul fugabis : perituros contemnes honores , ipse brevi periturus : jucundam deges vitam : nihil admirans aut horrescens : vitam hilarè , mortem tranquillè obeamus.* Voilà de belles maximes ; mais la raison seule les fera-t-elle pratiquer ? écartera-t-elle

tera-t-elle
 plaisir
 les vol
 tyrs ?

de la r
 ment
 lui ar
 Dieu l
 sont d
 veur d
 reux s
 mourir

(51)
 en lou
 ramen

point
 « Cett
 » thol
 » tou

Cet es
 de la v
 reur ?

soit ,
 que le
 que v

quelq
 contin
 plus f

Boilea
 cathol
 quelle

voit p
 T

tera-t-elle de nous l'ennui inséparable de tous les plaisirs & de toutes les conditions , tourment dont les voluptueux & les grands sont les premiers martyrs ? Pourra-t-elle nous faire surmonter l'horreur de la nature au moment de la mort ? C'est ce moment que souhaite le vrai Chrétien : les maux qui lui arrivent pendant la vie , sont des biens que Dieu lui envoie : les biens qui ne lui arrivent pas , sont des maux que Dieu lui épargne : tout est fa-veur du Ciel pour lui. Qui peut rendre malheu-reux sur la terre celui qui ne veut que souffrir & mourir ?

(51) M. Fléchier , dans la vie de Théodose , en louant la bonté de ce Prince , qui tâchoit de ramener par douceur les Hérétiques , ne voulant point de conversions forcées , ajoute ces paroles : « Cette douceur fit souvent de la peine aux Ca-tholiques , qui par un zele précipité vouloient » toujours qu'on exterminât leurs adversaires. » Cet esprit de violence qui est dans le parti même de la vérité , que devient-il dans le parti de l'er-reur ? Jésus-Christ en quittant ses Disciples leur di-soit , qu'il leur laissoit la paix ; cependant , depuis que les Empereurs eurent donné la paix à l'Eglise , que voit-on dans l'Histoire Ecclésiastique ? Avec quelques exemples de grandes vertus , un spectacle continuel des plus terribles passions. Quelles guerres plus furieuses que celle où l'on veut , comme dit Boileau , *dans un sein hérétique , enfoncer un poignard catholique* ! Et sans parler des guerres sanglantes , quelle suite de querelles entre les Chrétiens ! On voit Prêtres contre Prêtres , Moines contre Moines ,

Evêques contre Evêques, Conciles contre Conciles ; on s'accuse les uns les autres devant les Empereurs ; on se déchire ; on s'anathématise : de toute manière s'accomplit la prophétie sur Jésus-Christ : *Positus est in ruinam & resurrectionem*, &c. Ce signe tant contredit, sera jusqu'à la fin du monde cause de perte ou de salut, ruine, ou résurrection.

(52) Les Croisades furent appelées des guerres saintes, parce qu'elles avoient pour objet la délivrance des lieux saints. C'est à cause de ce zèle, que Godefroy de Bouillon est le héros du Tasse, qui chante, dit-il, des armes pieuses.

*Canto l'armi pietose, el Capitano
Ch'el gran Sepolcro liberò di Christo.*

(53) Julien l'Apostat disoit des fureurs des Ariens contre les Catholiques, que les Chrétiens étoient entr'eux plus cruels que les tigres. Qu'eût il dit des fureurs des Luthériens en Allemagne, & de celles des Calvinistes en France ?

(54) « Il y a toujours, dit M. Bossuet, ce fait » malheureux contre les Hérétiques. Ils se sont » parés du grand corps de l'Eglise. Mais pour nous » quelle consolation de pouvoir depuis notre Sou- » verain Pontife remonter sans interruption jusqu'à » Saint Pierre, établi par Jésus-Christ ; d'où, en » reprenant les Pontifes de la Loi, on va jusqu'à » Aaron & Moïse ; de-là jusqu'aux Patriarches & » jusqu'à l'origine du monde ! Quelle suite ! quelle » tradition ! quel enchaînement merveilleux ! »

(55) Leur retour nous est annoncé par Saint

du sixieme Chant. 251

Paul, Rom. xi. comme M. Bossuet l'a si bien développé.

(56) On rapporte qu'une Dame de Londres , après avoir lu un ouvrage de Sherlock sur l'immortalité de l'ame , se pendit dans sa chambre , & écrivit auparavant sur sa cheminée ce vers :

Sherlock, je doute encore , & je vais m'éclaircir.

La Duchesse de Buckingham fait ainsi parler son mari dans l'Epitaphe qu'elle a fait graver sur son Mausolée à Westminster.

Pro Rege sapè , pro Republica semper ,

Dubius , sed non improbus vixi.

Incertus morior , non perturbatus.

Quand on a vécu dans le doute , & qu'on meurt dans l'incertitude , peut-on se vanter de mourir sans inquiétude ? Si quelques personnes d'esprit ont eu le malheur de s'égarer à ce point , ne croyons pas que leur exemple ait été généralement suivi. Dans une note du quatrieme Chant , j'ai nommé les grands hommes qui avoient illustré les premiers siècles de l'Eglise. On feroit une liste nombreuse de ceux qui , dans ces derniers siècles , ont édifié par une foi sincere. Je ne parle pas seulement de ces hommes rares , comme les Bossuets , & quelques autres , qui ont été attachés à l'Eglise par leur état & leurs travaux , ni de ces Savans fameux , comme les Mabillons , les Renaudots , les Nicols , &c. Combien de génies illustres dans les lettres , & même dans les sciences profondes , la métaphysique , la médecine , l'astronomie , la

géométrie, (quoique Bayle , à l'article de M. Pascal , trouve la chose bien rare ,) ont été remplis d'une piété humble ! Le Recueil des éloges des illustres Membres de l'Académie des sciences , nous en fait connoître plusieurs. Les deux plus grands Philosophes de l'Angleterre , Locke & Newton , ont montré , par leurs écrits , leur soumission à la révélation. Enfin je ne puis mieux finir cette note que par le nom de Pascal , dont la vie , qui est plus propre , disoit Bayle , à désarmer les impies que cent volumes de sermons , confirme ce qui a été dit de la Religion , qu'elle fait croire de grandes choses aux esprits les plus simples , & en fait pratiquer de petites aux esprits les plus sublimes.

(57) Un Geometre Anglois , persuadé de cette vérité , a voulu y appliquer les calculs géométriques dans son livre intitulé : *Philosophia christiana principia mathematica*. Sur ce principe très-faux , qu'un fait diminue par degrés de certitude , à mesure qu'il augmente en ancienneté , il a calculé quand la foi en Jésus-Christ , qui doit toujours aller en diminuant , seroit tout-à-fait éteinte , & a cru trouver , par ce calcul , que le Jugement dernier arriveroit environ dans mille cinq cents ans. Cette parole de Jésus-Christ , *Non est vestrum nosse tempora* , dérange tous ces calculs de géométrie.

(58) J'ai dit au cinquieme Chant , que l'attente de l'embrâsement général du monde est presque aussi ancienne que le monde. Les Philosophes & les Poètes payens l'annoncent , Properce , Lucrece , Ovide :

du sixieme Chant. 253

*Una dies dabit exitio , multosque per annos
Sustentata ruet moles , & machina mundi.*

PROPERT.

*Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus
Quo mare , quo tellus , correptaque regia cœli
Ardeat , & mundi moles operosa labore.*

OVID.

L'attente d'un pareil événement , que la physique n'a pu annoncer , doit nécessairement prendre sa source dans une ancienne tradition , dont il me paroît qu'on trouve un témoignage dans Josèphe. Il rapporte , L. 1. que les enfans d'Adam ayant été instruits que la terre devoit souffrir deux déluges , un d'eau , & l'autre de feu , pour conserver cette tradition , la graverent sur deux colonnes , dans l'espérance que si l'une périssoit dans le premier déluge , l'autre pourroit subsister. Si les enfans d'Adam ont eu cette connoissance , ils l'ont répandue , & elle s'est perpétuée. Quoi qu'il en soit , il est bien étonnant de lire dans Sénèque ces mots : *Cum Deo visum ordiri meliora , vetera finire ;* & de lire aussi dans Isaïe : *Antiqua ne intueamini , ecce ego facio nova.*

(59) Loin que la raison nous prouve l'impossibilité de la résurrection des corps , elle nous en assure la possibilité. La nature semble elle-même nous en offrir une image , dans une brillante résurrection des plus vils insectes , dont j'ai parlé au premier Chant : prodige que la physique ne peut expliquer. Celui qui peut changer une chenille en papillon ; celui qui a fait le corps humain , ouvrage

si admirable ; celui qui a pu l'unir avec l'ame , a pu rendre cette union éternelle ; & s'il veut la rompre pour un tems , il peut la rétablir ensuite. La raison nous dit qu'aucune substance n'est anéantie. Dieu peut , sans doute , séparer celles qu'il a unies , & réunir celles qu'il a séparées. La raison nous persuade qu'il le peut , & la Religion nous assure qu'il le veut. La société entre l'ame & le corps devoit d'abord être éternelle. La mort fut la peine du péché. Dieu ordonna que la société seroit rompue pour un tems ; mais il a prédit qu'il la rétabliroit un jour. Nous avons vu , dans le cours de cet ouvrage , l'accomplissement de la plus grande partie des choses prédites. Soyons donc persuadés que tout le reste de ce qui a été prédit , sera également accompli.

(60) Personne n'ignore les austérités presque incroyables que pratiquent les Bonzes & les Bramines , pour s'attirer la vénération & les aumônes des peuples : ils font les martyrs de l'erreur , de l'intérêt & de la vanité.

(61) La Religion chrétienne qui ordonne une vie pénitente sur la terre , promet un Paradis tout spirituel ; la Mahométane , au contraire , permet une vie sensuelle sur la terre , & promet un Paradis tout charnel. La peinture de ce Paradis est si grossière , qu'au rapport de Briot , *Empire Ottoman* , les Turcs éclairés n'osent le croire véritable ; mais la multitude n'en doute pas. Plusieurs sont assez simples pour conserver un toupet de cheveux sur leur tête , afin qu'au dernier jour Mahomet les enleve plus aisément. Il doit les sauver tous.

« A
» pé
» int
» dis
» ref
» ave
(62
le mo
son E
des a
tous
leur p
au pr
jours
fin ,
raison
l'origi
heurs
ché ,
porte
ne se
voile
l'unité
ticiéli
la natu
s'arrête
que l'h
Créateu
ce qu'i
dorent
rent ri
ment q

du sixieme Chant. 255

« A la vérité , dit-il dans l'Alcoran , les grands » pécheurs seront d'abord punis ; mais par mon » intercession , ils seront enfin reçus dans le Para- » dis , n'étant pas possible que les vrais croyans » restent pour toujours dans les flammes éternelles » avec les infideles. »

(62) Une Religion qui commence & finit avec le monde , & rappelle toute l'histoire à la sienne , son Empire ayant été établi par les révolutions des autres Empires ; une Religion qui rappelle tous les peuples , même les Mahométans , par leur propre Religion , à cette révélation , donnée au premier de tous les peuples , subsistant toujours pour l'attester toujours ; une Religion enfin , qui , par tant de témoignages tirés de la raison , de l'histoire & de la nature , développe l'origine des désordres du monde & de nos malheurs , & qui , quoiqu'annonçant un Dieu caché , forme un corps de lumière si éclatant , porte avec elle le caractère de la Divinité. Dieu ne se montre à l'homme pécheur , que sous un voile ; mais les deux grands ouvrages où brille l'unité d'un dessein toujours suivi , le font particulièrement reconnoître. Ces deux ouvrages sont la nature & la Religion. Les Déistes , qui ne s'arrêtent qu'au premier , sont forcés d'avouer que l'homme doit adorer un Etre suprême , le Créateur du monde ; & , comme ils ignorent ce qu'ils en doivent espérer & craindre , ils l'adorent sans le connoître , ou plutôt ils n'adorent rien ; & l'on peut dire d'eux plus justement qu'un ancien Poëte ne l'a dit des Juifs :

Nil prater nubes , & cœli numen adorant. Ceux qui connoissent un Créateur dans son ouvrage de puissance , qui est la nature , & un réparateur dans son ouvrage de justice & d'amour , qui est la Religion , sont les seuls qui connoissent & adorent l'Être suprême , de la manière dont doit être connu & adoré celui qui est esprit & vérité.

LA BÉNÉDICTION que Dieu a répandue sur cet Ouvrage , dans un siècle où l'impiété triomphe , m'a engagé à y donner une nouvelle attention. J'ai , dans mes vers & dans mes notes , fait quelques additions ; & j'en aurois peut-être fait d'autres , si je n'avois pas été arraché à ce travail , par une de ces afflictions dans lesquelles on ne peut être consolé que par la Religion. Heureux alors , non pas celui qui en parle en vers ; mais celui dont le cœur en est rempli ! Un fils m'étoit cher , non parce qu'il étoit unique ; mais parce qu'il promettoit beaucoup. Obligé de se procurer de quoi vivre , il s'étoit déterminé , par un choix sagement médité , au commerce maritime , où les richesses qu'on peut gagner , ne sont point , comme il me le disoit , celles de l'iniquité. L'espérance qu'il feroit une fortune honnête , & en honnête homme , m'avoit adouci la douleur de sa séparation , lorsqu'il partit pour Cadix , où , à peine arrivé , il vient de m'être enlevé par cet affreux tremblement de terre , dont on parlera long-tems ; & les circonstances qui l'ont fait périr sont si cruelles , qu'elles contribuent à le faire regretter de tout le monde , dans sa patrie & en Espagne , où il

s'étoit
Dieu m
un de c
rible à
sions. C
de son
sagesse
Dieu l'
moi qu
me tro
que je
moi ce
vie si p
dès ma
dans m
je passer
l'autre
arrêter
ment m
nir d'au

Fin de

s'étoit déjà fait estimer. Dieu me l'avoit donné ,
Dieu me l'a ôté ; oui, Dieu me l'a ôté , & même par
un de ces coups imprévus , qui rendent la mort ter-
rible à tout âge , & sur-tout dans l'âge des pas-
sions. Cependant la vertu de mon fils , la bonté
de son cœur , la droiture de ses sentimens , la
sagesse de ses mœurs , tout me fait espérer que
Dieu l'a pris dans sa miséricorde ; & que c'est
moi qu'il a frappé par ce grand coup , afin que
me trouvant seul , je ne sois plus qu'à lui , &
que je passe le reste de mes jours à implorer pour
moi cette miséricorde , que ne mérite point une
vie si peu conforme aux grandes vérités , que
dès ma jeunesse j'ai eu la hardiesse d'annoncer
dans ma Poésie. Puisse l'affliction dans laquelle
je passerai le reste de cette vie , m'être utile pour
l'autre ! Puisse cette Religion que j'ai chantée ,
arrêter les larmes que la nature veut à tout mo-
ment me faire verser sur mon fils , & m'en four-
nir d'autres pour pleurer sur moi-même !

*Fin des Notes du sixieme & dernier
Chant.*

A V I S.

LE Poëme de la Religion , que M. Hardion avoit envoyé à feu Monsieur Rousseau pour en examiner la versification , ayant donné lieu à la réponse suivante , qu'il a bien voulu nous communiquer , aussi-bien qu'à l'Epître X que M. Rousseau rendit publique quelque tems après ; nous avons cru nécessaire d'imprimer ici ces deux Pieces. Elles font honneur à un Ouvrage que M. Rousseau paroît avoir examiné avec tant d'attention , & elles n'en font pas moins à la mémoire de ce célèbre Poëte , par les sentimens de Religion dont elles sont remplies.

J
D
LE P
Q U E
de la Re
de son t
admirab
qu'on y
force de
mie , &
preuves
l'art ave
un corps
auquel
aveugle
ce qui d
la Religi
Mais,
même a
plupart
plaire, s
qui aime

J U G E M E N T

D E M. ROUSSEAU

S U R

LE POEME DE LA RELIGION.

QUELQUE recommandable que soit le Poëme de la Religion, par l'importance & par la grandeur de son sujet, on peut dire qu'il n'est pas moins admirable par la maniere dont il est traité; soit qu'on y considere l'assemblage, le choix & la force des preuves; soit qu'on y regarde l'économie, & la judicieuse distribution de ces mêmes preuves qui, se donnant du jour l'une à l'autre par l'art avec lequel l'Auteur les a placées, composent un corps de lumiere, & un tout de conviction auquel il est impossible que l'incrédulité la plus aveugle & la plus opiniâtre puisse résister. C'est ce qui doit rendre cet ouvrage aussi immortel que la Religion qu'il défend.

Mais, quelque solide qu'il soit, cette solidité même auroit pu lui nuire dans l'esprit de la plupart des Lecteurs, à qui l'utile ne sauroit plaire, s'il n'est pas accompagné d'agréments, & qui aiment mieux sacrifier l'utilité à leur plaisir,

que leur plaisir à l'utilité. C'est à quoi l'Auteur a bien pourvu par l'abondante & riche variété des peintures qu'il a semées dans tout son ouvrage, & par la magnificence du style dont il s'est servi pour les exprimer. En sorte que si jamais la poésie a mérité d'être appelée le langage des Dieux, on peut dire que celle-ci mérite particulièrement d'être appelée le langage de Dieu, qui semble y parler lui-même par l'organe de celui qu'il a chargé de sa cause. C'est un témoignage que je dois à ma propre conscience, & à l'impression que la lecture de ce Poème a faite sur mon cœur & sur mon esprit. J'en ai suivi la conduite avec une grande attention.

On ne sauroit établir les preuves de la Religion, qu'en commençant par établir celles de l'existence de Dieu. C'est ce que l'Auteur a fait dans le premier Chant, où tout ce que la physique peut fournir à la poésie, & la métaphysique à la raison, se trouve décrit & développé de la manière la plus noble & la plus distincte. Ces preuves amènent naturellement la distinction des deux substances, leur union pendant la vie, & leur séparation à la mort; d'où s'ensuit la preuve de l'immortalité de l'âme. Les diverses opinions & les contradictions des Philosophes sur ce sujet, conduisent à la nécessité d'une révélation. Le troisième Chant poursuit la proposition avancée à la fin du précédent, en faisant voir par l'histoire du monde, & des Juifs en particulier, que ce n'est que dans leurs livres que la révélation se trouve; d'où résulte, par des conséquences indisputables, l'authenticité

& la
phère
par M
Le
sieme
de la
Aureu
la pro
établi
suppli
humai
phante
le cent
l'avoit
fin des
Après
l'esprit
curité
la mor
jusqu'o
cultés
lieu qu
révélati
plus fr
solide
mêmes
du Pag
Cette
que ce
l'Evang
le chem
les devo

& la vérité d'une Religion annoncée par les Prophetes , confirmée par les miracles , & avouée par Mahomet lui-même , son plus grand ennemi.

Le quatrieme Chant est parfaitement lié au troisieme , par l'exposition admirable de la naissance de la Religion chrétienne , des miracles de son Auteur , de l'accomplissement des prophéties , de la propagation si rapide de l'Evangile , & de son établissement au milieu des persécutions & des supplices On y voit les nations soumises , la raison humaine confondue , la folie de la croix triomphante de la sagesse du monde , & enfin Rome , le centre du Paganisme , punie comme Jérusalem l'avoit été ; mais relevée pour devenir jusqu'à la fin des siècles , le centre de la Religion chrétienne. Après ces preuves tirées des faits , l'Auteur rassure l'esprit & le cœur de l'homme ; l'un contre l'obscurité des mysteres , l'autre contre la sévérité de la morale. Il fait voir , dans le cinquieme Chant , jusqu'où va l'ignorance de l'homme , & les difficultés auxquelles le Déiste ne peut répondre ; au lieu que le Chrétien y trouve la réponse dans la révélation. A l'égard de la morale , ce qui m'a le plus frappé , est le parallele également docte , solide & ingénieux , de la morale des Poètes mêmes , & des Poètes d'ailleurs les plus corrompus du Paganisme , avec celle des Chrétiens.

Cette pensée , que la Religion n'exige de nous , que ce que la droite raison nous ordonne , & que l'Evangile , s'il est permis de parler ainsi , ne rend pas le chemin plus étroit que la simple philosophie , & les devoirs prescrits à l'honnête homme , est admi-

262 *Jugement de M. Rousseau.*

nablement exprimée , & il falloit qu'elle le fût ; mais il falloit aussi montrer l'avantage que la morale du Christianisme a sur toute autre morale. Cet avantage consiste dans le précepte de la charité , le plus doux de tous les préceptes , tous les autres ne s'adressant qu'à la raison ; mais celui-ci s'adressant au cœur , qui est ce que Dieu demande particulièrement ; & comme cette vertu est le couronnement de toutes les vertus chrétiennes , l'Auteur ne pouvoit mieux couronner son Ouvrage , qu'en nous en faisant sentir le prix & la nécessité ; & c'est ce qu'il a exécuté d'une manière si touchante & si élevée , qu'il semble que ce soit Dieu lui-même qui ait choisi le langage de l'homme , pour parler au cœur de l'homme.

A Bruxelles , le 30 Août 1737.

É P I T R E
DE M. ROUSSEAU;
A M. RACINE.

LE Poëme de la Religion , dont l'Auteur m'a fait l'honneur de me communiquer le manuscrit , & qui a donné lieu à cette Epître , m'a paru un chef-d'œuvre de poésie , aussi bien que de piété , également admirable par la solidité des preuves qui y sont alléguées , & par l'abondance & riche variété des peintures dont il les a ornées. En sorte que si jamais la poésie a pu être nommée le langage des Dieux , on peut dire que celle-ci mérite particulièrement d'être appelée le langage de Dieu qui semble y parler lui-même par l'organe de celui qu'il a voulu charger de sa cause C'est ce qui m'a engagé à solliciter ici l'Auteur , si digne du nom qu'il porte , de donner incessamment son ouvrage au public , auquel il ne sauroit être trop tôt présenté , pour le rassurer contre le progrès de l'impieété , & de cette secte d'hommes ténéraires , qui , avec beaucoup d'esprit , & encore plus de libertinage , semblent n'avoir en vue que d'établir , sur les ruines de la Religion chrétienne , le système affreux du Spinofisme & du Matérialisme.

É P I T R E.

DE nos erreurs, tu le fais, cher RACINE ,
La déplorable & funeste origine
N'est pas toujours , comme on veut l'assurer ,
Dans notre esprit , facile à s'égarer ;
Et sa fierté dépendante & captive
N'en fut jamais la source primitive.
C'est le cœur seul , le cœur qui le conduit ,
Et qui toujours l'éclaire , ou le séduit.
S'il prend son vol vers la céleste voûte ,
L'esprit docile y vole sur sa route ;
Si de la terre il suit les faux appas ,
L'esprit servile y rampe sur ses pas :
L'esprit enfin , l'esprit , je le répète ,
N'est que du cœur l'esclave ou l'interprète.
Et c'est pourquoi tes divins Précurseurs ,
De nos autels antiques défenseurs ,
Sur lui toujours se sont fait une gloire
De signaler leur première victoire.
Oui, cher RACINE , & pour n'en point douter
Chacun en soi n'a qu'à se consulter.
Celui qui veut de mon esprit rebelle
Dompter , comme eux , la révolte infidelle ,
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur ,
Doit commencer par soumettre mon cœur ;
Et plein du feu de ton illustre pere ,
Me préparer un chemin nécessaire
Aux vérités qu'Esther va me tracer ,
Par les soupirs qu'elle me fait pousser.

C'est par cet art que l'Auteur de la Grace,
 Versant sur toi sa lumière efficace,
 Daigna d'abord, certain de son succès,
 Toucher mon cœur dans tes premiers essais;
 Et qu'aujourd'hui consommant son ouvrage,
 Et secondant ta force & ton courage,
 Il brise enfin le funeste cercueil
 Où mon esprit retranchoit son orgueil,
 Et grave en lui les derniers caractères,
 Qui de ma foi consacrent les mystères.
 Quelle vertu! quels charmes tout-puissans
 A son empire asservissent mes sens!
 Et quelle voix céleste & triomphante
 Parle à mon cœur, le pénètre, l'enchanté!
 C'est Dieu, c'est lui, dont les traits glorieux
 De leur éclat frappent enfin mes yeux.
 Je vois, j'entends, je crois; ma raison même
 N'écoute plus que l'oracle suprême.
 Qu'attends-tu donc? toi dont l'œil éclairé
 Des vérités dont il m'a pénétré,
 Toi dont les chants non moins doux que sublimes,
 Se sont ouverts tous les divins abîmes
 Où sa grandeur se plaît à se voiler;
 Qu'attends-tu, dis-je, à nous les révéler
 Ces vérités qui nous la font connoître?
 Et que fais-tu s'il ne te fit point naître
 Pour ramener ses sujets non soumis,
 Ou consoler du moins ses vrais amis?
 Dans quelle nuit, hélas! plus déplorable
 Pourroit briller sa lumière adorable,
 Que dans ces jours où l'Ange ténébreux
 Offusque tout de ses brouillards affreux?

Où franchissant le stérile domaine
Donné pour borne à la sagesse humaine ,
De vils mortels jusqu'au plus haut des cieux
Osent lever un front audacieux ?
Où nous voyons enfin, l'osé-je dire ?
La vérité soumise à leur empire ,
Ses feux éteints dans leur sombre fanal ,
Et Dieu cité devant leur tribunal ?
Car ce n'est plus le tems où la licence
Daignoit encor copier l'innocence ,
Et nous voiler ses excès monstrueux
Sous un bandeau modeste & vertueux.
Quelque mépris , quelque horreur que mérite
L'art séducteur de l'infâme hypocrite ,
Toujours pourtant du scandale ennemi ,
Dans ses dehors il se montre affermi ;
Et plus prudent que souvent nous ne sommes ,
S'il ne craint Dieu, respecte au moins les hommes.
Mais en ce siècle à la révolte ouvert ,
L'impiété marche à front découvert :
Rien ne l'étonne , & le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ses drapeaux , sous ses fiers étendards ,
L'œil assuré , courent de toutes parts
Ces légions , ces bruyantes armées
D'esprits subtils , d'ingénieux Pygmées ,
Qui sur des monts d'argumens entassés ,
Contre le Ciel burlesquement haussés ,
De jour en jour , superbes Encelades ,
Vont redoublant leurs folles escalades ;
Jusques au sein de la Divinité
Portent la guerre avec impunité ;

Viendront bientôt , sans scrupule & sans honte ,
De ses arrêts lui faire rendre compte ;
Et déjà même , arbitres de sa loi ,
Tiennent en main pour écraser la foi ,
De leur raison les foudres toutes prêtes.
Y songez-vous , insensés que vous êtes ?
Votre raison qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble & dans l'obscurité ,
Et qui , rampant à peine sur la terre ,
Veut s'élever au-dessus du tonnerre ;
Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas ,
Bronche , trébuche , & tombe à chaque pas :
Et vous voulez , fiers de cette étincelle ,
Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révèle ?
Cessez , cessez , héritage des vers ,
D'interroger l'Auteur de l'univers :
Ne comptez plus avec ses loix suprêmes ;
Comptez plutôt , comptez avec vous-mêmes :
Interrogez vos mœurs , vos passions ,
Et feuilletons un peu vos actions.
Chez des amis , vantés pour la sagesse ,
Avons-nous vu briller votre jeunesse ?
Vous a-t-on vus , dans leur choix enfermés ,
Et de leurs mains à la vertu formés ,
Chérir comme eux la paisible innocence ,
Vaincre la haine , étouffer la vengeance ,
Faire la guerre aux vices insensés ,
A l'amour-propre , aux vœux intéressés ,
Dompter l'orgueil , la colere , l'envie ,
La volupté des repentirs suivie ?
Vous a-t-on vus dans vos divers emplois ,
Au taux marqué par l'équité des loix ,

De vo
Et de v
S'il est
Mais n
Dans v
Une c
Une je
Aux v
Un fo
A la m
De fau
Furent
Bientô
En ger
Je vou
Divini
Et me
Sur le
Je vou
Fouler
Comp
Immo
A votr
A la fu
Voulo
Justifi
Et, fa
Vous l
Mais a
Ce ve
Jusqu
Vous

De vos trésors mesurer la récolte ,
Et de vos sens apaiser la révolte ?
S'il est ainsi , parlez ; je le veux bien.
Mais non ; j'ai vu , ne dissimulons rien ,
Dans votre vie , au grand jour exposée ,
Une conduite , hélas ! bien opposée.
Une jeunesse en proie aux vains desirs ,
Aux vanités , aux coupables plaisirs.
Un fol essaim de beautés effrénées ,
A la mollesse , au luxe abandonnées ,
De faux amis , d'insipides flatteurs ,
Furent d'abord vos sages précepteurs.
Bientôt après , sur leurs doctes maximes ,
En gentillesse érigeant tous les crimes ,
Je vous ai vus , à titre de bel air ,
Diviniser des idoles de chair ,
Et mettre au rang des belles aventures
Sur leur pudeur vos victoires impures.
Je vous ai vus , esclaves de vos sens ,
Fouler aux pieds les droits les plus puissans ;
Compter pour rien toutes vos injustices ;
Immoler tout à vos moindres caprices ,
A votre haine , à vos affections ,
A la fureur de vos préventions ;
Vouloir enfin , par vos désordres mêmes ,
Justifier vos désordres extrêmes ;
Et , sans rougir , enflés par le succès ,
Vous honorer de vos propres excès.
Mais au milieu d'un si gracieux songe ,
Ce ver caché , ce remords qui vous ronge
Jusqu'au plus fort de vos dérèglemens ,
Vous exposoit à de trop durs tourmens.

Il a fallu , parlons sans nulle feinte ,
 Pour l'étouffer , étouffer toute crainte ,
 Tout sentiment d'un fâcheux avenir ;
 D'un Dieu vengeur chasser le souvenir ;
 Poser en fait qu'au corps subordonnée ,
 L'ame avec lui meurt ainsi qu'elle est née ;
 Passer enfin de l'endurcissement
 De votre cœur , au plein soulèvement
 De votre esprit. Car tout libertinage
 Marche avec ordre ; & son vrai personnage
 Est de glisser par degré son poison ,
 Des sens au cœur , du cœur à la raison.
 De-là sont nés , modernes Aristipes ,
 Ces merveilleux & commodes principes ,
 Qui , vous bornant aux voluptés du corps ,
 Bornent aussi votre ame & ses efforts
 A contenter l'agréable imposture
 Des appétits qu'excite la nature.
 De-là sont nés , Epicures nouveaux ,
 Ces plans fameux , ces systèmes si beaux ,
 Qui , dirigeant sur votre prud'homme
 Du monde entier toute l'économie ,
 Vous ont appris que ce grand univers
 N'est composé que d'un concours divers
 De corps muets , d'insensibles atômes ,
 Qui par leur choc forment tous ces fantômes ,
 Que détermine & conduit le hasard ,
 Sans que le Ciel y prenne aucune part.
 Vous voilà donc rassurés & paisibles ;
 Et désormais aux troubles inaccessibles
 Vos jours sereins , tant qu'ils pourront durer ,
 A tous vos vœux n'ont plus qu'à se livrer.

Mais c
 Luiro
 Et vo
 En fai
 A ces
 A ces
 Dont
 Vous
 C'est
 Pourr
 Dont
 C'est
 Feron
 Ces a
 Ces ri
 Dans
 Où la
 Non p
 Que t
 Déjà
 Ils co
 Tous
 Et, c
 Dans
 Vous
 Faire
 Leur
 Bien
 Doiv
 A la
 Dont
 D'êt

Mais c'est trop peu. De si belles lumieres
Luiroient en vain pour vos seules paupieres ;
Et vous devez , si ce n'est par bonté ,
En faire part , du moins par vanité ,
A ces amis si zélés , si dociles ,
A ces beautés si tendres , si faciles ,
Dont les vertus , conformes à vos mœurs ,
Vous ont d'avance assujetti les cœurs.
C'est devant eux que vos langues disertes
Pourront prêcher ces rares découvertes ,
Dont vous avez enrichi vos esprits ;
C'est à leurs yeux que vos doctes écrits
Feront briller ces subtiles fadaïses ,
Ces argumens émaillés d'antitheses ,
Ces riens pompeux avec ait enchâssés
Dans d'autres riens , fierement énoncés ,
Où la raison la plus spéculative ,
Non plus que vous , ne voit ni fond ni rive.
Que tardez-vous ? ces tendres nourrissons
Déjà du cœur dévorent vos leçons.
Ils comprendront d'abord , comme vous-mêmes ,
Tous vos secrets , vos dogmes , vos problèmes ;
Et , comme vous , bientôt même affermis
Dans la carrière où vous les aurez mis ,
Vous les verrez , glorieux Néophytes ,
Faire à leur tour de nouveaux prosélytes ;
Leur enseigner que l'esprit & le corps ,
Bien qu'agités par différens ressorts ,
Doivent pourtant toute leur harmonie
A la matiere éternelle , infinie ,
Dont s'est formé ce merveilleux essaim
D'être divers émanés de son sein ;

Que ces grands mots d'ame , d'intelligence ,
 D'esprit céleste , & d'éternelle essence ,
 Sont de beaux noms , forgés pour exprimer
 Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer ;
 Et qu'en un mot notre pensée altière
 N'est rien au fond que la seule matiere ,
 Organisée en nous pour concevoir ,
 Comme elle l'est pour sentir & pour voir :
 D'où nous pouvons conclure , sans rien craindre
 Qu'au présent seul l'homme doit se restreindre ;
 Qu'il vit & meurt tout entier . & qu'enfin ,
 Il est lui seul son principe & sa fin .
 Voilà le terme , où , sur votre parole ,
 Et sur la foi de votre illustre école ,
 Doit s'arrêter dans notre entendement
 Toute recherche & tout raisonnement :
 Car de vouloir combattre les mystères ,
 Où notre foi puise ses caractères ,
 C'est , dites-vous , grêler sur les roseaux ,
 Est-il encor d'assez foibles cerveaux
 Pour adopter ces contes apocryphes ,
 Du Monachisme obscurs hiéroglyphes ?
 Tous ces objets de la crédulité ,
 Dont s'infatue un mystique entêté ,
 Pouvoient jadis abuser des Cyrilles ,
 Des Augustins , des Léons , des Basiles ;
 Mais quant à vous , grands hommes , grands esprits
 C'est par un noble & généreux mépris
 Qu'il vous convient d'extirper ces chimères ,
 Epouvantail d'enfans & de grand'meres .
 Car aussi-bien , par où se figurer ,
 Poursuivez-vous , de pouvoir pénétrer

Dan
 Qu'a
 Quel
 Nous
 Suivr
 C'est
 C'est
 Que
 Dans
 Dans
 Dans
 Dans
 Vous
 Qu'on
 Non ,
 Qu'on
 Mais v
 Vous é
 Dont a
 Tant de
 Des vér
 Font ad
 Et tous
 Dans leu
 Faites c
 Par les c
 C'est la v
 Vous en
 Domptez
 Devenez
 Approche
 Du sanct
 Tome I

Dans ce qui n'est à l'homme vénérable ,
Qu'à force d'être à l'homme impénétrable ?
Quel fil nouveau , quel jour fidele & sûr
Nous guideroit dans ce dédale obscur ?
Suivre à tâtons une si sombre route ,
C'est s'égarer ; c'est se perdre. Oui , sans doute ,
C'est s'égarer , j'en conviens avec vous ,
Que de prétendre , avec un cœur dissous
Dans le néant des vanités du monde ,
Dans les faux biens dont sa misere abonde ,
Dans la mollesse & la corruption ,
Dans l'arrogance & la présomption ,
Vous élever aux vérités sublimes ,
Qu'ont jusqu'ici démenti vos maximes.
Non , ce n'est point dans ces obscurités ,
Qu'on doit chercher les célestes clartés.
Mais voulez-vous , par des routes plus sûres ,
Vous élancer vers ces clartés si pures ,
Dont autrefois , dont encor aujourd'hui
Tant de héros , l'inébranlable appui
Des vérités par le Ciel révélées ,
Font adorer les traces dévoilées ,
Et tous les jours , pleins d'une sainte ardeur ,
Dans leurs écrits consacrent la splendeur ?
Faites comme eux : commencez votre course
Par les chercher dans leur premiere source :
C'est la vertu , dont le flambeau divin
Vous en peut seul indiquer le chemin.
Domptez vos cœurs ; brisez vos nœuds funestes ;
Devenez doux , simples , chastes , modestes ;
Approchez-vous avec humilité
Du sanctuaire où gît la vérité.

C'est le trésor où votre espoir s'arrête ;
Mais, croyez-moi, son heureuse conquête
N'est point le prix d'un travail orgueilleux,
Ni d'un savoir superbe & pointilleux.
Pour le trouver ce trésor adorable ,
Du vrai bonheur principe inséparable ,
Il faut se mettre en règle , & commencer
Par asservir , détruire , terrasser
Dans notre cœur nos penchans indociles ;
Par écarter ces recherches futiles ,
Où nous conduit l'attrait impérieux
De nos desirs follement curieux ;
Par fuir enfin ces amorces perverses ,
Ces amitiés , ces profanes commerces ,
Ces doux liens que la vertu proscriit ,
Charme du cœur , & poison de l'esprit.
Dès qu'une fois le zèle & la prière
Auront pour vous franchi cette barrière ,
N'en doutez point, l'auguste vérité
Sur vous bientôt répandra sa clarté.
Mais , direz-vous , ce triomphe héroïque
N'est qu'une idée , un songe Platonique.
Quoi ! gourmander toutes nos voluptés ?
Anéantir jusqu'à nos volontés ?
Tyranniser des passions si belles ?
Répudier des amis si fideles ?
Vouloir de l'homme un tel détachement ,
C'est abolir en lui tout sentiment ;
C'est condamner son ame à la torture ;
C'est en un mot révolter la nature ,
Et nous prescrire un effort incertain ,
Supérieur à tout effort humain.

Vous le croyez ; mais , malgré tant d'obstacles ,
Dieu tous les jours fait de plus grands miracles.
Il peut changer nos glaçons en bûchers ,
Briser la pierre & fondre les rochers.
Tel aujourd'hui dégagé de sa chaîne ,
N'écoute plus que sa voix souveraine ,
Et de lui seul faisant son entretien ,
Voit tout en lui . hors de lui ne voit rien ;
Qui , comme vous , commençant sa carrière ,
Ferma long-tems les yeux à la lumière ,
Et qui peut-être , envers ce Dieu jaloux ,
Fut autrefois plus coupable que vous.

Pour toi , rempli de sa splendeur divine ,
Toi , qui rival & fils du grand Racine ,
As fait revivre , en tes premiers élans ,
Sa piété non moins que ses talens ,
Je l'avouerai : quelques rayons de flamme ,
Que par avance eût versé dans mon ame
La vérité qui brille en tes écrits ;
J'en eusse été peut-être moins épris ,
Si de tes vers la chatouilleuse amorce
N'eût secondé sa puissance & sa force ;
Et si mon cœur , attendri par tes sons ,
A mon esprit n'eût dicté ses leçons.

A Bruxelles , le 1 Septembre 1737.

AVERTISSEMENT

SUR L'ÉPÎTRE SUIVANTE.

LES amateurs de la poésie parurent contens de l'Épître de feu M. Rousseau; ils retrouvèrent tout le feu de sa jeunesse dans plusieurs endroits, & sur-tout dans la peinture qu'il y fait des Esprits-forts.

Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendards,
L'œil assuré, courent de toutes parts
Ces Légions, ces bruyantes armées
D'Esprits subtils, d'ingénieux Pygmées,
Qui sur des monts d'argumens entassés,
Contre le Ciel burlesquement haussés,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades, &c.

Cette même Epître ne fut pas reçue moins favorablement de ceux qui conservent un véritable amour pour la Religion; ils virent avec joie un Poète tel que celui-ci en prendre la défense, & se faire gloire non-seulement de sa soumission, mais de l'aveu de son changement.

Avertis. sur l'Epître suiv. 277

Dieu brise enfin le funeste cercueil
Où mon esprit retranchoit son orgueil.
Je vois , j'entends , je crois , &c.

C'est le même aveu qu'il répète à la fin.

Tel aujourd'hui , dégagé de sa chaîne ,
N'écoute plus que sa voix souveraine ,
Et de lui seul faisant son entretien ,
Voit tout en lui , hors de lui ne voit rien ;
Qui comme vous commençant sa carrière ,
Ferma long-tems les yeux à la lumière ,
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux ,
Fut autrefois plus coupable que vous.

Des sentimens si louables m'engagerent à
faire voir dans ma réponse , que l'exemple
qu'il donnoit , quelque rare qu'il soit aujour-
d'hui , ne doit point surprendre , puisque les
grands hommes sont ceux à qui l'humilité
coûte le moins , & que les Poètes du siècle
précédent , le siècle des grands hommes , ont
non-seulement respecté toujours la Religion
dans leurs écrits ; mais ont prouvé , par leurs
mœurs , la sincérité de leur respect pour elle.
Je remonte ensuite à la source de ce libertinage
d'esprit , qui fait tant de progrès : je la trouve
dans les écrits de Bayle qui n'ont fait que des
demi-favans ; & dans cette nouvelle métaphy-

278 *Avertis. sur l'Epître suiv.*

sique , dont les étranges partisans , tantôt à l'exemple de Locke , n'osent décider si la matiere ne peut penser , & tantôt avec M. Pope décident hardiment que tout est dans l'ordre , & que l'homme est aussi heureux & aussi parfait qu'il doit l'être , quoique rien n'en prouve mieux le désordre & la misere qu'une pareille philosophie.

N'ayant pas le bonheur de pouvoir lire dans l'original les Ouvrages de M. Pope , le plus célèbre Poëte que l'Angleterre ait aujourd'hui , je ne prétends pas attaquer ici ses véritables sentimens , dont je ne puis être certain. Je ne prétends attaquer que ceux qui sont devenus si communs parmi nous depuis la lecture de son *Essai sur l'Homme* , dont les principes n'étant pas assez développés pour nous , sont cause que plusieurs personnes croient y trouver un système , qui n'est peut-être pas celui de l'Auteur.

A

Cette
m'a
taq

DE
Ces esp
Eh ! qu

Ce n'e
En va
Qu'ils

Et ne
Quel
Frapp
Qu'il

Ce
Celu
Ce n
Le ro
Tu l
Puiss

E P I T R E

A M. ROUSSEAU.

Cette Épître est la Réponse à celle qu'il m'a adressée, & dans laquelle il attaque les Esprits-forts.

DE ton zele contre eux, qu'ils seront étonnés
Ces esprits par l'orgueil dans l'erreur obstinés !
Eh ! qui peut mieux que toi, cher ROUSSEAU ,
les confondre !

Ce n'est qu'ent'imitant qu'ils doivent te répondre.
En vain dans la révolte ils étoient affermis :
Qu'ils tombent tous aux pieds du Dieu qui t'a sou-
mis,

Et ne rougissent point d'avouer leur folie.
Quel esprit sera fier, quand le tien s'humilie ?
Frappés de ton exemple, attentifs à ta voix,
Qu'ils commencent du moins à douter, quand tu
crois.

Ce n'étoit point assez d'adorer en silence
Celui que hautement brave leur insolence :
Ce n'étoit point assez de renfermer en toi
Le respect que ce Dieu t'inspire pour sa Loi.
Tu lui devois encor cet éclatant hommage.
Puissent tes derniers vers, fruit d'un noble courage,

Montrer aux ennemis de la Religion ,
Et sa gloire & la tienne , & leur confusion !

Elle n'est en effet que honte & que foiblesse ,
Cette force d'esprit qu'ils nous vantent sans cesse.
Un grand homme , ROUSSEAU , si l'homme est ja-
mais grand ,
Plus il est éclairé , plus il voit son néant.
Il sait qu'il ne fait rien ; il l'avoue , & sa gloire
Est celle d'écouter quand Dieu parle , & de croire.
Il laisse à l'ignorant la folle vanité ,
Et met tout son repos dans son humilité ,
Exemple peu commun dans le siècle où nous
sommes.

Seroit-il donc passé le siècle des grands Hommes ?

Eh ! quel tems , nous dit-on , de clarté plus rempli ?
Du honteux préjugé l'empire est aboli.
Nos aïeux sous son joug vieillissoient dans l'en-
fance ;

Aujourd'hui rejetant toute aveugle puissance ,
Nous ne faisons sur nous regner que la raison.

Que béni soit le Ciel , qui sur notre horizon
Fit lever tout-à-coup ces astres salutaires ,
Ce grand jour dont l'éclat n'a point lui sur nos
peres.

Goûtons notre avantage , & plaignons leur mal-
heur.

Quels hommes cependant ! & quel tems fut le leur !
J'y vois dans son midi le soleil de la France. (1)

Oui , ce même soleil , si pâle en sa naissance ,
De ses nombreux rayons rassemblant la splendeur ,

Vient br
Saci , N
Pour ses
Tels fure
Ils reviv
Conserv
De leur
Sur vos
Je me ta
Et sans
Sera da
Je ne ve
Agréab

Que
Discou
Par de
Et loir
Près de
Ils adn
De tou
Les ju
Assur
Phédu
O per
Sont
A la
Cet a
Cher
Le C
A-t-c
Fairo

Vient briller à mes yeux dans toute sa grandeur.
Saci , Nicole , Arnaud , Bossuet , Bourdaloue ,
Pour ses peres encore l'Eglise vous avoue ;
Tels furent de sa foi les premiers protecteurs.
Ils revivent en vous ces illustres docteurs ,
Conservant au milieu de vos graces aimables ,
De leur antiquité les rides vénérables.
Sur vos graves écrits d'un saint zele enflammés ,
Je me tais , c'est assez de vous avoir nommés ;
Et sans peindre Pascal , dont la plume & la vie
Sera dans tous les tems la terreur de l'impie ,
Je ne veux m'arrêter qu'à ces esprits charmans ,
Agréables Auteurs de nos amusemens.

Que de héros ! Je crois entendre dans Athenes
Discourir les Platon , tonner les Démosthenes.
Par de nouveaux plaisirs tour-à-tour enchanté ,
Et loin de la tribune au théâtre emporté ,
Près de Socrate assis , je trouve Thucydide ;
Ils admirent Sophocle , ils aiment Euripide.
De tous côtés alors les chef-d'œuvres naissoient :
Les juges éclairés qui leur applaudissoient ,
Assuroient d'une longue & brillante fortune
Phédre , le Misanthrope , Armide , Rodogune. (2)
O peres trop fameux , que vos noms triomphans
Sont pesans à porter par vos foibles enfans !
A la Religion soyons du moins fideles :
Cet amour nous rendra dignes de nos modeles.
Cherchoient-ils à briller par d'insolens propos ?
Le Ciel fut-il jamais l'objet de leurs bons mots ?
A-t-on vu dans leurs vers ces sublimes génies ,
Faire aux dépens de Dieu rire leurs Uranies ? (3)

Le Peintre dangereux, dont le hardi pinceau (4)
 Du perfide hypocrite entrepfit le tableau,
 A ses noirs couleurs en oppose d'aimables,
 Et peint la piété sous des traits véritables :
 Peut-être que lui-même il l'admire en secret.
 A des sujets honteux se livrant à regret,
 La Fontaine en gémit ; à ses remords rebelle, (5)
 Sa main sert malgré lui sa plume criminelle ;
 Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
 Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
 Du Maître qui s'approche il prévient la justice ;
 Et l'Auteur de Joconde est armé d'un cilice.
 D'Arnaud l'ami constant, le sage Despréaux (6)
 Lança ses premiers traits contre les Desbarreaux.
 Couronné par les mains d'Auguste & d'Emilie,
 A côté d'Akempis Corneille s'humilie. (7)
 Toi qui peignis Monime & ses tendres douleurs,
 Tu te fis à toi-même un crime de nos pleurs. (8)
 Pour nous avoir coûté tant de larmes aimables,
 On t'en a vu sur toi verser de véritables.
 Puissent ceux qu'au théâtre entraîne un même
 attrait,
 S'ils imitent ta faute, imiter ton regret !

O France, riche alors en ames si parfaites,
 Oui, la Religion captivoit tes Poètes.
 Faut-il s'en étonner ? L'honneur, la bonne foi,
 L'austère probité fut leur première loi.
 Dans leurs écrits charmans, Auteurs inimitables,
 Et, dans un doux commerce, hommes toujours
 aimables,
 Colbert, à double titre épuisant ses faveurs,

Récom
 Ils ne pr
 A des vic
 Tous les
 N'affran
 Vertueu
 Fit régn
 Leur esti
 Qu'aisér

Ranim
 O morts
 Sortez d
 Morts fa

Vos fils.

Qui nou

Loin de

Nous cr

Vous pa

Cherche

Et de to

Amena

L'amou

Emport

Loin d'

Le mer

Mais pa

Et la fin

(4) Récompensoit en eux les talens & les mœurs.
 Ils ne prétendoient pas qu'un accès près des Muses,
 A des vices honteux pût fournir des excuses.
 Tous les dons de l'esprit, quel que soit leur pouvoir
 N'affranchissent jamais le cœur de son devoir.
 Vertueux citoyens, amis tendres, leur zèle
 Fit régner même entre eux une paix éternelle ;
 Leur estime sincère en étoit le lien.
 Qu'aisément, cher ROUSSEAU, l'honnête homme
 est Chrétien !

Ranimez un moment votre illustre poussière ,
 O morts ! si vous daignez revoir notre lumière ,
 Sortez de vos tombeaux , & considérez-nous.
 Morts fameux , dans nos traits vous reconnoissez-
 vous ?

Vos fils. . . Vous retombez ; vous ne pouvez le
 croire. *

Qui nous a donc changés ? Trop d'amour pour la
 gloire.

Loin de suivre vos pas , les voulant devancer ,
 Nous crûmes follement vous pouvoir effacer.
 Vous paroissez sans art ; vos enfans , plus habiles ,
 Chercherent des beautés moins simples , moins
 faciles ;

Et de toujours briller l'ambitieux espoir
 Amena l'esprit faux, suivi du faux savoir.
 L'amour d'un vain éclat , séduisante parure ,
 Emporta notre esprit plus loin que la nature.
 Loin d'elle rien n'est beau ; l'art plaît en l'imitant.
 Le merveilleux , sans elle , éblouit un instant :
 Mais par elle tout vit, tout charme , tout réveille ;
 Et la simplicité devient une merveille.

Un excès plus fatal emporta la raison ,
 Qui , lasse de chérir son heureuse prison ,
 Pour vouloir tout apprendre , osa , d'un pas rebelle ,
 Sortir du cercle étroit que Dieu trace autour d'elle.
 Plutôt que d'y rentrer , s'égarant pour jamais ,
 Elle espéra , malgré tant de brouillards épais ,
 Étendre son empire en étendant sa vue.
 La nuit l'enveloppa : sa fierté confondue ,
 Au lieu de s'enrichir , perdit son premier bien ;
 Et l'œil toujours ouvert , voyant tout , ne vit rien.
 Dans ce trouble , usurpant son nom & sa puissance ,
 Compagne du Désisme & de la tolérance ,
 Par l'orgueil soutenue & par la volupté ,
 Sur un trône éclatant monta l'impiété.

Un mortel préparoit la voie à ses conquêtes ,
 Et , prompt à lui fournir des armes toutes prêtes ,
 A Rotterdam pour elle ouvrit son arsenal.
 De toute vérité ce dangereux rival ,
 Guerrier infatigable & propre à tout combattre ,
 Peu jaloux d'élever , toujours jaloux d'abattre ,
 Ne se plaisoit qu'à voir argumens terrassés ,
 Disputeurs en déroute , & partis renversés.
 Ainsi d'un œil content Marius , dans sa fuite ,
 Contemplot les débris de Carthage détruite.
 Détestable plaisir ! cœur cruel ! homme affreux ,
 Qui regarde avec joie un objet malheureux !
 Notre fier conquérant , ravageur de systèmes ,
 Ne traînoit après lui que doutes , que problèmes ,
 Sophismes captieux , longues digressions ,
 Amas d'autorités , foule d'objections.
 Ce merveilleux Protée , adroit à nous surprendre ,
 Infidèle aux drapeaux qu'il paroïsoit défendre ,

Adversaire

Adversaire
 Et souv
 Forma
 Qu'il fi
 Combis
 S'enfla
 L'ardeu
 De l'ér
 Mais l'
 Que Ba
 Tout s'
 Grave
 Bientô
 Ayant
 Enfin ,
 Vit for
 D'inno
 Chang
 Dès l
 Fut pa
 L'an
 Dans
 Penso
 Qu'à
 Son ri
 Et fait
 L'ame
 Son d
 Locke
 Trouv
 T

Adversaire du camp qu'il avoit protégé ,
 Et souvent déserteur aussi-tôt qu'engagé ,
 Forma plus d'un nuage à force de poussière ,
 Qu'il fit presque voler jusques à la lumière.
 Combien de raisonneurs , dont l'étonnant orgueil
 S'enfla dans son informe & critique recueil ! (9)
 L'ardeur de disputer veut au moins pour amorce
 De l'érudition quelque légère écorce ;
 Mais l'étude est pénible , & le fruit en est lent.
 Que Bayle fut commode au lecteur indolent !
 Tout s'y trouve ; science , histoire , longs passages ,
 Grave métaphysique , & galans badinages.
 Bientôt à décider son disciple hardi ,
 Ayant tout parcouru , crut tout approfondi.
 Enfin , chez l'Imprimeur la gémissante presse
 Vit sortir de son sein , las d'enfanter sans cesse ,
 D'innombrables Journaux , dont le fécond progrès
 Changea les ignorans en savans par extraits.

Dès long-tems la Tamise , au trouble accoutumée,
 Fut par un nouveau trouble elle-même alarmée.

L'ame dès sa naissance en guerre avec le corps ,
 Dans ses droits cependant paisible jusqu'alors ,
 Pensoit seule , & jamais n'avoit eu cette crainte ,
 Qu'à son grand privilege on dût porter atteinte.
 Son rival lui prétend disputer ses honneurs ,
 Et fait parler pour lui de subtils chicaneurs.
 L'ame dans ce procès ne craint point qu'on décide :
 Son droit n'est point douteux ; mais son juge est
 timide.

Locke pèse , examine ; & , pour trop balancer , (10)
 Trouve la cause obscure , & n'ose prononcer.

Cruelle modestie ! ô fatale lumière !
 O mer ! entre elle & nous oppose ta barrière.
 Vœux tardifs ! à nos yeux elle vint se montrer ;
 Elle étoit étrangère , il fallut admirer.
 Peu contens de nos biens , nous vantons ceux des
 autres ;
 Nos voisins autrefois vantoient aussi les nôtres.
 Eprise du plus grand de nos méditatifs , (11)
 Londres applaudissoit à ces spéculatifs ,
 Qui , dans le sein de l'être en qui tout est visible ,
 Contemploient l'étendue , immense , intelligible ;
 Archétype , en qui seul je vois , sans le savoir ,
 Les objets qu'ici bas de mes yeux je crois voir.
 Tout change. La raison change aussi de méthode ;
 Ecrits , habillemens , systèmes , tout est mode.

L'homme dans tous les tems déplora ses malheurs.
 ROUSSEAU , tu l'appellois *un miroir de douleurs* ;
 Et , quand pour son portrait tu peignis la souffrance ,
 Il n'y trouva que trop sa triste ressemblance.
 Il se trompoit lui-même , & son Peintre nou-
 veau (12)

De cet objet de pleurs fait un riant tableau.

« Eh ! pourquoi , nous dit-il , rêveurs atrabilaires ,
 » Vous plaire à vous forger des maux imaginaires ?
 » La plainte a-t-elle donc tant de charmes pour
 » vous ?
 » Pourquoi soupçonner Dieu d'un bizarre cout-
 » roux ;
 » Et , critiques chagrins de l'ouvrage d'un pere ,
 » Où son amour éclate , y chercher sa colere ?
 » Heureux membres d'un tout sagement ordonné.

» Au b
 » Il n'e

» L'ho

» Tout

» Qu'e

» Rec

» Vou

» Tels

» Par

Phil
 Quels

Eh qu

Il se p

Qu'il f

Qu'il f

Malgr

Pour c

J'app

Calm

Et lo

Délivr

L'inst

Je le

Irai-j

Savar

L'asy

Que

- » Au bonheur général chaque être est destiné.
» Il n'est point de désordre ; & des mains de son
» maître,
» L'homme est sorti parfait , autant qu'il le doit
» être.
» Tout conspire pour lui, jusqu'aux séditions
» Qu'élevent si souvent de folles passions. (13)
» Reconnoissez, ingrats , que leurs secrets ravages
» Vous emportent au bien par d'utiles orages.
» Tels, en se disputant le royaume des airs,
» Par leurs affreux combats les vents servent les
» mers. »

Philosophes profonds, vos chimeres sont belles.
Quels cœurs ne vont s'ouvrir à ces douces nou-
velles ?

Eh quoi ! lorsque la paix dans le mien veut entrer ,
Il se plaint , & c'est lui que j'entends soupirer.
Qu'il se taise à l'instant ; votre honneur le demande ;
Qu'il soit heureux enfin quand Pope le commande.
Malgré lui, malgré moi , serois-je mécontent ?
Pour ce cœur toutefois dans ses plaintes constant ,
J'appelle en vain la joie ; il la repousse encore.
Calmez ces passions dont l'ardeur le dévore,
Et loin de me vanter leurs utiles combats,
Délivrez-moi plutôt d'un bien dont je suis las.
L'instant qui nous délivre, est l'instant du naufrage :
Je le fais ; mais hélas ! ennuyé de l'orage,
Irai-je demander mon repos à la mort ?
Savant navigateur , si c'est-là votre port , (14)
L'asyle est plus affreux pour moi que la tempête.
Que Lucrece, s'il veut à sa lugubre fête ,

Invite parmi vous son fameux Traducteur,
 Qui d'un maître si cher parfait imitateur,
 Dans un lien, tissu par la mélancolie,
 Immole sa jeunesse au dégoût de la vie.
 Pour moi, peu curieux de ce tragique honneur,
 Je tremble à vos sermons, apôtres du bonheur;
 Et quand l'impiété qui vante son breuvage,
 Cher & dernier espoir des cœurs qu'elle encourage,
 Distilleroit pour moi tout le suc des pavots,
 Je laisse son nectar à ses tristes héros.

Aujourd'hui, direz-vous, par nos pures lumières
 Nous voulons dissiper ces vapeurs meurtrières,
 Que peuvent élever dans les foibles mortels
 Vos rigoureux Pascals, misanthropes cruels, (15)
 Qui ne parlant jamais que de crime & de peine,
 Ne nous donnent pour nous que mépris & que
 haine.

Eh ! pourquoi dégoûter les humains de leur sort ?
 Entretienons plutôt l'erreur qui les endort.
 N'en écartons jamais, imprudemment sévères,
 L'orgueil & le mensonge, enchanteurs nécessaires.
 « Oui, pour attacher l'homme à sa condition, (16)
 » Sans cesse à ses côtés marche l'opinion.
 » Dont l'art inépuisable en utiles merveilles,
 » Sait flatter le savant dans ses pénibles veilles,
 » Consoler l'ignorant dans son repos honteux,
 » Faire danser l'aveugle, & chanter le boiteux.
 » Nous lui devons enfin ce nuage admirable,
 » Que souleve & grossit, complaisant charitable,
 » L'orgueil toujours fécond en charmantes vapeurs,
 » Le plus cher des amis, le plus doux des trom-
 » peurs. »

De la félicité voilà donc nos seuls gages.
 La vanité, l'erreur, des vapeurs, des nuages.
 Quoi ! vous que la raison éclaire de si près ,
 Vous pour qui la nature a si peu de secrets ,
 Vous n'y découvrez point pour nous d'autres
 richesses !

De nos enfans plutôt reprenons les foiblesses.
 Ne sont-ils pas heureux , lorsqu'une goutte d'eau ,
 Que leur souffle pénètre au bout d'un chalumeau ,
 A l'aide d'une pâte à s'étendre docile ,
 Etale la grandeur de son globe fragile ,
 Vide ouvrage du vent , que le vent va briser ?
 L'homme, à tout âge enfant, ne doit que s'amuser.
 Badinage, ou travail, qu'importe ce qu'il aime ,
 Pourvu qu'il se dérobe à l'ennui de soi-même !
 Si telle est selon vous la route du bonheur ,
 Laissez-moi m'affliger , j'aime mieux ma douleur.
 J'aime mieux , de mes maux parcourant l'étendue ,
 A l'objet qui m'attriste accoutumer ma vue ;
 Ou plutôt, j'aime mieux, plein d'un espoir flatteur,
 Me jeter dans le sein de mon consolateur.

Oui, l'homme est malheureux ; dès long-tems tu
 l'éprouves :

Et son consolateur, cher ROUSSEAU, tu le trouves.
 C'est celui qu'imploroit d'une mourante voix ,
 Ce saint Roi de Juda , dont ta lyre autrefois (17)
 Par des sons si touchans accompagnoit les larmes ;
 C'est celui qui souvent prend contre nous les
 armes ,

Et qui , par ses rigueurs préparant ses bienfaits ,
 Nous livre des combats pour nous rendre la paix.

290 *Epître à M. Rousseau.*

Peut-être que ce Dieu s'apprête à te la rendre ;
 Contre ses ennemis tu viens de le défendre.
 Nous admirons ces vers qui les-ont terrassés :
 Puissent-ils par lui-même être récompensés !
 Que pour premier bienfait sa clémence attendrie,
 Au gré de mes desirs te rende à ta patrie. (18)
 D'un mortel courageux la patrie est par-tout ;
 Mais ton courage enfin n'est-il donc pas à bout ?
 Que tant d'amis pour toi qui soupirent sans cesse,
 Doivent de tes marais t'augmenter la tristesse !
 Qui t'y retient encore, ô cher infortuné ?
 Reviens, c'est trop souffrir : quel courroux obstiné,
 Tant de gloire & d'exil ne doit donc pas éteindre !
 Et foustant de lauriers quel foudre peux-tu craindre !

DE

(1) Q
 rassem
 dire q
 quoiq
 Qu'êt
 toit
 pieces

(2)
 garde
 die &
 comm
 & le

(3)
 trop
 fame
 cont

(4)
 n'a n
 pen
 poss
 Tart
 fass
 gina

(5)

NOTES

DE L'ÉPÎTRE A M. ROUSSEAU.

(1) **Q**UE de grands hommes en tous les genres rassemble le siècle de Louis XIV ! On peut bien dire que notre soleil fut alors un brillant midi, quoique peu auparavant il eût encore été si pâle. Qu'étoit notre poésie avant Corneille ? & qu'étoit Corneille lui-même dans ses premières pièces ?

(2) Les trois pièces que plusieurs personnes regardent comme les chef-d'œuvres de la Tragédie & de la Comédie. On regarde aussi Armide comme le triomphe de notre spectacle lyrique, & le chef-d'œuvre de Lulli.

(3) Épître très-impie d'un Auteur qui n'est que trop connu. On ne peut accuser aucun Poète fameux du siècle précédent, d'avoir fait des vers contre la Religion.

(4) Puisque Molière, tout criminel qu'il est, n'a rien écrit qui puisse le convaincre d'impiété, pensons de lui le plus favorablement qu'il est possible ; & que le portrait qu'il a fait dans le Tartuffe, Act. 1. Sc. 5. de la vraie piété, nous fasse croire qu'intérieurement il respectoit l'original.

(5) Lorsqu'il s'écrie : *Oh ! combien l'homme est in-*

constant, divers, foible, léger ! &c. Jamais on ne vit des mœurs plus simples, ni un cœur plus sincère. On lit le détail de sa conversion, dont le P. Pouget fut le ministre, dans l'Histoire de l'Académie Française. M. l'Abbé d'Olivet dit avoir vu le cilice qu'on trouva sur lui après sa mort, & fait de la Fontaine ce grand éloge, que dans toute sa vie il n'avoit jamais songé à tromper en rien, ni Dieu, ni les hommes.

(6) M. Broffette, dans les notes sur la Satyre première, dit que Boileau, dans les derniers vers, désigne Desbarreaux, & qu'il retrancha de ce portrait d'un libertin, quelques vers qui parurent trop hardis à M. Arnaud.

(7) Il paroît lui-même avoir voulu s'humilier, puisqu'il dit au Pape, dans son Épître dédicatoire : « La traduction que j'ai choisie, par la simpli- » cité de son style, ferme la porte aux plus beaux » ornemens de la poésie ; & , bien loin d'augmen- » ter ma réputation, semble sacrifier à la gloire » du Souverain Auteur, tout ce que j'en ai pu ac- » quérir dans ce genre d'écrire. »

(8) *Postquam profana tragediarum argumenta tractasset, Musas tandem suas uni Deo consecra- vit, omnemque ingenii vim in eo laudando con- tulit, qui solus laude dignus est.* Ces paroles de son épitaphe faite par Boileau, font connoître les sentimens des deux Poètes.

(9) Bayle, qui de Protestant se fit Catholique, & retourna ensuite à la Religion protestante, non-seulement a su, par sa manière de raisonner, éblouir les esprits superficiels ; mais il a su paroître rem-

pli d'une
fondiffen
M. l'Abb
à M. le
un écrit
Bayle n'
des mod
dition u
que le
reproch
pour sa
à ce jug
piétés &
science
Renaud
vans qu
ce sont
tant d'
tant d'
un Rec
(10)
nées,
non-se
soit pa
ce qu
sur la
il est
la pu
» lui
» Par
» no
» nor

pli d'une vaste érudition , à ceux qui n'approfondissent point. Lorsque son Dictionnaire parut , M. l'Abbé Renaudot , chargé d'en faire son rapport à M. le Chancelier , en donna son jugement par un écrit , dans lequel il avança sans crainte , que Bayle n'avoit lu les anciens que dans les citations des modernes ; & que , dans les articles d'érudition un peu recherchée , il faisoit plus de fautes que le Moreri qu'il critiquoit. Quoiqu'un pareil reproche dût piquer un homme qui se donnoit pour savant critique , Bayle , dans une réponse à ce jugement , s'efforce de se justifier sur les impiétés & les obscénités ; mais à l'article de la science , il paroît baisser pavillon devant M. l'Abbé Renaudot ; il avoue qu'il ne fournit aux vrais savans que *des compilations indigestes & assez crues* : ce sont ses termes. Ce Dictionnaire, où l'on trouve tant d'articles inutiles , & où l'on ne trouve pas tant d'articles importants , peut bien être appelé un *Recueil informe*.

(10) Non-seulement Locke a nié les idées innées , & a soutenu que toutes venoient des sens ; non-seulement il a soutenu que l'ame ne pensoit pas toujours , & que la pensée étoit à l'ame , ce que le mouvement étoit à la matiere ; mais sur la question , si la matiere peut penser ou non , il est resté indécis , par respect , a-t-il dit , pour la puissance de Dieu. « Que savons-nous , selon » lui , si Dieu ne peut pas la rendre pensante ? » Par conséquent , sommes-nous capables de conclure si un être purement matériel pense ou non ? » Qu'une telle modestie peut mener loin !

294 *Notes de l'Épître*

(11) La métaphysique du P. Malebranche a été long-tems très en regne en Angleterre. Aujourd'hui Locke domine. Dans un livre de M. de Voltaire, qui a fait beaucoup de bruit, les raisonnemens du P. Malebranche sont appelés des *illusions sublimes*. La mode change.

(12) J'ai parlé dans le Poëme de la Religion, Chant deuxième & Chant cinquième, des malheurs de l'homme, dont le péché originel est la cause. Je ne soupçonne pas M. Pope de ne pas admettre cette source du désordre; mais comme ses principes ne la supposent pas, on pourroit croire que, suivant son système, l'homme innocent seroit tel qu'il est aujourd'hui, sujet aux infirmités, à la mort, aux combats de la cupidité, à l'importunité des passions. « Certainement, dit-il, *soit Saint Augustin aux Pélagiens qui soutenoient cette erreur, si un Peintre s'avisoit de faire un pareil tableau du Paradis terrestre, quand même il y mettroit une inscription, qui de nous croiroit voir un Paradis? Qui croiroit même que le Peintre s'est trompé? Nous dirions tous qu'il a voulu se moquer.* » *Certè si talis Paradisus pingeretur, nullus diceret esse Paradisum, nec si suprà legisset hoc nomen inscriptum; nec diceret errasse Pictorem; sed planè agnosceret irrisorem.* Op. imp. l. 3.

(13) Si par ce mot on n'entend que nos inclinations, il est vrai qu'elles sont utiles, nécessaires & louables suivant leur objet. Mais comme on entend ordinairement par ce mot les mouvemens violens qui emportent l'ame, & qu'elle a

beaucoup pas bien même ner qu jours d payenn comme

(14) furnon donner nature in tant l'épith nent.

» telle » est u mori p Où co Pline à qua Anglet à qua

(15) qu'on peut f est si Mais contre ont d supéri

(16) Qui au

beaucoup de peine à retenir , l'homme n'est-il pas bien malheureux d'avoir à soutenir contre lui-même une guerre continuelle ? Et doit-on s'étonner que la morale chrétienne nous ordonne toujours de résister à nos passions , puisque la morale payenne l'a ordonné tant de fois ? Tout sage doit , comme dit Horace , *respondere cupidinibus*.

(14) Pline le Naturaliste , qui seroit bien mieux surnommé le Misanthrope , dit que le pouvoir de se donner la mort , est le plus grand présent que la nature nous ait fait : *Quod homini dedit optimum , in tantis vite pœnis* ; & il s'étonne qu'on ait donné l'épithète de *funestes* aux plantes qui empoisonnent. « Parce que , dit-il , notre condition est » telle , que pour les plus heureux même , la mort » est un port. » *Quoniam ea vite conditio est , ut mori plerumque etiam optimi portus sit*. L. 25. c. 3. Où conduit l'esprit d'irréligion , qui étoit celui de Pline ! Lucrece , le prédicateur de l'impiété , se tua à quarante - quatre ans ; & Crecch , fameux en Angleterre par sa traduction de Lucrece , se pendit à quarante ans.

(15) Ce reproche de sévérité & de misanthropie qu'on a fait particulièrement à M. Pascal , & qu'on peut faire également à tant d'autres Ecrivains , est si injuste , qu'il ne mérite pas d'être réfuté. Mais d'où vient l'acharnement des esprits-forts contre M. Pascal ? Ne vient-il pas du chagrin qu'ils ont d'avoir contre eux l'exemple d'un génie si supérieur ?

(16) Ceci est encore tiré de l'*Essai sur l'homme*. Qui auroit cru que nous eussions tant d'obligation

296 *Notes de l'Epître , &c.*

à l'opinion , à la vanité , à l'erreur ? Si notre bonheur consistoit à ignorer nos malheurs , le désordre en seroit encore plus grand , & nous n'en serions que plus à plaindre , suivant cette belle parole de Saint Augustin : *Quid miserius misera non miserante seipsum !*

(17) Le Cantique d'Ezéchias, dont M. Rousseau a fait une belle traduction.

(18) Lorsque j'achevai cette Epître , le bruit courroit que M. Rousseau étoit prêt de revenir dans sa patrie ; il fit , en effet , un voyage à Paris , où il ne se montra qu'à quelques amis. Ce fut alors que je le vis pour la première & la dernière fois.

Quo
quelque
dans le
article R
joué le
je ne m
les deux
& dans
vies 17
persécut
m'ont
éloges
pu , je
lorsque
est entr
différen
dant sa
je ne ré
son suje
elles ne
dans ces
que Cat

L E T T R E
D E M. R A C I N E ,
A M. . . .

QUOIQUE j'aie été attaqué , Monsieur , dans quelques Journaux imprimés dans votre Ville , & dans le Supplément au Dictionnaire de Bayle , à l'article *Rousseau* , par ceux qui prétendent qu'il a joué le rôle d'hypocrite jusqu'au lit de la mort ; je ne me repens point d'avoir pris sa défense dans les deux Lettres qui précèdent le Recueil des siennes , & dans celles que les Mémoires de Trévoux , Janvier 1757 , II. vol. ont rapportée. Les ennemis qui persécutent la mémoire de ce Poëte infortuné , m'ont accusé de prendre son parti , à cause des éloges qu'il fit du Poëme de la Religion. J'ai pu , je l'avoue , être flatté d'avoir son suffrage , lorsque ce Poëme parut : mais depuis le tems qu'il est entre les mains du Public , ce suffrage m'est indifférent , & je n'ai eu d'autre intérêt , en défendant sa mémoire , que celui de la vérité. Du reste , je ne répondrai point à ceux qui m'ont attaqué à son sujet. Je ne veux point de querelles littéraires ; elles ne font jamais d'honneur. D'ailleurs , je suis dans cet âge qui m'a mis dans cette disposition que Caton , suivant que Cicéron le fait parler dans

298 Lettre de M. Racine, &c.

son Traité de la vieillesse , appelloit *satieta vita* ; disposition qui nous fait desirer , selon lui , *ad meliora profici/ci*. Quand on a ce desir , fondé sur des motifs que Caton ne pouvoit avoir , on n'offense personne ; quand on est offensé , on pardonne ; & regardant comme bien frivoles , tant de choses qu'on avoit autrefois regardées comme importantes , on ne songe plus qu'à celles qui le sont véritablement. Ce sont les seules qui m'occupent maintenant : *Vellem ab initio*.

Je suis , Monsieur , &c.

Ce 1 Avril 1757.

DE

A

QUE
votre C
pas à u
riez pe
un inc

Le p
justice
Il est c
la Reli
roit pu
La pun
mens
cipes
ble ,
de so
render

Il a
fatalit
gradat

L E T T R E

DE MONSIEUR LE CHEVALIER

D B R A M S A Y ,

A MONSIEUR RACINE.

QUELQUE charmé que je sois, Monsieur, de votre Ouvrage que je viens de lire, il ne convient pas à un Etranger d'en faire l'éloge. & vous ferez peu de cas de l'encens que vous prodigueroit un inconnu.

Le principal dessein de cette Lettre est de rendre justice à mon ami & à mon compatriote M. Pope. Il est très-bon Catholique, & a toujours conservé la Religion de ces ancêtres dans un Pays où il auroit pu trouver des tentations pour l'abandonner. La pureté de ses mœurs, la noblesse de ses sentimens, & son attachement à tous les grands principes du Christianisme, le rendent aussi respectable, que la supériorité de ses lumières, la beauté de son génie, & l'universalité de ses talens le rendent admirables.

Il a été accusé en France de vouloir établir la fatalité monstrueuse de Spinoza, & de nier la dégradation de la nature humaine. Je le crois exempt

A a ij

300 *Lettre de M. de Ramsay,*

de l'une & de l'autre de ces deux funestes erreurs, qui renversent toute Morale & toute Religion, soit naturelle, soit révélée. Voici comme j'entends les principes de son *Essai sur l'Homme*, & je pense qu'il ne me désavouera pas.

Il est bien éloigné de croire que l'état actuel de l'homme soit son état primitif & conforme à l'ordre. Son dessein est de montrer que *depuis la nature dégradée*, tout est proportionné avec poids, mesure & harmonie, à l'état d'un être déchu, qui souffre, qui mérite de souffrir, & qui ne peut être rétabli que par les souffrances: que les maux physiques sont destinés à guérir le mal moral: que les passions & les crimes des hommes les plus méchans sont bornés, dirigés, & réglés de façon par une sagesse souveraine, qu'elle tire l'ordre de la confusion, la lumière des ténèbres & des biens innombrables des maux passagers de cette vie: que cette Providence conduit tout à ses fins, sans jamais blesser la liberté des Etres intelligens, & sans produire ni approuver les effets de leur malice délibérée; & que tout est réglé dans l'ordre physique, tandis que tout est libre dans l'ordre moral: que ces deux ordres sont enchaînés sans fatalité, & sans cette nécessité qui nous rend *vertueux sans mérite, & vicieux sans crime*: que nous ne voyons présentement qu'une roue détachée de la vaste machine, qu'un nœud très-petit de la grande chaîne, & qu'une foible partie du plan immense qui sera dévoilé quelque jour. Alors Dieu justifiera pleinement toutes les démarches incompréhensibles de sa sagesse & de sa bonté, & s'absoudra,

comm
mort
Vou
telle d
cœur,
quez p
mais l
Pays-c
passage
nel, in
destiné
Je co
nies ré
incréd
semblo
prit san
Notre
l'elagie
mêmes
l'homme
ment b
mort;
veli da
furnatu
Payens
même
mour
tous le
qu'il ju
imitera
Poème
perdu,

comme dit Milton , du jugement téméraire des mortels.

Vous avez donné une preuve éclatante de la justesse de votre esprit , & de la justice de votre cœur , en avertissant le Lecteur que vous n'attaquez pas les véritables sentimens de M. Pope ; mais les fausses conséquences qu'on a tirées en ce Pays-ci de son Ouvrage , en confondant l'ordre passager de la nature dégradée , avec l'ordre éternel , immuable & nécessaire , auquel l'homme est destiné.

Je connois les coupables Auteurs de ces calomnies répandues contre M. Pope : Spinosistes , & incrédules eux-mêmes , ils ont cru qu'il leur ressembloit , persuadés qu'on ne peut avoir de l'esprit sans penser comme eux.

Notre Homere Anglois , bien éloigné de l'erreur Télagienne , dont Homere & Platon auroient eux-mêmes rougi , est persuadé que non-seulement l'homme est déchu & dépouillé , mais mortellement blessé ; non-seulement blessé , mais encore mort ; non-seulement mort , mais de plus enseveli dans le péché : de sorte que dans une force surnaturelle , sans la *σωατικὴ Θεία* , reconnue des Payens même , il ne peut rien produire de lui-même qui soit conforme à l'ordre éternel , à l'amour du *Souverain Beau* pour lui même , & de tous les Etres subalternes pour lui Je me flatte qu'il justifiera un jour ses vrais sentimens , & qu'il imitera votre exemple , en nous donnant un Poëme sur la Religion , fort supérieur au *Paradis perdu* , dont les images souvent rampantes , sont

302 *Lettre de M. de Ramsay,*

peu dignes de la majesté du sujet , dont le plan philosophique (*) n'égalé pas le génie sublime du Poète , ni l'ordonnance symétrique , l'esprit créateur de Milton.

Milton écrivit son Poëme pour confondre l'incrédulité de son siècle ; mais Calviniste outré , il dégrada son Ouvrage par les injures puérides & insensées qu'il vomit contre l'Eglise Romaine , aussi bien que par le plan borné & rétréci qu'il nous donna de la Providence , & de l'amour universel de Dieu pour ses créatures.

M. le Chevalier Newton , grand Géometre & nullement Métaphysicien , étoit persuadé de la vérité de la Religion ; mais il voulut raffiner sur d'anciennes erreurs orientales , & renouvella l'Arianisme par l'organe de son fameux disciple & interprète M. Clarke , qui m'avoua quelque tems avant que de mourir , après plusieurs conférences que j'avois eues avec lui , combien il se repentoit d'avoir fait imprimer son Ouvrage : je fus témoin , il y a douze ans à Londres , des derniers sentimens de ce modeste & vertueux Docteur.

M. Locke , génie superficiel , qui a écrit les *Elémens de la Philosophie* , plutôt que ses principes approfondis , étoit , je crois , un Socinien décidé. Quand l'autorité ne guide plus un Philosophe ,

(*) On ne comprend pas ce que veut dire ici le Chevalier de Ramsay. Il n'y a dans ce Poëme , ni plan philosophique , ni ordonnance symétrique ; & l'amour de Dieu pour les hommes est bien mieux prouvé par Milton que par Pope.

& que l
bouffon

Je m
une incr
des hor
Désine
révélati
fus ran
Archevé
non-seu
mais qu
soient
pas im
humilie
l'éclairc
feu not

Tel

N'

• •

Fer

Je sui

A Po

& que les décisions de l'Eglise ne lui servent pas de boussole, il s'égare toujours.

Je m'étois égaré dès ma tendre jeunesse dans une incrédulité séduisante, mais également éloignée des horreurs du Spinosisme impie, & des excès du Déisme, qui ne cherche à secouer le joug de la révélation, que pour contenter les passions. Je fus ramené par le grand & sublime Fénelon, Archevêque de Cambrai, qui me fit comprendre, non-seulement la beauté de la morale chrétienne, mais qui me démontra que quoique nos Mystères soient incompréhensibles, ils ne sont pourtant pas impossibles; qu'ils ont un côté obscur qui humilie l'esprit humain. & un côté lumineux qui l'éclaire & le console. En sorte que je puis dire avec feu notre ami M. Rousseau :

*Tel aujourd'hui, dégagé de sa chaîne,
N'écoute plus que la voix souveraine,
..... qui commençant sa carrière,
Ferma long-tems les yeux à la lumière.*

Je suis, Monsieur, avec, &c.

Le Chevalier DE RAMSAY.

A Pontoise, le 28 Avril 1742.

R É P O N S E

DE MONSIEUR RACINE.

IL est vrai, Monsieur, que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ; mais si votre nom & vos ouvrages m'étoient inconnus, je serois étranger dans la république des lettres. La manière dont vous expliquez le système de M. Pope est si lumineuse, & si conforme à la Religion, que je vous demande la permission de rendre votre lettre publique. Elle servira, en attendant que M. Pope s'explique lui-même, & parle aussi clairement que vous le faites parler, à éclairer ceux qui le font penser bien différemment.

Ce que vous m'écrivez sur Milton, Newton, Clarke & Locke, fait voir que l'amour de la vérité est plus fort sur vous, que l'amour pour vos compatriotes, puisque vous ne dissimulez pas leurs erreurs. Il faut avouer que les Géomètres eux-mêmes, malgré cette science qui doit rendre l'esprit si juste, s'écartent souvent dans les vérités les plus importantes, lorsqu'ils ne veulent suivre que leurs lumières ; parce qu'en pareille matière, la grande justesse d'esprit est la soumission à l'autorité.

Je suis, Monsieur, &c.

A Soissons, le 1^{er} Mai 1742.

SECONDE LETTRE

DE MONSIEUR LE CHEVALIER

DE RAMSAY,

A MONSIEUR RACINE.

JE suis content, Monsieur, & bien persuadé que vous serez aussi content que moi, en recevant la lettre que M. Pope m'a adressée pour vous être remise.

Elle vous fera connoître que je ne m'étois pas engagé témérairement, lorsque, dans la première lettre que j'eus l'honneur de vous écrire, j'ai soutenu hardiment la pureté des sentimens de mon illustre compatriote. Mais ce n'étoit pas assez qu'il fût justifié par moi; on eût pu croire que l'amitié seule m'avoit fait parler. Le voici qui se justifie lui-même. Sa lettre, en vous prouvant son zèle pour la Religion, & sa soumission à l'autorité de l'Eglise, fermera la bouche à ses accusateurs. Il y joint un livre fait, pour sa défense, par un célèbre Docteur de l'Eglise Anglicane, nommé Warburton.

306 *Lettre de M. de Ramsay,*

En distribuant lui-même cet ouvrage à ses amis, il l'adopte, il l'approuve & le rend précieux.

Vos soupçons contre lui étoient pardonnables. Vous aviez été ébranlé par les faux rapports de ses ennemis; il en a de plusieurs especes. Son rare talent lui fait des envieux: *Urit enim fulgore suo*, &c. Les liaisons intimes qu'il a eues avec plusieurs grands Seigneurs opposés, ou accrédités à la Cour, lui en ont fait d'autres. Du reste, on a des preuves certaines de sa probité & de sa vertu incorruptible.

J'ai ouï dire qu'il a été successivement, & quelquefois en même tems, ami & confident intime de plusieurs Ministres. Il auroit pu faire une fortune immense, en profitant de la disgrâce des uns, pour faire sa cour aux autres; mais son cœur est incapable de ces bassesses.

On m'assure aussi qu'une Princesse, admiratrice de ses ouvrages, voulut, dans le tems qu'elle gouvernoit l'Angleterre, engager ce Poète, non pas à abandonner la Religion de ses peres, mais à dissimuler: elle vouloit lui procurer des places considérables, en lui promettant qu'il seroit dispensé des sermens accoutumés. Il refusa ces propositions avec une fermeté inébranlable. Un pareil sacrifice n'est pas celui d'un incrédule ni d'un Déiste.

Ne croyez pas que les sentimens d'une amitié réciproque m'engagent à parler ainsi en faveur

à *M. Racine.*

307

de M. Pope, ni que j'aie envie de lui offrir un
encens adulateur. Je ne songe qu'à rendre hommage
à la justice & à la vérité.

Je suis, &c.

Ce 10 Septembre 1742.

L E T T E R
OF M. POPE TO M. RACINE.

SIR,

Nothing had delayed my acknowledgements for your most obliging letter, but the expectation of that agreeable present with you have honoured me, the Book it self. The only allay to the pleasure it gave me in reading it, was to find that you imputed to me principles I never was guilty of. But then again, your declaration at the end of it that you did not understand the original, that you could not be certain whether it really contained those principles or not, and that you had done this only because Others had thought they found them there: this, Sir, I must look upon as a great & extraordinary proof of your candor, your temper, your charity.

But I assure you, Sir, a total ignorance of our language has not been so fatal to me, as an imperfect knowledge of it. And all the beauties of Monsr. de Resnel's versification have given less advantage to my essay, than his continued mistakes of my doctrine & reasoning have injured it. You will see them sufficiently exposed in the work I send you, (written by the Learned Author of the divine legation of Moses,) and I flatter my self that the Chevalier Ramsay, who has so warm a zeal for truth, will take the trouble of explaining it

LETTRE

DE

J'AUF
plus tô
attendu
J'ai req
plaisir
mélange
vous m
ne m'
votre a
tendan
pas jug
& que
les fau
danger
cru y
de vot
charité
Je pu
ignoran
fatale
mes Tr
mes v
la ver
moins
To

L E T T R E

DE M. POPE A M. RACINE.

J'AUROIS eu l'honneur, Monsieur, de répondre plus tôt à votre lettre, si je n'avois pas toujours attendu le beau présent dont vous m'avez honoré. J'ai reçu enfin votre Poëme sur la Religion. Le plaisir que me causa cette lecture eût été sans mélange, si je n'avois eu le chagrin de voir que vous m'imputiez des principes que j'abhorre. Je ne m'en suis consolé qu'en lisant l'endroit de votre avertissement, où vous déclarez que, n'entendant pas l'original anglois, vous ne pouvez pas juger de l'*Essai sur l'Homme* par vous-même, & que vous n'attaquez pas mes principes; mais les fausses conséquences qu'on en a tirées, & les dangereuses maximes que quelques personnes ont cru y trouver. Cet aveu est une preuve éclatante de votre candeur, de votre prudence & de votre charité.

Je puis vous assurer, Monsieur, que votre entière ignorance de notre langue, m'a été beaucoup moins fatale que la connoissance imparfaite qu'en avoient mes Traducteurs, qui les a empêchés de pénétrer mes véritables sentimens. Toutes les beautés de la versification de M. l'Abbé du Resnel, ont été moins honorables à mon Poëme, que ses méprises

L E T T E R

OF M. POPE TO M. RACINE.

SIR,

Nothing had delayed my acknow ledgement for your most obliging letter, but the expectation of that agreeable present with you have honourd me, the Book it self. The only allay to the pleasure it gave me in reading it, was to find that you imputed to me principles j never was guilty of. But then again, your declaration at the end of it that you did not understand the original, that you could not be certain whether it really contained those principles or not, and that you had done this only because Others had thought they found them there: this, Sir, j must look upon as a great & extraordinary proof of your candor, your temper, your charity.

But j assure you, Sir, a total ignorance of our language has not been so fatal to me, as an imperfect knowledge of it. And all the beauties of Mons. de Resnel versification have given less advantage to my essay, than his continued mistakes of my doctrine & reasoning have injured id. You will see them sufficiently exposed in the work j send you, (written by the Learned Author of the divines legation of Moses,) and j flatter my self that the Chevalier Ramsay, who has so warm a zeal for truth, will take the trouble of explaining it.

LETTRE

DE

J'AUR
plus tôt
attendu
J'ai reçu
plaisir
mélange
vous m'
ne m'en
votre av
tendant
pas juge
& que v
les fausse
dangereu
cru y tr
de votre
charité.

Je puis
ignoranc
fatale qu
mes Trac
mes véri
la versifi
moins he

Tome

L E T T R E

DE M. POPE A M. RACINE.

J'AUROIS eu l'honneur, Monsieur, de répondre plus tôt à votre lettre, si je n'avois pas toujours attendu le beau présent dont vous m'avez honoré. J'ai reçu enfin votre Poëme sur la Religion. Le plaisir que me causa cette lecture eût été sans mélange, si je n'avois eu le chagrin de voir que vous m'imputiez des principes que j'abhorre. Je ne m'en suis consolé qu'en lisant l'endroit de votre avertissement, où vous déclarez que, n'entendant pas l'original anglois, vous ne pouvez pas juger de l'*Essai sur l'Homme* par vous-même, & que vous n'attaquez pas mes principes; mais les fausses conséquences qu'on en a tirées, & les dangereuses maximes que quelques personnes ont cru y trouver. Cet aveu est une preuve éclatante de votre candeur, de votre prudence & de votre charité.

Je puis vous assurer, Monsieur, que votre entière ignorance de notre langue, m'a été beaucoup moins fatale que la connoissance imparfaite qu'en avoient mes Traducteurs, qui les a empêchés de pénétrer mes véritables sentimens. Toutes les beautés de la versification de M. l'Abbé du Resnel, ont été moins honorables à mon Poëme, que ses méprises

'310 *Letter of M. Pope, &c.*

to your full satisfaction : after which j may trust to your own justice.

Upon the whole, j have the pleasure to answer you in the manner you most desire, a sincere avow that all my opinions are intirely different from those of Spinosa, or even of Leibnitz; but on the contrary conformable to those of Mons. Pascal & Mons. Fenelon: the latter of whom j would most readily imitate, in submitting all my opinions to the decision of the Church.

J have the honour to be, with just regard,

SIR,

*Your most humble & most
obedient servant.*

A. POPE.

London, 1 Sept. 1742.

contin
trine,
ces me
anglois
ouvrag
phique
de Moy
rempli
vérité,
Alors j
flatte q
En a
me refi
que vo
Je dé
que mo
à ceux
puisqu
M. Pafc
que je f
en sou
ticulier

J
A Lo

Lettre de M. Pope , &c. 311

continuelles sur mes raisonnemens & sur ma doctrine , ne lui ont été préjudiciables. Vous verrez ces méprises relevées & réfutées dans l'ouvrage anglois que j'ai l'honneur de vous envoyer. Cet ouvrage est un Commentaire critique & philosophique par le savant Auteur de *la Divine Légation de Moysè*. Je me flatte que le Chevalier de Ramsay , rempli , comme il l'est d'un zele ardent pour la vérité , voudra bien vous en expliquer le contenu. Alors je m'en rapporterai à votre justice , & je me flatte que tous vos soupçons seront dissipés.

En attendant ces éclaircissmens , je ne saurois me refuser le plaisir de répondre nettement à ce que vous desirez savoir de moi.

Je déclare donc hautement & très-sincèrement , que mes sentimens sont diamétralement opposés à ceux de Spinoza , & même à ceux de Leibnitz , puisqu'ils sont parfaitement conformes à ceux de M. Pascal , & de M. l'Archevêque de Fénelon , & que je ferois gloire d'imiter la docilité du dernier , en soumettant toujours toutes mes opinions particulières aux décisions de l'Eglise.

Je suis , &c.

A Londres , le 1 Septembre 1742.

R E P O N S E

DE M. RACINE A M. POPE.

QUELLE plus grande preuve de votre Religion , Monsieur , que la douceur & l'humilité avec laquelle vous vous justifiez devant un homme qui doit se justifier lui-même de vous avoir attaqué témérairement ! Vous me pardonnez ma faute , sans m'en faire le moindre reproche ; & plus vous m'épargnez , moins je dois m'épargner & me pardonner.

Oui , Monsieur , j'avoue qu'un zele trop précipité m'a séduit. J'avois entendu plusieurs fois opposer à des vérités que vous respectez autant que je les respecte , des principes qu'on disoit être les vôtres , ou du moins des conséquences des vôtres. Je m'étois cru permis de m'élever contre vous. Il est vrai que dans l'Avertissement qui précède mon Epître , je fis un aveu que m'inspira le remords qui m'agitoit en vous attaquant. J'ai obligation de ce remords à la persuasion où j'ai toujours été , que les plus grands Hommes sont ceux qui sont les plus dociles à la révélation. J'avois peine à comprendre que vous fussiez du nombre des ennemis d'une Religion qui n'en a jamais eu que de méprisables , & que dans un Ouvrage où vous entreprenez de nous montrer la route du bonheur ,

Ré

vous f
veulen

Quo
neur,
combi
vois o
la rép
à vous
tice.

Que
conten
m'env
que vo
forte a
de sou
l'auto
vez po
pu l'a
nous e
Ceux
ambiti
homm
pour l
grand
enfant

Je

A I

Réponse de M. Racine, &c. 313

vous fussiez capable de prêter des armes à ceux qui veulent nous en écarter.

Quoique votre Lettre qui vous fait tant d'honneur, doive me faire rougir, puisqu'elle apprend combien j'ai eu tort de vous soupçonner, je me vois obligé de la rendre publique. L'offense l'a été, la réparation doit l'être. C'est ce que je dois & à vous, & à moi, parce que je le dois à la justice.

Quelque apologie de vos sentimens que puisse contenir le Livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer, il devient inutile après la déclaration que vous faites dans votre Lettre. Eh ! quelle plus forte apologie, que cette disposition où vous êtes de soumettre toujours vos opinions particulieres à l'autorité de l'Eglise ! Ce respect que vous conservez pour elle, malgré tant de motifs qui auroient pu l'affoiblir en vous, est une grande leçon pour nous qui avons le bonheur de vivre dans son sein. Ceux qui parmi nous ont comme vous la louable ambition de mettre en vers des verités utiles aux hommes, doivent de toute façon vous prendre pour leur modele, & n'oublier jamais que le plus grand Poëte de l'Angleterre est un des plus humbles enfans de l'Eglise.

Je suis, Monsieur, &c.

A Paris, le 25 Octobre 1742.

AVERTISSEMENT.

JE n'ai pas dû répondre autrement à un homme aussi célèbre qui m'envoyoit sa profession de foi ; j'ai dû la croire sincère , par conséquent interpréter favorablement son système dans son *Essai sur l'Homme* , & croire qu'il avoit raison de se plaindre de ses Traducteurs. Après avoir lu ce Poème dans l'Anglois , loin d'en être le défenseur , je reconnois qu'il ne peut être justifié que par des explications très-forcées , & que le système qu'il présente d'abord , est celui du Déisme. Il promet , en commençant de justifier les voies de Dieu ; Milton promet la même chose dans l'exorde de son *Paradis perdu*. Quelle différence entre ces deux défenseurs de la Providence ! Milton qui suit la révélation , développe d'une manière admirable la suite des desseins de Dieu sur les hommes. Pope , qui ne suit que la raison , laisse dans une entière ignorance sur ces desseins , dont il ne parle pas. Le seul qui ait rapport à la Religion dans son Poème , est celui-ci : *Laissez les faux zélés disputer sur*

la Foi
dans
d'un â
ni l'éta
Il ne p
ni de f
le soup
écrite ,
je suis
au mil
& mêm
y peut
Poème
nous ,
tions ,
Ce n
que le P
traduit
cette tr
mands ,
parce qu
pas laiss
en vers
Traduct
toucher
nomene

la Foi ; celui qui vit bien , ne peut être que dans une bonne voie. Il fait une description d'un âge d'or , qui n'est ni celui des Poètes , ni l'état d'innocence dans le Paradis terrestre. Il ne parle jamais de la chute de l'homme , ni de son Réparateur. Je suis très-éloigné de le soupçonner , après la Lettre qu'il m'a écrite , d'avoir voulu prêcher le Déisme ; mais je suis obligé d'avouer , qu'on croit le trouver au milieu de tous ses raisonnemens abstraits , & même il s'y présente si naturellement , qu'on y peut attribuer la fortune rapide que ce Poème fit peu après sa naissance , parmi nous , lorsqu'il y parut en différentes traductions , tant en prose qu'en vers.

Ce ne fut que long-tems après sa naissance que le Poème de la Religion parut à Londres , traduit en vers Anglois. Je ne parlerai ni de cette traduction , ni de celle en vers Allemands , ni des deux autres en vers Italiens , parce qu'elles sont imprimées ; mais je ne dois pas laisser perdre le souvenir d'une traduction en vers Latins , non imprimée , la mort du Traducteur ne lui ayant pas permis de la retoucher , parce que ce Traducteur fut un phénomène littéraire , dont il fut parlé dans les

Mercures de France de 1748 , où l'on inséra quelques morceaux de sa traduction.

M. le Chancelier d'Aguesseau ayant entendu dire qu'un Ouvrier en étamines de la Ville du Mans , avoit traduit en vers Latins les six Chants du Poëme de la Religion , & ayant peine à le croire , écrivit pour être assuré de ce fait , au Lieutenant Général de cette Ville , qui fut lui-même très-surpris d'entendre parler d'un Poëte de sa Ville , qu'on n'y connoissoit pas. Il le fit chercher , il le découvrit , & confirma la vérité de cette nouvelle à M. le Chancelier , qui , instruit du triste état de ce Poëte , lui fit toucher une gratification.

Le Sieur Etienne Bréard , c'est son nom , très-reconnoissant de la libéralité de M. le Chancelier , lui fit un remerciement en Vers , dans lesquels il avoue être du nombre de ces Artisans qu'il appelle *Pannorum Artifices leviorum* , & il m'envoya sa traduction , qui n'étoit point encore sortie de ses mains , avec ce congé poétique :

*Quid dubitas , liber , è manibus prodire ? Dolorum
Filius es , genuit te in fletibus ægra senectus. . .
Propera , & genitus pro Religionis amore
Patris in extremis , ieris quocumque , memento.*

C'étoit
m'adres
de moi
sa vie p
après s
la Lettre
style pr
sa foi.

C'étoit en effet, *Patris in extremis* qu'il m'adressoit sa traduction ; il mourut peu de mois après. L'indifférence qu'il eut toute sa vie pour être connu, mérite qu'il le soit après sa mort ; ce qui m'engage à rapporter la Lettre qu'il m'écrivit : la simplicité de son style prouve la simplicité de ses mœurs & de sa foi.

L E T T R E
DU SR. ÉTIENNE BRÉARD ,
A MONSIEUR RACINE.

SI la traduction que j'ai faite, Monsieur, de vos sublimes Chants sur la Religion, est reçue favorablement, c'est à l'Auteur de la Religion que j'en dois rendre graces; sans son secours, aurois-je pu réussir, lorsque j'étois dans l'indigence & dans la vieillesse, & lorsque, sur-tout, une paralysie m'avoit jetté dans un état digne de compassion! Ce malheur cependant m'a été utile, puisque me faisant quitter la profession mécanique que j'exerçois, il m'a rappelé aux études de mes premières années.

Mon pere, fabricant en étamines au Mans, me mit au college des PP. de l'Oratoire de cette ville, où je fus assez bon écolier. Je remportois souvent des prix. Après ma philosophie je fis ma théologie, & à 22 ans j'allai à la Trappe, où je portai quatre mois l'habit de novice. Je quittai un lieu si saint, mais trop austere pour moi; & le Pere des novices me dit, en me donnant le baiser de paix: *Puisque vous nous quittez, n'abandonnez pas de*

moins les
inspirés.
Mans, c
J'avois l
espérer c
à la pro
nommon
vriér, je
l'âge de
ai jamais
timens q

A 64 a
ne me lai
pliquer, j
ne fis que
l'Abbaye
pour rend
Ces bons
félicitant
homme c
donnerent
à le tradu
Cependant
de cette gr
Vous l'av
avez parl
bonté à su
& qui, pa
Magistrat
tection, &

moins les sentimens de Religion que nous vous avons inspirés. Je sortis en pleurant, & je retournai au Mans, où je fus quelque tems maître d'école. J'avois l'ambition d'être Prêtre; mais ne pouvant espérer d'avoir un titre, je pris le parti de revenir à la profession paternelle; c'est celle que nous nommons *Serger*, dans laquelle, comme fils d'ouvrier, je fus reçu à moins de frais. J'ai depuis l'âge de 24 ans exercé cette profession, & je n'y ai jamais, graces à Dieu, perdu de vue les sentimens qu'on m'avoit inspirés à la Trappe.

A 64 ans, étant attaqué d'une paralysie, qui ne me laissoit que quelques intervalles pour m'appliquer, je me rappelai mes anciennes études, & je fis quelques vers latins, que j'allai montrer à l'Abbaye de Saint-Vincent, où je me fis porter pour rendre mes devoirs à D. Rivet, & D. Dodart. Ces bons Religieux, fameux dans les lettres, me félicitant de ces vers qu'ils n'attendoient pas d'un homme de mon âge & de ma profession, me donnerent le Poëme de la Religion, m'exhortant à le traduire. Je tremblai à cette proposition. Cependant j'entrepris ce travail, & avec le secours de cette grace que vous avez chantée, je l'ai achevé. Vous l'avez su, & c'est vous, sans doute, qui en avez parlé à M. le Chancelier, dont l'insigne bonté a su me trouver dans mon humble obscurité, & qui, par l'organe du premier & du plus illustre Magistrat de cette ville, m'a fait assurer sa protection, & m'en a fait ressentir les effets. C'est

avec toute la reconnoissance que je vous dois,
que je suis,

Monsieur, &c.

Au Mans, le 26 Janvier 1749.

R

DE

J E conçois
lorsque,
découvert
vous cher
royaume.
saintes or
malheurs
Jeremia l.
m'avoir c
remercim
l'honneur
l'amour-j
ignorez,
nous autr
Quand j
trouver c
sacrisfié v
je songe
vous ave
engagé à
pénétré,
que moi
doute ne
Traducte

RÉPONSE

Tom

R É P O N S E

DE MONSIEUR RACINE.

JE conçois, Monsieur, quelle a été votre surprise, lorsque, dans votre obscurité, vous vous êtes vu découvert par le premier Magistrat du Mans, qui vous cherchoit par l'ordre du premier Magistrat du royaume. M. le Chancelier qui a su, par quelles saintes occupations vous vous consoliez dans vos malheurs, a été édifié & attendri. *Sunt hic sua premia laudi, sunt lachryma rerum.* Vous croyez m'avoir quelque obligation, & vous me faites des remerciemens, lorsque je vous en dois. Vous ignorez l'honneur que votre ouvrage fait au mien, & l'amour-propre qu'il m'inspire, parce que vous ignorez, & en cela, vous ne ressemblez pas à nous autres Poëtes, ce que c'est que l'amour-propre. Quand je songe à la peine qu'on a eue à vous trouver dans votre ville même, où vous avez sacrifié vos jours à un emploi mécanique; quand je songe que ce n'a été que l'adoucissement que vous avez cherché dans vos maux, qui vous a engagé à mettre en vers les vérités dont vous êtes pénétré, j'en conclus que vous êtes bien plus digne que moi de chanter la Religion. Vous croyez sans doute ne marcher qu'après moi, comme mon Traducteur, dans la carrière poétique; & moi je

322 *Réponse de M. Racine.*

vois , par la maniere dont vous vous êtes toujours
caché, que n'ayant jamais attendu votre récom-
pense des hommes, je ne marche que bien loin
après vous dans la carrière qui doit nous conduire
tous deux à l'objet de nos vœux.

Je suis, Monsieur, &c.

Fin du Tome premier.

D U

LA R

Jugement

de la

Épître d

Avertisse

Épître à

Lettre d

Lettre d

à M.

Réponse

Seconde

Ram

Letter o

Lettre d

Réponse

T A B L E

DU PREMIER VOLUME.

LA Religion.	Pag. 1
Jugement de M. Rousseau , sur le Poëme de la Religion.	259
Épître de M. Rousseau , à M. Racine.	263
Avertissement sur l'Épître suivante.	276
Épître à M. Rousseau.	279
Lettre de M. Racine à M. . . .	297
Lettre de Monsieur le Chevalier de Ramsay, à M. Racine.	293
Réponse de M. Racine.	304
Seconde Lettre de Monsieur le Chevalier de Ramsay , à M. Racine.	305
Letter of M. Pope to M. Racine.	308
Lettre de M. Pope à M. Racine.	309
Réponse de M. Racine à M. Pope.	312

Avertissement.	Pag. 314
Lettre du sieur Étienne Bréard , à M. Racine.	318
Réponse de M. Racine.	320

Fin de la Table du premier Volume.

N. B. Il y a erreur de chiffres , depuis la page 248 , qui doit être 228 , jusqu'à la fin.

30.10.87



G. 314

M. Ra-

318

320

me.

uis la
a fin.

12 24